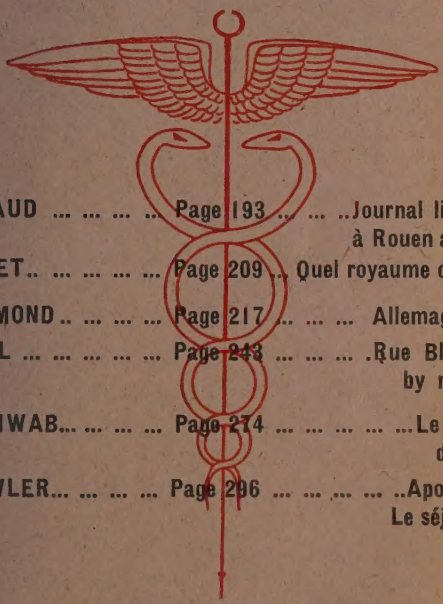
NUMÉRO 1098 — 1er Février 1955

# MERCVRE DE FRANCE



PAUL LÉAUTAUD ... ... ... ... Page 193 ... ... ..Journal littéraire 1908 : à Rouen avec Gourmont.

ALAIN BOSQUET.. ... ... ... ... Page 209 .. Quel royaume oublié? *poèmes.*

MARCEL RAYMOND .. ... ... ... Page 217 ... ... ... Allemagne 1926-1928.

JOSEPH ZOBEL ... ... ... ... ... Page 243 ... ... ... .Rue Blomet, ou Paris by night, *nouvelle.*

RAYMOND SCHWAB... ... ... ... Page 274 ... ... ... ... ...Le Porche oriental des Littératures.

JAMES R. LAWLER... ... ... ... Page 296 ... ... ... ... ..Apollinaire inédit : Le séjour à Stavelot.

*MERCVRIALE*

RAYMOND SCHWAB : Poésie, p. 310. — DUSSANE : Théâtre, p. 317. — JEAN QUEVAL : Cinéma, p. 320. — RENÉ DUMESNIL : Musique, p. 325. — ROGER BASTIDE : Brésil, p. 329. — JACQUES VALLETTE : Lettres anglo-saxonnes, p. 334. — PAUL ZUMTHOR : Lettres helvétiques, p. 340. — ROBERT LAULAN : Institut et Sociétés Savantes, p. 347. — ACHILLE OUY, Philosophie, p. 350. — Général G. LESTIEN : Questions militaires, p. 359.

*GAZETTE*

# LE
# MERCVRE DE FRANCE

fondé en 1890 par Alfred Vallette

REVUE MENSUELLE

RÉDACTEUR EN CHEF : S. DE SACY

| | France et Union Française | Étranger |
|---|---|---|
| Un an | 1.800 fr. | 2.300 fr. |
| 6 mois | 950 fr. | 1.200 fr. |

LE NUMÉRO : 180 fr.

26, RUE DE CONDÉ, PARIS (6e).
Tél. ODÉon 02-13 — R. C. Seine 80-493 — Chèques postaux 259-31 Paris.


## *Comptes rendus*

Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur sont considérés comme des hommages personnels, et la revue ne se regarde pas comme engagée à les signaler.

## *Exemplaires rognés*

La revue peut être fournie rognée aux abonnés, sur simple demande faite soit au moment de l'abonnement, soit en cours d'abonnement. A défaut de cette demande, elle est envoyée non rognée.

## *Changements d'adresse*

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de vingt francs en timbres.

## *Correspondants du « Mercvre » à l'étranger*

Pour simplifier les formalités financières d'abonnement à l'étranger on peut s'adresser :

**En Belgique** : à l'Agence et messageries de la Presse, 14-22, rue du Persil, Bruxelles (un an : 330 francs belges, 6 mois : 170 francs belges, le numéro : 30 francs belges).

**Au Brésil**, à l'Agencia Francesa de Assinaturas, 28 Teofilo-Otoni 3e andar, Rio de Janeiro.

**En Grèce**, à la Librairie Kauffman, 28, rue du Stade, Athènes.

**En Égypte**, à la Librairie Au Papyrus, 10, rue Adly Pacha, le Caire.

**Aux Pays-Bas** (représentation exclusive), Éditions Françaises d'Amsterdam, Herengracht 477, Amsterdam.

**En Suisse** (représentation exclusive), Agence de vente des Éditions Françaises d'Amsterdam, 6, chemin des Sorbiers, Lausanne (un an : 29 francs suisses, 6 mois : 15 francs suisses, le n° : 2,25 francs suisses).

# Journal Littéraire
# 1908

FRAGMENTS

## *Voyage à Rouen avec Gourmont et Dumur*

par PAUL LÉAUTAUD

*Jeudi 10 Septembre.* — Gourmont allait passer une semaine à Rouen qu'il aimait beaucoup. Dumur l'accompagnait pour trois jours. Gourmont me dit : « Venez-vous. On vous emmène. On rira. » J'hésitais. Cinquante francs de frais? C'est en ce temps une somme pour moi. Gourmont me dit : « Allons! venez. Je vous ferai passer à *La Dépêche* (de Toulouse, à laquelle il collabore) une interview sur vos *Poètes* (les *Poètes d'Aujourd'hui*, dont je venais de publier l'édition en deux volumes). Cela vous paiera votre voyage. » Je n'avais plus à hésiter. Je dis oui pour la partie.

*Vous les avez connus, Roumain,*
*Mes compagnons de ce voyage.*
*J'évoque la plume à la main*
*Des plaisirs déjà d'un autre âge,*
*Le temps rapide qui vous laisse*
*Prince charmant votre jeunesse*
*D'esprit*

Rendez-vous le lendemain vendredi à la gare Saint-Lazare pour le train pour Rouen, 2 h. 40. En ce temps on n'avait pas encore opéré cette réforme bouffonne de l'heure. Tous les trois exacts, avec un grand rire en nous retrouvant. La chance, ensuite, d'être seuls dans notre compartiment. Je crois bien que Gourmont avait le même travers que moi, ou moi le même travers que lui. Les gens qu'il ne connaissait pas lui étaient antipathiques, comme des intrus, des gêneurs, des indiscrets. Quand je dis à ce propos : travers, je suis bien bon. C'est d'une nature vulgaire, à mon avis, que se trouver familier, en cinq minutes, avec n'importe qui.

Nous nous sommes retrouvés cet après-midi à la gare Saint-Lazare, tous trois enchantés de la réunion, Gourmont surtout, tout frétillant de la partie.

Le voyage. Je dis à Gourmont et Dumur, sitôt installés en wagon : « Eh bien, vous êtes contents. Vous m'avez assez entortillé pour que je vienne. »

Je ne suis pas mécontent moi-même. Je le dis à Gourmont : « Au fond, j'ai eu tout à fait raison de venir. » Et à Dumur : « Seulement j'y perds mon originalité, celle de Parisien n'ayant jamais bougé. »

Maisons-Laffitte. Le Château.

Poissy, où l'on n'est jamais sûr de ne pas être logé un jour.

Médan. Le buste de Zola. Il n'est pas beau et il doit être de M. José de Charmoy.

La forêt de Saint-Germain.

Les terres cultivées, comme une foule de tapis bigarrés étalés partout bien régulièrement.

Les taches brunes, blanches, ocres, noires, des vaches au pâturage. La mousse blanche des bandes de moutons.

Nous passons en train non loin d'une localité appelée le Bordel, qui doit être un petit coin charmant.

La Normandie aux grandes prairies, à la couleur verte.

Pont-de-l'Arche.

Puis, déjà, au loin, Notre-Dame de Bon Secours, le monument Jeanne d'Arc, et sur la gauche, en se pen-

chant à la portière, la flèche de la Cathédrale, et le paysage de Rouen.

Arrivée, à 4 heures et quelque chose.

Tramway. Descente à l'Hôtel de Bordeaux, au bout de la rue de la République, proche du port. Nous prenons nos chambres. Gourmont au 1er, Dumur et moi au 4e; nos fenêtres sur la place de la Basse Vieille Tour, où se tient chaque jour un marché volant, la flèche de la Cathédrale à notre droite. Gourmont a l'air très bien connu du patron de l'hôtel.

Nous ressortons. Visites aux églises. Exhibitions de vieilles tapisseries.

Ces visites me laissent absolument froid. Je n'ai décidément aucun goût pour l'architecture, aucunes connaissances non plus. On dit que le Palais de Justice est fort beau. Nous ne l'avons pas vu. Je ne le regrette pas. Si beau qu'il soit. Le nom m'eût gâté la chose. Palais de Jutice! Je n'aime point ce que tout cela évoque.

J'aime cent fois mieux flâner dans les rues, bavarder avec les gens, entrer dans des boutiques, circuler dans les vieilles rues. Cela au moins c'est de la vie, c'est vivant, cela est un aliment à mon observation. C'est ce que je n'ai pu faire. La compagnie m'a tout gâté, dans ce sens, si elle m'a été fort agréable dans d'autres.

A l'hôtel occupé par le Comptoir d'Escompte de Rouen (Hôtel de Bourgtheroulde, qui appartint à Jacques Cœur), sur la place de la Pucelle, où se trouve une Jeanne d'Arc Louis XV, fort jolie, qui nous change du modèle trop connu.

Nous allons regarder l'extérieur de la Cathédrale, quelques ruelles. Apéritif au café du Commerce. Dîner au Café de Paris, rue de la Grosse-Horloge. Café au Café du Commerce dont le patron vient serrer la main à Gourmont, ce qui nous fait éclater de rire, Dumur et moi, et même Gourmont aussi, de le voir si connu. Gourmont nous emmène ensuite dans un petit café, rue de la République, où il y a un cinématographe. Il y a surtout un phonographe, qui nous prodigue tous les airs parisiens connus, un piano mécanique, qui donne tous les instru-

ments d'un orchestre, un oiseau mécanique, des fumivores agrémentés d'un petit automate qui fait du gymnase, et d'un garçon affligé d'une fluxion très prononcée. Lui aussi reconnaît Gourmont.

Café exécrable, cinématographe imparfait. Le piano abuse du trio de Faust. Gourmont est ravi.

Nous sortons à onze heures. Il pleut. Nous montons nous coucher.

Impression désagréable de cette chambre d'hôtel, nue et froide.

J'écris quelques cartes postales.

Galipaux et Polin sont en représentation à Rouen.

*Samedi 12 Septembre.* — Nous sommes sur pied de très bonne heure, pour prendre le train pour Caudebec, pour y assister au mascaret.

Changement de train à Barentin. Petit déjeuner. Nous arrivons à Caudebec à 9 heures et demie environ. Gourmont mal renseigné sur l'heure du mascaret projetait de le voir sans quitter la gare. On nous renseigne. Le mascaret n'est qu'à 10 heures moins vingt. Nous allons jusqu'au port.

Juste à l'heure indiquée, le « flot », comme on dit là-bas, arrive, rapide, écumant, envahisseur, submergeant la rive, montant jusque sur les rives élevées au-dessus du niveau de l'eau. Phénomène très curieux, cette vague qu'on voit de loin accourir, passer devant soi, et poursuivre sa route. Sur le port, à l'endroit où aborde le bac, deux femmes qui s'étaient entêtées à rester là, ont été jetées à terre.

A deux pas de là, Gourmont ramasse un os de sèche apporté de la mer et laissé là par le flot, et me le donne. Nous reprenons le train. Au changement de train à Barentin, station sur le quai, où nous faisons la conversation avec un commis voyageur. Il est si bavard, que, resté seul avec lui, il me renseigne sur sa famille.

Retour à Rouen. Déjeuner au restaurant de la Cour Martin, rue Grand-Pont. Café au Café du Commerce.

Quelques pas sur le quai pour nous renseigner sur l'horaire du bateau pour la Bouille. Brutalités d'un agent sur un gamin. J'en parle à Dumur. Ouvriers. Nous passons devant eux. Nous les entendons : « C'est pourtant nous qu'engraissons tous ces porte-lunettes. » Puis nous prenons le tramway pour Bon-Secours. En passant, sur le quai, Gourmont me montre la Porte Guillaume Lion, après laquelle se trouve le bordel du Perroquet vert, tout à fait bas. Trajet superbe, tout le long de la colline, d'étage en étage. Tramway très bien situé. Chaque tour du lacet est une vue augmentée du paysage rouennais.

Bon-Secours. Le Monument Jeanne d'Arc. Le Christ monumental. Le petit cimetière devant. Vue superbe. Nous nous asseyons un moment sur le bord du plateau. Tout Rouen et la Seine semée d'îles est devant nous. Le bruit nous arrive dans le vent des marteaux d'une usine à Quévilly, en face Croisset. En entendant ce bruit, Gourmont me dit : « Flaubert eût été content d'avoir ça. » Une grande impression de dévotion, ce plateau de Bon-Secours. Des marchands de bondieuseries, comme au Sacré-Cœur à Paris. A côté de nous, dans la partie du cimetière sur la descente de la colline vers la Seine, une tombe dont la pierre et l'entourage forment absolument un fauteuil. « Ce doit être un marchand de meubles », dit Gourmont.

Nous revenons à pied jusqu'au faubourg Martainville. Tout au bas de la côte, un peu cachés par le bord du sentier, un jeune homme et une jeune fille, dont la position de l'un et de l'autre laisse vivement à penser que celle-ci br... celui-là. Nous débouchons près de l'octroi, jusqu'au boulevard Martainville. On appelle, à Rouen, les ouvriers traînards sur le quai et dormant étalés sur le parapet, des « soleils ».

Là, Gourmont nous quitte, pour prendre le tramway et aller nous attendre au café du Commerce. Il faut que je connaisse la rue Rau-de-Robec, et Dumur m'y emmène. Nous la parcourons dans toute sa longueur, après y être arrivés, en remontant le boulevard Martainville, où se trouve l'Hospice Général.

Arrivés à la rue de la République, je laisse Dumur rejoindre Gourmont, et flâne un quart d'heure seul. Apéritif. Puis je rejoins Gourmont et Dumur au café du Commerce. Apéritif. Puis dîner au restaurant de l'hôtel. Une vieille chatte, âgée de vingt ans, appartenant à l'établissement, vient à nous, saute sur la table. Elle et moi nous sommes vite amis. Elle mange dans mon assiette de la soupe au potiron, et je lui donne le blanc de mon pigeon. Nous avons pour nous servir un vieux garçon très empressé et très affable.

Café au Café du Commerce. Puis nous prenons le tramway pour aller au cirque voir le cinématographe Pathé. C'est pour moi la première fois. Intéressant. Nous sommes obligés de partir avant la fin, à onze heures, à cause du dernier tramway. Je donne nos contremarques à des sortes de gavroches. Ils n'ont pas du tout l'accent normand.

Petite station au Café du Commerce avant de monter nous coucher. Dans ma chambre, je regarde un moment par ma fenêtre la place de la Basse-Vieille-Tour.

Des femmes en cheveux, avec des individus, y traînent et bavardent. Individus dans la pissotière. Des femmes leur font des niches, en se baissant et en les attrapant par le dessous de la tôlerie d'entourage.

*Dimanche 13 Septembre.* — Nous nous levons moins tôt, du moins Dumur et moi (à huit heures). Nous trouvons dans sa chambre Gourmont ayant déjà déjeuné, étant déjà sorti. Il va nous attendre au Café du Commerce, écrire des lettres, pendant que nous allons déjeuner au café de l'hôtel. Auparavant, nous examinons si nous partons ce soir ou demain. Gourmont penche pour demain : « Vous n'êtes pas au bout de votre rouleau », me demande-t-il. Nous nous décidons pour demain. Dumur et moi déjeunons, puis nous rejoignons Gourmont. C'est décidé : nous ne partons que demain. Je cours acheter une carte postale pour prévenir Blanche. Je l'écris sur la table du café et je cours la mettre en

face à la boîte avec le courrier de Gourmont, dans lequel je remarque une lettre pour Mme de Courrières, et une, avec un petit corps dur dedans, pour Mme Georgette Avril, son amie, cachée, à laquelle il fait visite, un moment, chaque après-midi, boulevard Saint-Michel, dans la maison du chapelier Charles, au coin de la rue Serpente, où on pouvait avoir un chapeau haute forme pour dix francs.

Nous arrivons juste pour le départ du bateau de Bouille. On détachait les amarres. Beau parcours, mais vent très fort et très froid. Le pavillon Flaubert, à Croisset, les Usines de Quévilly. Je me trouve seul avec Dumur, ayant quitté Gourmont. Je lui parle de la lettre à Mme de Courrières : « Je parie, lui dis-je, qu'il lui a écrit : « Léautaud veut absolument rester encore aujourd'hui toute la journée. Nous ne rentrerons que demain. » Je lui parle aussi de la lettre Georgette Avril et de ce que je sais de cette dame, par l'exemplaire des *Fleurs du Mal* par elle donné à Gourmont, avec une dédicace, et qu'il m'a montré un dimanche. Je dis à Dumur que le petit corps dur que j'ai senti doit être une des fleurs que Gourmont a cueillies hier en revenant de Bon-Secours. Dumur m'explique que Gourmont a une liaison depuis deux ans, une maîtresse, qu'il va voir très souvent. Ce doit être elle. Je lui dis que j'ai aperçu souvent Gourmont boulevard Saint-Michel, entrer dans une maison un peu plus bas que le marchand de chapeaux. Dumur me dit que ce doit être cela. Il a aussi ce mot : « Mme de Courrières a été assez furieuse quand elle l'a su. Puis elle s'y est faite. »

Quelques jolies voyageuses sur le bateau, notamment une jeune femme blonde, jeune mariée probablement, car elle a l'air de parler assez ostensiblement de son voyage de noce.

Arrivée à la Bouille à 11 heures et demie. Sur le quai, Albert Lambert père, pérorant, avec des effets de torse et de canne, en conversation avec un petit vieux à la rosette de l'Instruction Publique. Il paraît que le père Lambert, propriétaire à la Bouille, natif de Rouen, pas-

sant ses vacances là, ne manque jamais l'arrivée du bateau.

Dumur va retenir trois places sur la terrasse d'un restaurant. En attendant l'heure du déjeuner, nous longeons le quai. Le Boursier. La maison natale d'Hector Malot. Je dis à Gourmont, qui s'extasie en découvrant la plaque commémorative : « Voilà les endroits où vous nous amenez! » Nous revenons sur nos pas. Nous croisons la bande des jolies femmes du bateau. L'aventure du voile. Revenus au débarcadère, Albert Lambert père est toujours là. Nous quittons le mascaret, que nous revoyons, moins fort que la veille. Le père Lambert se décide enfin à s'en aller, après avoir appelé une jeune fille en conversation avec d'autres dames : « Madeleine ». Il se dirige vers le fond de la place, à une boucherie Dudan, où il entre, en disant bonjour très familièrement à la patronne, qu'il prend par la taille. Nous montons déjeuner.

Ensuite à pied jusqu'à la gare de La Londe. Pour couper quelques crochets du chemin, nous escaladons deux clôtures d'une chasse réservée. Gourmont comique dans cette escalade, avec son gros derrière, la première fois pour passer par-dessus la clôture, la seconde pour passer au travers des barreaux de bois.

Gourmont examine la composition du sol, cueille des fleurs, nous donne des leçons de botanique. La Maison Brûlée. La route Forestière. Un cantonnier nous salue. Arrivée à la gare de La Londe, en pleine forêt. Gourmont s'est trompé sur l'heure du train pour Rouen. Une heure et demie d'attente dans la gare. (Oubli ou manifestation naturelle.) En face, sur le bord de la forêt, sans qu'on puisse le voir, un homme chante des airs du Châlet : *Montagnes de l'Helvétie...* Enfin, c'est l'heure du train. Nous prenons nos billets. La gare est si fréquentée que le chef de gare est obligé de chercher dans des registres le prix de nos billets. Sur le parcours, un joli paysage : Orival.

Rentrés à Rouen rive gauche à 6 heures et demie. Nous traversons le Pont Corneille. Apéritif au Café du Com-

merce. Gourmont aime beaucoup cet endroit. Devant soi, la colline Sainte-Catherine, Bon-Secours. Au coin du Pont Corneille, la réclame : *Folies-Bergère, Bon-Secours.*

Ce soir, dimanche, notre place est prise. Gourmont en maugrée. Dîner au restaurant de l'hôtel. Le garçon connaît déjà mes habitudes. J'ai mon pot d'eau chaude sans avoir eu à le demander. Au dîner, du homard à la mayonnaise. Gourmont les lèvres toutes barbouillées de mayonnaise... négligeant de s'essuyer la bouche. Il me fait un peu lever le cœur en le regardant. Ensuite, café au Café du Commerce. La question s'agite ensuite de l'emploi de la soirée, puisqu'il est décidé qu'il nous faut passer nos soirées absolument quelque part, au lieu de nous promener tout bonnement au hasard. Hésitation entre l'Alhambra, les Folies-Bergères; ou encore le Cirque avec le cinématographe. Gourmont penche pour l'Alhambra. Il l'explique avec un plaisir presque enfantin, que c'est très amusant : « On voit le public manifester ses opinions, etc., etc. » « Mon cher ami, lui dis-je, vous avez ça à Paris. Vous n'avez qu'à aller à Montparnasse. » Non, à Paris ça ne l'intéresse pas. Il faut que ce soit à Rouen. Nous allons à l'Alhambra. Plus de places. Que faire. Cirque? Folies-Bergère? Au Cirque, c'est ce que nous avons vu hier, le programme ne change que le mercredi. Les Folies-Bergères? Ce sera peut-être comme l'Alhambra. Plus de places. « Je vous le disais, nous dit Gourmont. Il fallait se presser plus que ça. Nous sommes très en retard. » Un moment, il nous propose de retourner à la petite brasserie de la rue de la République, Dumur montre peu d'empressement. Finalement nous nous rendons aux Folies-Bergère, dans l'île Lacroix, passant devant la statue de Corneille, qui semble nous indiquer le chemin. Ma conversation avec Dumur (Gourmont marchant seul devant nous), sur l'espèce de remords, le cas de conscience que j'éprouve quand je prends un plaisir, que je fais une dépense superflue, en songeant aux êtres privés d'une part plus ou moins grande de l'essentiel. Dumur me dit l'éprouver aussi, non pas pour tel être en particulier, mais, comme moi, pour la

généralité. Un bel endroit et un beau spectacle. Voir le programme. *La Polka des Arpions*, par une chanteuse aux formes opulentes, parée du nom de Tarquini d'Or, ce qu'elle chante et mime, d'une vulgarité..., *Le Petit Sifflet*, par un simili Dranem. L'acteur Silvin, une copie de Germain. Gourmont s'amuse comme un enfant, tout en convenant, sur mon dire, que tout cela est assez méprisable. A un entracte, je fais un tour avec Dumur. Je regarde de loin Gourmont assis au bord de notre petite loge. « Je voudrais bien avoir un appareil photographique, dis-je à Dumur. Je me mettrais là, et je le prendrais dans ce cadre, au milieu de ce public. Ce serait un beau document pour plus tard, hein?... » Le vaudeville, pas trop mal joué, a beaucoup amusé Gourmont. Il a un peu dormi vers les derniers numéros.

Au sortir des Folies-Bergère, station au Café du Commerce. On fermait. Nous sommes montés nous coucher.

*Lundi 14 Septembre.* — Nous sommes debout à 9 heures. Il est arrêté que nous rentrons à Paris par le train de 2 heures. Gourmont a déjeuné dans sa chambre, comme d'habitude. Dumur et moi déjeunons au café de l'hôtel. Nous réglons chacun notre note. Puis nous allons faire un tour. Nous visitons quelques vieilles rues, la Cathédrale, le bénitier reflétant tout l'édifice, puis Saint-Ouen. Gourmont parle de se louer une chambre qu'il meublerait, comme pied à terre, et il regarde quelques écriteaux. Ensuite, nous prenons le tramway pour Darnetal. Dans ce tramway, un prêtre qui ressemble étonnamment à Coquelin Cadet, surtout quand il parle et rit. Gourmont remarque sur une boutique un nom : Gonzolin, celui d'un pseudonyme de Stendhal. Arrivée à Darnetal, sur la place de l'Hôtel-de-Ville, joli monument genre XVIII^e^. Un petit parc y est adjoint. La grille entr'ouverte. Nous entrons. Un écriteau *Défense de marcher sur les pelouses*. Nous nous asseyons sur un banc, sous un marronnier. Quelques marrons tombent. Je les ramasse, les décortique et les mets dans ma poche pour

Boule. Au bout de dix minutes, nous ressortons. A la grille, deux individus, coiffés de chapeaux mous, en veston, nous arrêtent. « Qui êtes-vous? D'où venez-vous? Etes-vous français? Avez-vous des pièces d'identité? Qu'est-ce que vous faites ici? Pourquoi êtes-vous entrés dans le jardin? Comment vous appelez-vous? » Tout cela d'un ton rogue, insolent, presque menaçant. Gourmont se fâche un peu, leur demande quels ils sont eux-mêmes. Réponse : « Le Commissaire de Police, qui s'en va, et le Commissaire de police, son successeur. » Deux commissaires de police sur notre dos, rien que cela. Gourmont continue à s'étonner qu'on tombe ainsi sur les gens, et que ce sont de singulières mœurs. J'explique que nous sommes à Rouen, que nous sommes venus par le tramway, que la grille était ouverte, que nous sommes entrés voir et nous asseoir. Quel mal? « Ah bon. Vous êtes des « villégiateurs » dit un des deux sbires. Pendant ce temps, Dumur a tiré son porte-cartes. Il en exhibe une carte d'identité où est mentionnée une qualité de « secrétaire de la rédaction »... L'un des sbires la regarde. Effet de certains mots. « Secrétaire de la rédaction »... dit-il en montrant à son collègue, d'un air renseigné et rassuré, en même temps qu'un peu poli. Gourmont, lui, reprend de plus belle ses plaintes de pareilles façons. Le sbire nous explique que le jardin n'est ouvert que le jeudi et le dimanche, qu'on est allé les chercher tous les deux en leur signalant notre présence, que c'est regrettable, qu'ils ont des ordres, et il conclut en manière d'excuses : « Certainement, certainement. Avec la municipalité que nous avons!.., »

Nous regardons le tramway, avec l'intention de chercher à savoir l'opinion de la municipalité, pour savoir l'opinion des commissaires de police, et savoir où nous plaindre, comme journal. Si la municipalité est réactionnaire, le commissaire est républicain et il faut nous plaindre à un journal réactionnaire, et vice versa. Dumur questionne le conducteur du tramway. « Dites donc, de quelle opinion est-on dans ce pays, la municipalité? Est-on de droite? — Pour être de droite, non, on n'est pas

de droite, répond le conducteur. — De gauche, alors. On est républicain? reprend Dumur. — Oh! républicain, pas non plus, on ne peut pas dire, répond le conducteur. — Je vois, reprend Dumur. Entre les deux? — C'est ça, entre les deux », approuve le conducteur. Nous ne sommes pas en Normandie pour rien. A Rouen nous renouvelons la même question auprès d'un homme du peuple. Même réponse, plus ce détail : « Darnetal! La Terre maudite. »

Le tramway nous ramène à Rouen, au pied du transbordeur. Nous nous offrons la traversée sur la rive gauche. Là, Dumur et moi proposons de regagner la rive droite par le Quai et le Pont Corneille. Gourmont trouve que c'est horrible, qu'on revient tout noir, et nous reprenons le transbordeur. « C'est nos chevaux de bois » lui dis-je, ce qui le fait rire.

Déjeuner au restaurant de la Bourse. Mon pot d'eau chaude apporté. J'y mets mon thé. Le gérant, en voyant les particules noires à la surface, croit qu'on m'a apporté de l'eau sale. Il emporte le pot sans rien dire, à la grande stupéfaction de Gourmont, qui me demande ce que cela veut dire. Je le calme en lui disant que nous le verrons bien. Le garçon vient m'expliquer. Je lui dis que ça n'a pas d'importance, qu'il me rapporte un pot d'eau chaude, voilà tout.

Café au Café du Commerce. Il fait un merveilleux soleil. Je regarde Bon-Secours. « Ce doit être un beau coup d'œil de là-haut, aujourd'hui », dis-je. Est-ce cela qui tente Gourmont? Il n'est plus très décidé à partir. Le billet est valable quatre jours. Il a encore aujourd'hui et demain. S'il ne partait que demain? Il a quelque scrupule à nous laisser nous en retourner seuls, voilà tout. Nous le calmons, et l'engageons à rester s'il n'a rien qui l'appelle à Paris. Il hésite encore un peu. « Vous allez rentrer. Vous irez au Mercure ce soir? » me demanda-t-il. Je lui dis que non, que je serai à Paris à cinq heures, et que je rentrerai directement chez moi. Cela paraît le décider. Il y a aussi l'Alhambra, qu'il n'a pas vu. Il a également l'idée plus ou moins arrêtée d'aller à *la*

*Dépêche de Rouen* pour l'histoire de Darnetal. La promenade de Bon-Secours le tente. « Eh bien, je reste », dit-il enfin.

Nous allons à l'hôtel prendre nos bagages, Dumur et moi, et Gourmont reprendra sa chambre, et nous prenons le tram pour la gare. On forme le train. Nous serrons encore une fois la main à Gourmont par la portière et le train part. L'impression générale de Dumur : « Il me manque d'avoir marché. » C'est tout à fait la mienne. Je n'ai pas assez marché, pas assez flâné dans Rouen, je ne me suis pas assez arrêté çà et là, pas assez bavardé avec des gens, avec le petit peuple. Les monuments, moi, ça ne m'intéresse qu'à demi. J'aime mieux me mêler à la vie, surprendre les détails, les mœurs, les habitudes. Il me manque ce que j'aime le plus.

A cinq heures à Paris. Omnibus Montmartre-Saint-Germain-des-Prés, avec correspondance Clichy-Odéon. Paris me semble un enfer de tumulte et d'embarras. Je descends à Saint-Sulpice, laissant Dumur continuer jusqu'à l'Odéon. A cinq heures et demie je suis chez moi. Boule ne me fait pas un autre accueil que si j'étais parti depuis le matin.

*Jeudi 17 Septembre.* — Je disais ce matin à Vallette et à Dumur au sujet d'un article à écrire sur notre voyage, comme il a été convenu que je le ferais, qu'il est bien difficile de le faire complet, c'est-à-dire avec tout ce qui concerne Gourmont, son côté enfantin, son plaisir à certains spectacles comme les Folies Bergère de Rouen, le petit café à piano mécanique, etc., etc... Le fait est que c'est un peu délicat. « C'est un article pour quand il sera mort », dit Dumur. En tout cas, j'ai mis ce soir mes notes au net. J'écrirai peut-être tout de même l'article, pour profiter de la fraîcheur de mes impressions, quitte à le garder.

Gourmont est retourné à Bon-Secours. Il a visité d'autres vieilles rues, notamment la rue des Cordeliers, où se trouvent tous les bordels à matelots, et le soir il

est allé à l'Alhambra, dont il m'a rapporté le programme. « C'est tout à fait bien », m'a-t-il dit.

J'ai fait un cahier à part de mes notes de voyage.

## *OBSERVATIONS D'ENSEMBLE*

On paraît, à Rouen, assez doux avec les bêtes. Je regardais le matin la place du marché, place de la Basse-Vieille-Tour, sous mes fenêtres. On installait les étalages. Des gens du peuple allaient et venaient, chargés. Des chats, ici, des chiens, là, étalés, se chauffant au soleil. Pas un bousculé. Même les gamins faisaient un petit crochet, ou descendaient le trottoir pour ne pas déranger les bêtes. Ici, en pareil endroit, avec un monde analogue, on les eût bousculés brutalement. On est aussi, en général, plus poli qu'à Paris. Sans doute, un effet de la vie moins nerveuse qu'ici.

Gourmont m'avait beaucoup parlé de l'accent normand, un peu chantant, l'accentuation de la dernière syllabe. Tout le monde ne m'a pas paru l'avoir. Il m'a semblé aussi que l'accentuation ne porte que sur la dernière syllabe d'une phrase. Un homme dira par exemple : « Je prends le train pour aller à X voir des veaux bien portants et bon marché dont on m'a parlé hier chez Machin. » L'accentuation ne sera que sur *chin*.

Par exemple, les agents, au moins ceux du port, distincts des autres par un insigne en drap rouge sur leur uniforme, ne m'ont pas paru meilleurs que les nôtres. J'en ai vu un brutaliser très vivement et très autoritairement un malheureux gamin étendu sur le plat du mur du quai, disant : « Je ne veux pas qu'on dorme, moi. » Une vraie brute, à figure d'alcoolique, encore jeune, pourtant. Le numéro 137, si je me souviens bien, un blond, à petite moustache, portant son képi comme un apache sa casquette. C'est après cela, le propos : « C'est pourtant nous qu'engraissons tous ces porte-lunettes », proféré par un ouvrier accoudé là.

Il y a beaucoup de chiens attablés sous de petites voi-

tures pour les tirer. Ils m'ont paru tous bien soignés, et je n'en ai pas vus de brutalisés. Les chevaux de fiacres ne sont pas non plus très défectueux comme aspect. Quant aux fiacres, quelles vieilles carrioles poussiéreuses!

Une infinité de tramways, le trolley dans toutes les rues. Gourmont voulait nous démontrer que cela n'est pas si laid qu'on dit.

Les marchands de quatre-saisons n'ont pas de petites voitures comme à Paris. Une brouette, sur laquelle leur marchandise est posée dans de petites boîtes très plates en bois.

Beaucoup de vieilles petites rues étroites, un peu tortueuses, où se tiennent de petits marchés volants, genre rue Mouffetard telle qu'on la voit le matin.

Aussi remarqué que les femmes ont en général les lèvres assez charnues. Il paraît qu'à Rouen on mange beaucoup, signe d'une certaine sensualité.

On regardait beaucoup Gourmont, partout, au café, dans la rue, en tramway, au théâtre, les enfants et les grandes personnes. Les gamins et gamines se poussant du coude pour se le montrer, quand nous avons débouché dans le quartier populaire (faubourg Martainville), sitôt après la descente de la Colline Sainte-Catherine. Il serait curieux de savoir pour qui on pouvait bien le prendre, le patron de l'hôtel et celui du Café du Commerce eux-mêmes. Un commerçant, un bourgeois, un fermier retiré? Sûrement pas pour l'un des premiers écrivains d'aujourd'hui.

Il a été d'une humeur charmante, absolument, d'un bout à l'autre, et d'une merveilleuse simplicité et cordialité, un vrai camarade, cela comme à son habitude. Pour Dumur, très flegmatique.

Le curieux, c'est qu'il s'intéresse là-bas à des choses qu'il ignore ici, comme par exemple les Folies-Bergère, là-bas un vrai boui-boui. Est-ce qu'il s'y sent moins gêné, de toutes les façons? Ou qu'en sa qualité de Normand, il se sent là-bas chez lui? Il paraît aimer grandement ce pays et ne cesse de le célébrer. Lui qui ne prenait jamais

de vacances et qui n'en prend que depuis deux ans, il est venu à Rouen chacune de ces deux années.

Il y a aussi que Gourmont a longtemps vécu enfermé, dans les livres. Puis, depuis un an ou deux, il s'est mis à sortir et découvre un tas de choses. De là son émerveillement, et le contraste pour nous, qui avons connu toutes ces choses il y a longtemps. Le nouveau pour lui est du déjà vu pour nous.

Beaucoup retrouvé mon impression de Calais, surtout le soir, avec le pont, le quai chargé de bois, la fraîcheur de l'eau. J'aurais logé moins dans le centre animé, qu'elle eût été plus vive, sans doute. Cela tient probablement que j'ai très peu de souvenirs de voyages. Ceux-ci se mêlent tout de suite aux premiers.

Peut-être aurais-je aimé aussi à avoir à Rouen quelque aventure, bien que, physiquement, je n'y fusse guère disposé. Toujours en compagnie de Gourmont et de Dumur, pas la moindre, et nous ne sommes plus non plus au temps qu'on était servi dans les hôtels, surtout en province, par de jolies servantes. Je n'ai même pas vu aux Folies-Bergère le coin du jardin où se tiennent les horizontales rouennaises, que Dumur a vues, lui, en faisant un tour à un entr'acte. Je n'ai de léger dans tout mon voyage qu'un coup d'œil inviteur que m'a adressé d'une fenêtre au deuxième étage d'une maison au coin de la place de la Basse-Vieille-Tour et d'une petite rue une femme plus très jeune, et le numéro de ma chambre d'hôtel : 22, « *les deux cocottes* », m'a rappelé Dumur dès le premier soir.

Pour terminer, si je fais de ces notes un récit plus complet, en utilisant les renseignements d'un guide.

Le Guide..... m'a beaucoup servi à certains endroits pour la rédaction de ce récit. On appréciera aussi le luxe d'idées philosophiques, à ma façon, que j'ai déployé.

# QUEL ROYAUME OUBLIÉ ?

par ALAIN BOSQUET

*Il enseignait à lire à l'équateur.*
*Il tenait un requin entre les dents.*
*Sous ses genoux ronflait une forêt.*
*Il avait pour esclave un horizon.*
*De temps en temps, d'un ongle il caressait*
*sa montagne plus douce qu'une chatte.*
*L'océan, pris de peur, obéissait*
*à ses deux yeux qui étaient l'océan.*
*Une femme parut. Les gypaètes,*
*les ressacs, les moissons, les tramontanes :*
*toute sa vie qui était étoilée*
*rentra, honteuse et triste, sous sa peau.*

★

*Le vent du sud rongeait les hommes.*
*Les temples perdaient leurs oiseaux.*
*On achetait des horizons*
*sous les tilleuls, comme on achète*
*des filles vierges dans les rues.*
*La ville tombait à genoux.*
*Le fleuve malade mendiait*
*chaque matin de porte en porte*
*l'écho de son propre mépris.*

*« Il vaudrait mieux », dit le sorcier,*
*« que le jaguar égorge enfin*
*notre pays. » Mais le jaguar*
*a préféré le sang d'un arbre.*
*On décréta la décadence,*
*qu'on célébra pendant mille ans.*

★

*Arrière-petit-fils d'un océan*
*sage et lettré, petit-fils d'un reptile*
*qui annonçait les tremblements de terre,*
*fils du feu et de la neige invisibles,*
*père d'une montagne à marier,*
*grand-père d'un soleil qui ne se couche*
*jamais sur ce pays, je dors. Passant,*
*beau passant! laisse-moi ton ombre fraîche :*
*elle est trop chaude, mon éternité.*

★

*Les caravelles toussaient dans le port.*
*La reine, cette lune comestible,*
*caressait le sorcier comme on caresse*
*un girafeau blessé à la narine.*
*Pour la huitième fois, l'aube émigra*
*parmi les négociants qui revendaient*
*aux platanes trompés leurs feuilles mortes.*
*Dans sa cage de feu, l'aigle royal*
*se contenta d'un horizon carré.*
*Il fallut bien châtier les innocents :*
*chaque femme devint une fontaine,*
*et chaque homme un cactus. Puis on lava,*
*pour lui plaire à nouveau, le cou du ciel.*

★

*Ici naquit le rire. Ici naquit*
*la parole de l'arbre. Ici naquit*
*le geste du silex. Ici naquit*
*le doute minéral, puis le mensonge*
*qui dort dans l'intestin de la montagne.*
*Ici naquit le rêve du squelette,*
*puis le premier amour de l'araignée*
*pour le ciel veuf. Ici naquit l'effort*
*des choses vers la femme et des objets*
*vers l'homme. Ici mourut, soudain comprise*
*et déjà dépassée, la race humaine.*

★

*Je dis : « Relève-toi, fleuve blessé. »*
*Je dis : « Courbe la tête, arbre de feu. »*
*Je dis : « L'histoire des ancêtres peints*
*nous enseigne à dompter la nuit volage. »*
*Je dis : « Il suffit de lécher la ville*
*pour qu'elle disparaisse comme un pou. »*
*Je dis : « Si tu veux épouser l'aurore,*
*apporte-lui ta main droite à manger. »*
*Je dis, je dis, mais je ne suis personne.*
*Je suis celui qui parle et qui refuse,*
*dans sa légende, et la chair et la forme.*

★

*Sinueuse leur parut la nouvelle,*
*comme les aventures de l'iguane.*
*Les sorciers dirent : « Brûlez-vous les yeux,*

*et vous devinerez la vérité.* »
*Les sages dirent :* « *Baisez la joue gauche*
*d'un âne en train de braire.* » *Et les tempêtes*
*dirent :* « *Quatorze fois éternuez*
*en posant vos genoux sur l'océan.* »
*C'est ainsi qu'ils comprirent la nouvelle :*
*leur plus grand roi avait ri sans raison,*
*leurs dieux n'étant plus divins qu'à moitié.*

★

à CLAUDE COUFFON.

*Entre le soir et le matin*
*il n'y a qu'une différence :*
*c'est un oiseau de paradis.*
*Entre l'oiseau et le cheval*
*il n'y a qu'une différence :*
*c'est un azur nourri de lait.*
*Entre l'azur et la statue*
*il n'y a qu'une différence :*
*c'est l'eau qui souffre d'insomnie.*
*Entre l'eau, l'air et le gazon*
*y a-t-il une différence?*
*Demandons-le au grand sorcier*
*qui raccommode les étoiles :*
*lui seul connaît la différence*
*entre homme et homme. S'il se trompe,*
*c'est que l'oiseau est un cheval,*
*l'azur une statue, le soir*
*un matin de septembre et l'homme,*
*malgré lui-même, presque un homme.*

★

*O toi qui t'aventures*
*ici où chaque chose*
*met un siècle à comprendre*
*sa forme, et plus de cinq*
*à l'accepter, va-t'en!*
*va-t'en! car la colline*
*volera tes chansons,*
*et l'île tes genoux.*

★

*Balayez la parole,*
*puisque je suis un arbre,*
*puisque le ciel me sert*
*de nuque, et les étoiles*
*de lèvres tatouées,*
*puisque je suis moins homme*
*chaque jour, et plus neige*
*que la neige qui pousse*
*sur la mer endormie.*
*Balayez la parole,*
*vous dis-je, cette ordure!*

★

*Etre un cheval tout neuf.*
*Etre un soleil qui crie*
*sa vérité au vent.*
*Etre un maïs qui germe*
*plus de fois que la fille*
*allongée dans la rue.*
*Etre un arbre exilé*
*qui s'invente un royaume.*
*Avoir un océan.*

*Avoir une presqu'île*
*qui danse comme un feu.*
*Avoir sa capitale*
*au coin de chaque bois.*
*Avoir une aube prête*
*à sauter sur la nuit.*
*Avoir la peau en or.*
*— Vous savez bien pourtant*
*que l'or est somnambule.*

★

*Quel squelette choisir :*
*celui que la montagne*
*dépose au bord du fleuve*
*le dimanche à midi,*
*ou celui que l'oiseau*
*a volé à l'azur*
*lorsqu'ivre il embrassait*
*le palmier de l'orage?*
*Pourquoi, pourquoi les dieux,*
*plus méchants que des loups,*
*m'ont-ils ordonné d'être?*

★

*Enfin, lorsque la lune se déshabilla,*
*L'arbre devint mousson, la montagne requin,*
*la cascade égarée comète domestique.*
*L'univers était prêt pour la métamorphose.*
*Jeunes ou vieux, les océans abdiqueraient.*
*Les îles seraient renvoyées chez les cigognes.*
*Des statues régneraient sur les siècles femelles,*

*et sur les siècles mâles, des juments sacrées.*
*C'est alors qu'un mendiant déplaça l'équateur :*
*déçu par l'homme, l'univers resta tel quel.*

★

*Tu dois m'aimer comme le fleuve.*
*Tu es à moi dans ta vertèbre,*
*dans ton profil. Tu es mon jour*
*qui répudie la nuit, l'égorge,*
*l'enterre sous un citronnier.*
*Tu es mon île, et si tu trembles,*
*c'est de peur de déplaire aux bêtes :*
*l'iguane tatoué, le lynx*
*et la gazelle aux cent pétales*
*à qui tu donneras nos yeux,*
*hommage de notre amitié.*
*Tu dois dire à ton sang qu'il est*
*mon seul oiseau, car c'est pour toi*
*que j'ai tué tout un royaume,*
*pour tes genoux voleurs de fruits.*

★

à ROBERT MALLET.

*Il se disait fils de comète,*
*dans chaque poche un océan,*
*le mois d'octobre sous le bras.*
*Il ne mangeait que le profil*
*de la montagne, et ne parlait*
*qu'aux sycomores généreux*
*qui lui offraient leur beau vertige,*

*c'est-à-dire le ciel, tué*
*le matin même comme un coq.*
*Lorsqu'on le taquinait un peu,*
*il dépliait son horizon,*
*distribuait ses équateurs*
*et, comme un clown, il retirait*
*de son cœur, en riant, la lune.*

# Allemagne 1926-1928

par MARCEL RAYMOND

## I

J'étais jeune. Moins de trente ans. Je ne partais pas seul : mon mariage datait d'une semaine. Médiocre conjoncture sans doute pour un observateur. Mais ce n'est pas en observateur que j'allais en Allemagne. J'y allais pour travailler, et d'abord pour vivre.

C'est pourquoi j'ai hésité longtemps à rappeler mes souvenirs. Des meilleurs, je ne ferai pas état. Ils n'ont que peu de rapport aux lieux, aux personnes. En Allemagne, j'ai été heureux. J'aurais pu l'être ailleurs. Dans ce que je vais noter, en toute bonne foi et tout simplement, sans m'efforcer à une « objectivité » impossible, il n'y aura rien d'important, aucun jugement décisif sur l'histoire contemporaine, rien qui ressemble si peu que ce soit à une révélation : propos peu liés, qui auront quelquefois l'accent du témoignage. Ne jamais parler de soi demanderait ici beaucoup d'artifice.

Je venais d'être nommé assistant du professeur de littérature et de philologie romanes de l'Université de Leipzig. Mais la préparation d'une thèse sur la poésie de la Renaissance m'avait fait passer auparavant plusieurs « saisons » à Paris, et j'avais flâné longtemps dans les forêts de l'Ile-de-France. Puissance des contrastes : Leipzig m'est toujours apparu comme une grande ville de

province, ville sans caractère. Au delà du « Ring », de la ceinture des boulevards, des faubourgs industriels se répandent en étoile — faubourgs gris aux noms à terminaison slave, Plagwitz, Raschwitz, Dönitz, Connewitz, dont les brumes et les fumées se confondent dans un horizon de plaine, sans ondulation, avec de rares villages, des bois peu fournis, des rivières canalisées, des étangs. On songe à la Pologne, à la Russie. Cette Europe de l'Est est la plus « continentale » qui soit. Pour s'enivrer d'espace, on gravit une colline artificielle, la seule de la région, celle du parc de Rosenthal, où s'assemblèrent plusieurs centaines de milliers de personnes il y a quelques mois, le jour du « Kirchentag » évangélique des deux Allemagnes. Ce qui étonne le plus dans cette nature, c'est l'absence de forme, de limite *Unendlichkeit :* le mot prend un sens. Mais non loin du cœur de Leipzig, à l'église Saint-Thomas, où régna Bach, de jeunes voix chantent toujours Bach avec un art et une ferveur admirables. Par la vertu d'un génie, les plus nobles architectures sonores se dessinent au-dessus de la plaine et du vide.

Pour gagner l'Université, de l'entrée de Plagwitz, où nous habitions deux chambres, ma femme apprêtant la nourriture sur une lampe à alcool, j'avais le choix entre un quartier insipide où s'incurvait, entre des fabriques de pianos, une longue « Weststrasse », et l'Albertpark, agréable mais triste, avec ses pelouses, ses allées sablées, ses pièces d'eau où l'on respirait une odeur d'absence.

Il y a pourtant, il y avait, à Leipzig, un étrange quartier d'affaires, Brühl, le quartier juif. Chaque semaine, à jour fixe, on n'y voyait guère dans les rues que des hommes noirs, discutant à voix basse par groupes de deux ou trois. C'était la bourse européenne des fourrures. Longues lévites, chapeaux « tromblon », ou demi-haut de forme, côtelettes frisées, barbes d'Assyrie. Tout cela, vraisemblablement, n'existe plus. Combien de ces juifs sont échappés au massacre? Et que de maisons détruites, pendant ces nuits des derniers temps de la guerre, où l'aviation américaine et quelquefois russe frappait aveu-

glément? Une photographie récente me ferait croire que la grande place, avec le théâtre, le Musée, l'Université, a retrouvé à peu près son aspect d'autrefois. Mais peut-être est-ce pure apparence. Qu'y a-t-il derrière ces façades? Et ce sont d'autres pierres, d'autres briques; d'autres hommes. C'est une autre ville — une autre vie. Ce que j'essaierai d'évoquer, ce sont des ombres. Aussi ne vais-je pas m'arrêter à décrire des lieux. Un « leitmotiv » retient mon attention, quelques images symboliques dont le sens assez clair appellera peu de commentaire. C'est le motif du défilé, comparable à celui de la Promenade dans les « Tableaux d'une Exposition » de Moussorgsky.

Nous voici à Leipzig, un dimanche après-midi d'arrière-automne. Le vrai dépaysement a commencé au delà de Francfort. Je revis encore ce mouvement tournant à très grand rayon que dessine la ligne ferrée autour de Fulda. Puis vient la vieille et forte Allemagne, chantée par Michelet : Eisenach et la Wartbourg, Erfurt, Weimar. Le train gagne la vallée de la Saale : dans le dôme de Naumbourg, la Comtesse Ufa recommence interminablement les gestes et le sourire de la coquetterie. A Wissenfels, les dernières falaises. Les wagons pour Leipzig sont disjoints enfin de ceux de Berlin, et c'est la plaine, la plaine sans aucune ride. A la gare de Leipzig, un instinct d'enfant me fait compter les voies parallèles : 38! la plus grande gare de l'Europe continentale. Mais, sur la place, un premier défilé attire nos regards, un défilé de cyclistes. Non pas des militaires, ni des coureurs s'apprêtant à disputer quelque trophée : des Messieurs et Dames, assez tristement vêtus, juchés droits sur de hautes machines, pédalant deux par deux, sérieux, soucieux de suivre leur « ordre du jour »; une promenade dominicale, agrémentée vraisemblablement d'une dégustation de bière et de saucisses dans quelques « Forsthaus », dans une de ces auberges forestières où revit un peu de la bonhomie de l'ancienne Allemagne, et où une musique riche en cuivre « verse au cœur des citadins » l'héroïsme, ou la langueur viennoise.

De ma fenêtre, je revois d'autres défilés, au rythme du tambour. « Stahlhelm », casques d'acier (anciens soldats de la guerre de 1914-1918, désireux d'affirmer les raisons qu'ils ont eues de combattre), nazis (déjà), communistes. Espèces à peu près indiscernables : uniformes semi-militaires, chemises brunes, ornées à peine d'un peu de rouge parfois. Tous ont mêmes bottes, même cadence. *Zusammenmarchieren!* Ils ne savent jusqu'où, dans un crépuscule qui est peut-être celui du soir, peut-être celui du matin. Ce sont ces formations para-militaires qui inquiètent les Gouvernements des Alliés occidentaux. Au reste, ils s'éloignent dans le silence et, semble-t-il, dans l'indifférence. L'Allemagne est encore dans un demi-sommeil. La Misère est partout visible. Une de nos amies ayant réclamé une femme de ménage par le journal du soir, fut réveillée le lendemain matin, dans l'aube d'hiver, par le bruit de quarante personnes — dont plusieurs « dames » — pataugeant à sa porte dans la neige. Les enfants sont maigres; beaucoup ont eu faim pendant les années de la guerre et surtout pendant celles de l'inflation. Les joues sont creuses. Peu de sourires. Le pressentiment obscur d'une attente historique, d'un interrègne. Est-ce l'expérience d'un passé plus proche qui assombrit mon souvenir? Mais ce silence me poursuit. Silence dans les rues, silence dans les auberges où l'on se rend en famille, le dimanche, silence dans les tramways. Une conversation en français, même à voix très haute, n'a jamais suscité de protestation. Rien que l'indifférence, aucune hostilité en tout cas, du moins aucune hostilité visible : ce que nous pouvons dire, on l'ignore; on sait seulement que nous sommes des Français, et que les Français sont des bavards. — Plus tard, nous retrouverons ce même silence sur la plage de l'île d'Usedom, au nord de Stettin. Des enfants jouent dans le sable. Ils font des constructions : des forteresses, presque toujours, ou des croiseurs de bataille. Ils y plantent des drapeaux; ce ne sont pas toujours les mêmes drapeaux. Les Allemands se partagent : les uns ont accepté le régime de Weimar, les autres persistent dans leur refus. Les

enfants connaissent déjà le sens de ces couleurs, de cette option. Pas de dispute cependant, pas de querelle. Pas de cris, ni d'appels jaillissant du groupe des parents, des adultes. Ici, le silence de l'homme n'a plus rien d'inquiétant, car le bruit des vagues, le bruit du vent le doublent indiscontinuement. L'infini de la nature règne seul.

Autre défilé, celui du 1er mai 1927. La majorité de la population de Leipzig appartient à la « social-démocratie ». Les enfants des écoles primaires, une classe après l'autre, en rangs de quatre, les maîtres au flanc gauche, se rendent au cortège officiel. Enfants vêtus de gris, dont aucune jeunesse ne vient fleurir les visages; têtes rases au cheveu rare, blond ou blond-roux. Et des pancartes portées haut, avec ce slogan unique : *Nie wieder Krieg!* Je pense aujourd'hui à ce qui attendait cette enfance, à l'ivresse qui succéderait à cette atonie. Mais sans doute, ce 1er mai 1927, étaient-ils sincères dans leur vœu : « Plus jamais de guerre! » Sincères, mais vulnérables, mais faibles. Cette foule encadrée, enfants et adultes, était comme engourdie. Non point obstinée, pas encore révoltée, mais disciplinée, trop docile dans son refus de la guerre, et comme soumise au destin.

Je tourne la page. Le train a roulé toute la nuit. Voici l'aube sur la plaine, entre Corbetha et Leipzig. Le train s'arrête quelques minutes, réclamant le droit de passage, à peu de distance des grandes usines — *Leunawerk*. De hauts flamboiements rouges dans le ciel gris. Les équipes de nuit quittent le travail. Les ouvriers en troupe gagnent la gare, longent le wagon. Quelques-uns lèvent la tête, la plupart marchent sans voir. Aujourd'hui, d'autres images viennent oblitérer dans ma mémoire l'image de cet étrange « cortège » : des photographies des années de guerre représentant des convois de prisonniers en route vers l'arrière. Ce sont bien des prisonniers

qui défilent le long des wagons, statues inertes de la fatigue, le prolétariat dans tout son dénuement — non point libéré pour quelques heures, mais livré à l'automatisme du retour dans la maison étroite, du repas morne, du repos forcé. Cette fois-ci, j'éprouve la menace : les visages qui se lèvent vers la portière du « D-Zug » un instant immobilisé portent le masque du ressentiment. Une évidence me frappe d'un coup, cette même évidence qui s'est imposée à moi plus récemment dans les rues de Saint-Denis : un compte est ouvert, un compte ancien, qu'il faudra régler un jour. Le train se remet en marche. Ce spectacle qui vient de m'être offert, cette vision douloureuse de mon « prochain », est-ce encore l'Allemagne? N'est-ce pas plutôt un aspect de la civilisation industrielle?

Je tourne la page : un soir d'été, dans la forêt qui borde Leipzig, au sud-ouest. Un rideau d'arbres sépare le chemin de la rivière Elster, qui coule silencieusement à pleins bords, entre les bosquets et les buissons. Le soleil s'est couché. Les oiseaux se sont tus. Tout à coup, un chant de guitare. Ce chant vient de la rivière. Quelques pas, et nous sommes sur la rive; dans le crépuscule une barque glisse silencieusement sur l'eau, une barque chargée de jeunes gens, de jeunes filles; debout à l'arrière un seul batelier la dirige à l'aide d'une gaffe; à l'avant, deux guitares enrubannées. Est-ce un rêve? En quel temps vivons-nous? Mais la vision romantique s'éloigne, disparaît dans la nuit. C'est à peine si l'on entend encore la musique.

Un autre soir d'été, dans la même forêt de l'Elster. Toutes ces étincelles volantes, cet autre cortège dans le silence de la nuit, ce sont des lucioles, des milliers, des myriades de lucioles. Dans nos pays, les vers-luisants rampent sur le sol des jardins, les enfants se penchent sur ces lumignons verdâtres. Dans les forêts saxonnes,

l'espace est à eux, ils voyagent en essaim, poursuivant sous les arbres, à hauteur d'homme, leur divagation sans fin. La nature nous convie à participer à ce concile féérique et muet des lucioles. Les esprits de la terre se sont éveillés, les esprits du feu. L'univers germanique du *nocturne* s'est substitué au monde de la veille. Minuit bientôt, l'heure du sabbat et de la métamorphose. Le cortège des lucioles a disparu. Mais la forêt s'est peuplée. Elle est désormais le lieu des enchantements. Le silence des lucioles, la musique sur les eaux, de quoi composer un fond de nature pour *Wandervögel!* Dans une lettre publiée en 1927 par l'ancienne *Semaine littéraire*, je décrivais le mouvement de la jeunesse allemande (*Jugendbewegung*) : « On eût dit que le désordre, la famine, le désespoir et la folie parcouraient le pays et répandaient partout leurs maléfices... C'est alors que les idées des Wandervögel séduisirent la jeunesse... En Thuringe d'abord, puis presque partout, des jeunes gens partaient à l'aventure sur les grands chemins, au son du violon et de la guitare... Cette joie intérieure que tout semblait rendre impossible, ils allaient la retrouver dans la nature... La forêt, pensaient-ils, recèle les purs mystères, le grand secret qu'il faut surprendre, la *Weltseele*, l'âme universelle — qu'il faut sentir brûler dans son âme. » Non, je ne suis jamais parti ainsi... Je ne me suis pas abandonné ainsi au creuset de la « communauté ». Mais je puis témoigner que la vieille forêt germanique ne m'a pas semblé désaffectée.

A vrai dire, si une chose nous manqua, pendant ces deux années d'Allemagne, c'est Dresde, c'est d'habiter Dresde. Nous y fîmes deux ou trois séjours, respirant cet air de grande cité, y admirant ce style résidentiel qui faisait défaut à Leipzig, où l'art ancien, sauf exception, a peu de saveur, où l'art moderne est représenté par le très pesant *Völkerschlachtdenkmal*. Mais comment penser à Dresde, à ses quais, à la courbe si noble de l'Elbe, sans un serrement de cœur? Aux derniers jours de la guerre,

un déluge de fer et de feu, plusieurs heures durant, mais pendant une seule nuit, suffit à défigurer ou à détruire, au milieu de massacres effroyables, églises, musées, et le Zwinger, chef-d'œuvre de ce baroque du Saint-Empire, baroque tardif, presque indiscernable du rococo, pétri de grâces un peu lourdes, mais frémissant de vie, que nous crûmes ressuscité par le génie de Richard Strauss, le soir où nous assistâmes, à l'Opéra de Dresde, à une repréentation inoubliable du *Chevalier à la Rose*. Cette initiation au baroque devait se continuer à Prague, ville plus attachante, plus mystérieuse, tournée vers l'Est européen, alors que Dresde s'apparente à l'Autriche. Plus tard, vint l'étude de Wœfflin.

A Berlin, capitale assez somptueuse mais artificielle, où presque aucun édifice n'est à la mesure de l'homme, nous fûmes saisis par une odeur de décadence, et j'avoue que cette odeur ne laissa pas de me griser. Une population très mêlée, inquiétante, toutes ses attaches rompues avec le passé, circulait entre des statues d'Empereurs ou de margraves. La licence des mœurs ne cherchait aucunement à se voiler. Revenus de tout, prêts à tout, jouant avec l'existence, mais curieux, réceptifs, hyperconscients, urbanisés à l'excès, tels m'apparurent ces Berlinois de 1927. Rien ici qui rappelât Leipzig, l'allemand semblait une autre langue, plus occidentale, plus légère, percutante, analytique. Songeant à Paris, je connus que les très grandes villes se ressemblent, avec leur caractère à la fois national et cosmopolite. Il n'est pas jusqu'aux autobus qui ne contribuassent, avec leur rapidité et leur coudoiement familier, à dégourdir ma pensée que Leipzig provincialisait. Le souvenir de Berlin, comme celui de Dresde, est lié pour moi à celui d'une soirée au théâtre : *Pétrouschka*, *l'Oiseau de feu*, le *Chant du Rossignol*, à l'Opéra de Charlottenbourg. La chorégraphie, la mise en scène, tout m'enchanta. Je compris que ces Berlinois, si désabusés en apparence, se passionnaient encore pour l'art, et pour le plus moderne. Mais un maître allait venir, qui ne verrait dans ces engouements que faiblesse, ou symptômes de ruine.

L'île d'Usedom, dans la mer Baltique, au nord de Stettin, s'allonge parallèlement au rivage. C'est là, sur la plage de Koserow, que nous passâmes le mois d'août 1928, notre dernier mois d'Allemagne. En septembre, nous devions être à Genève, où un poste m'attendait dans l'enseignement secondaire. Mais je me détournais de la pensée de ce retour, qui m'attristait. C'est pour cela peut-être que nous avions choisi cette côte tout à fait septentrionale; le bonheur du dépaysement y prenait une saveur plus vive, les heures s'approfondissaient, dont chacune nous rapprochait de la rupture que nous pressentions. J'avais entrevu la Méditerranée, la Manche; je n'avais jamais séjourné au bord de la mer. Le premier soir, du haut de la dune boisée, nous découvrîmes soudain cette étendue infinie, travaillée par le vent, dont les moires s'assombrissaient au coucher du soleil. Aucune terre en vue. A gauche, le phare avancé de Greifswald lançait ses feux intermittents.

Ce fut un été presque sans nuage. Je n'ai pas le souvenir d'un seul jour gris; peut-être y en eut-il... La mer était bleu foncé, la lumière dorée, lumière d'automne. Le vent ne cessait pas de souffler du large, pressant les pins, les bouleaux les uns contre les autres, tordant les arbustes entre les murs. Les baigneurs étaient assez nombreux, mais le vent, les vagues empêchaient de les entendre. Je revois la plage déserte, s'étendant vers Zinnowitz. A chaque respiration, nous nous sentions plus légers, une vie transparente, aérienne, nous emportait. C'est à Zinnowitz que nous nous embarquâmes un matin pour Rügen, dans un petit paquebot à fumée floconneuse. Kiel, Rügen, les lieux préférés de Guillaume II pour les régates impériales. Sur les plages, toujours ces drapeaux qui se combattaient dans le vent. Mais que nous importait la politique! Nous avions le sentiment d'être parvenus aux confins... Un après-midi, au hasard d'un vagabondage dans les zones orientées vers la terre, nous fûmes brusquement en présence d'une anse écartée, resserrée entre deux collines basses. Deux ou trois maisons, cabanes de pêcheurs, une plage droite, quelques barques échouées.

La mer était absolument calme, le sable tendre, à peine mordu par l'écume. Personne. Un paysage dénudé, d'une simplicité, d'une pureté indicible. Nous avancions sur la pointe des pieds, comme si cette vision risquait de s'évanouir au premier bruit. N'étions-nous pas dans quelque Dalécarlie? Je me serais cru plutôt hors du monde. Non pas *n'importe où* hors du monde. En un lieu rigoureusement déterminé, au contraire, de ces lieux qu'on *reconnaît*, — trois ou quatre en une existence — où semble flotter une essence paradisiaque, où une harmonie préétablie vient répondre aux images que l'inconscient draine depuis l'enfance, aux aspirations confuses des jours et des nuits. Nous sûmes le soir que ce lieu qui nous avait été prédestiné, ce lieu perdu, se nommait Loddin. J'en ai gardé le reflet sur une vieille photographie, que deux regards seulement peuvent éclairer.

## II

Je pourrais placer ici une « scène des portraits ». Ceux que j'ai connus...

Lors de ma venue à Leipzig, l'université s'apprêtait à prendre congé, pour raison d'âge, d'un singulier génie qui défrayait les conversations dans le monde intellectuel, le phonéticien Sievers. Si je dis *génie*, c'est que Sievers paraît bien avoir joui de pouvoirs supérieurs! Mais il ne réussit pas à fonder en science ce qui lui apportaient ses intuitions. Travaillant dans le même sens que les phonéticiens français de l'Ecole de Rousselot et Jousse, il posait en principe que chaque être humain possède des rythmes qui lui sont propres, rythmes gestuels, rythmes de langage, rythmes d'écriture. Il prétendait déceler la présence de ces rythmes dans n'importe quel texte, fût-ce dans quelques lignes griffonnées sur une carte postale. D'autre part, il affirmait que pour tout artiste du rythme, en particulier pour tout poète, il existe une position corporelle — et sans doute une attitude inté-

rieure — *optima*, qui permettent la diffusion la moins contrainte de ces rythmes personnels. Son effort, quand il interprétait phonétiquement une œuvre littéraire, consistait donc à retrouver, par une espèce de mimique et de dynamique à la fois corporelle et psychique, cette zone ou ces zones d'eurythmie. Naturellement, il se faisait fort de mettre le doigt sur les interpolations; et il était assez bon linguiste et polyglotte pour les détecter, assurait-il, dans des textes non germaniques. On le prit un jour au mot : on proposa à son examen un poème de Lamartine dans lequel deux vers avaient été modifiés. Sievers ne se méfiait de rien, il ne soupçonna pas la supercherie, mais il avoua qu'en un passage, celui-là même qui avait été dénaturé, il s'était heurté à un étrange remous qu'il ne pouvait imputer qu'à un accident ou à une faiblesse du poète. Sievers a disparu avec son secret. Entre les mains de ses successeurs, sa *Schallanalyse*, est demeurée une science « conjecturale ». Mais je ne doute pas qu'il y ait là une ouverture...

J'ai connu Hans Driesch, le *philosophe* de Leipzig, petit homme sec mais fort courtois, à barbiche poivre et sel. J'ai cru retrouver plus tard son *alter ego* en la personne du philosophe bâlois Paul Haeberlin. Comme Bergson, qu'il admirait fort, il était passé de la biologie à la psychologie. Ses travaux récents faisaient de lui un des représentants les plus en vue de l'anthropologie philosophique. Il m'est arrivé d'assister à son grand cours. Un amphithéâtre immense; près de huit cents auditeurs. Driesch parlait debout, allant et venant sur une petite estrade, développant librement un bref sommaire qui ne tenait pas dix lignes d'un petit carnet bleu. L'entendre, le voir, c'était participer à un acte de création intellectuelle. J'admirais la plasticité naturelle de la langue allemande, et aussi la netteté extraordinaire et l'aisance avec lesquelles le philosophe jouait de ses préfixes, de ses modes et de ses aspects. Driesch, j'en juge mieux rétrospectivement, s'avançait à la suite de Descartes et de Husserl (dont les idées ne pénétrèrent en France qu'après 1936). C'est de lui que j'appris pour la première

fois que la conscience a toujours un objet, qu'on est toujours conscient de quelque chose. Driesch posait devant ses étudiants, je l'ignorais alors, les fondements de la phénoménologie existentielle. Je lui dois d'avoir saisi la pensée philosophique allemande en plein exercice.

Mon « patron » de Leipzig était Philippe-Auguste Becker, professeur ordinaire de philologie romane alsacien et alsacien bilingue, théologien protestant devenu philologue, ancien « Bellettrien », de Neuchâtel, médiéviste et seiziémiste, avant tout grand érudit, mais à la façon des humanistes de la Renaissance, à la façon de Rabelais. Sait-on que ses grands travaux sur l'origine des Chansons de geste ont ouvert la voie à ceux de Bédier, qui a d'ailleurs avoué sa dette? Sa méthode était rigoureusement historique, assez peu différente en somme de celle d'Abel Lefranc. Les problèmes de datation et de biographie, la recherche des « sources », la quête des éléments réels, reconnaissables dans l'œuvre littéraire, l'occupaient avant tout. Léo Spitzer, qui fut son élève à Vienne, lui reproche plaisamment dans les pages qu'il a consacrées, en 1948, à sa formation universitaire, d'avoir cru trop simplement qu'expliquer Molière consistait à se demander ce que l'auteur de l'*Ecole des Femmes* et du *Misanthrope* pouvait avoir fait passer de lui-même et de son expérience de l'amour dans les figures d'Arnolphe et d'Alceste. J'avoue que j'étais tenté de sourire, moi aussi, quand Philippe-Auguste Becker me montrait parmi ses livres, « son meilleur instrument de travail », le *Catalogue des Actes de François I^er^*. « C'est là-dedans que je trouve tout ce dont j'ai besoin », affirmait-il. Mais son sourire avait devancé le mien. Nous avions l'air de deux augures. Pas d'initiation plus flatteuse. D'ailleurs, Philippe-Auguste Becker possédait à un haut degré ce que je nommerai l'imagination critique : « L'essentiel, disait-il, c'est d'avoir une idée! » Bonne formule à opposer à ceux qui prétendent que « les faits parlent d'eux-mêmes ».

Un assez petit homme, plutôt bedonnant, grande barbe blanche rarement taillée, posée sur un vêtement négligé, le lorgnon en bataille chevauchant un nez fort et coloré,

le regard malicieux, le parler net, une fois vaincu un léger bégaiement, la langue volontiers caustique mais sans méchanceté, avec une pointe d'esprit satyrique — j'écris le mot avec un y, comme faisaient les poètes du XVI^e siècle par allusion au libre instinct des satyres — tel était vers 1926, entrant dans la soixantaine, ce grand professeur si peu académique par le ton et l'allure, si peu soucieux d'en imposer par l'apparence, si persuadé que l'habit ne fait pas le moine; et je pense bien qu'il y avait en lui quelque chose de l'ancienne moinerie, de cette moinerie en rupture d'orthodoxie que Gargantua goûtait en la compagnie de Frère Jehan des Entommeures — ou des Entamures — et précisément Philippe-Auguste Becker était toujours en train de découvrir, d'entamer un sujet, une recherche, une tranche de *pumpernickel* beurré, une chope de bière. Il avait la verve des « goliards ». Parfois, il chantait, cédant aux instances de sa femme, s'encourageant par le moyen d'un verre d'eau-de-vie, s'interrompant à la deuxième mesure, au premier couac, jetant le cahier, claquant la porte, pour revenir peu après disserter en philologue et en humoriste sur les beignets ou « bugnets », beaucoup mieux nommés « pets de nonne ». Et il savourait le vocable en jetant un clin d'œil à Mme Becker, Lorraine de langue française, très agréable personne, simple, modeste, qui avait gardé du temps où elle était institutrice à la Cour de Russie un air légèrement collet-monté et le parler qui avait cours auprès de l'Archiduc. Philippe-Auguste-Becker était misogyne. Il faudrait dire plutôt que dans la querelle des femmes, qui s'est prolongée du XIII^e au XVII^e siècle, il avait adopté contre l'esprit courtois la position gauloise. A Vienne, il refusait aux jeunes filles l'accès de son séminaire. A Leipzig, plus subtilement, il multipliait dans ses commentaires les allusions propres à les décontenancer; il n'y parvenait pas toujours. Dans les fêtes du Séminaire des langues romanes, qui réunissaient chaque semestre étudiants et professeurs, son discours était l'événement de la journée. C'est ainsi qu'il raconta à sa manière les pourparlers qui avaient précédé mon appel à Leipzig.

comme le ministère saxon lanternait : « Ich will Raymond », fit-il savoir à Dresde, « oder ich gehe in Pension ». Le jour où un jeune professeur, fort impécunieux mais soucieux des convenances, lui demanda conseil sur le point de savoir s'il pouvait se risquer à voyager en 4e classe, la réponse du maître fut : « Ce qui peut vous arriver de plus grave, c'est de rencontrer un de vos collègues. » Mais il y avait un ordre de problèmes auquel personne ne touchait en la présence de Becker : la politique. On le disait conservateur, alors que ses quatre enfants inclinaient plus ou moins au socialisme; mais que signifient ces mots? Ce que j'ai appris, c'est qu'en 1919, au lendemain de l'armistice, la France s'apprêtait à l'appeler de Vienne à Strasbourg. Alsacien né Français avant 1870, le Traité de Versailles aurait refait de lui un Français. Mais il y eut des difficultés. Les choses traînèrent. Brusquement, Becker accepta la chaire de Leipzig, renonçant à changer de vie, à changer de patrie. J'ai toujours pensé que ce conflit l'avait déchiré. Les derniers temps de la vie de Philippe-Auguste Becker et de sa femme, dans Leipzig bombardée, furent exemplaires. Je tiens de sa fille Elisabeth qu'en attendant l'alerte aux avions, qui se faisait entendre presque chaque soir, elle retenait l'attention de son père (dont la vue s'était obscurcie) en lisant à haute voix, l'un après l'autre, les volumes de l'*Histoire de France* de Lavisse. Je garde précieusement cette image.

Il me faut évoquer encore en quelques phrases la mémoire de mon ami Wilhelm Friedmann. Profondément attaché à la ville de sa naissance et de sa jeunesse, Vienne, Friedmann, de dix ans mon aîné à peu près, venait d'épouser, quand nous arrivâmes à Leipzig, une jeune fille qui avait été son élève. Elle et ma femme s'accordèrent d'emblée. Grâce à Gertrude et Wilhelm Friedmann, Leipzig cessa bientôt d'être pour nous une ville inconnue.

Philologue de formation, et romaniste, Friedmann enseignait les littératures française et italienne. Mais les autres littératures de l'Europe moderne lui étaient fami-

lières (il a laissé inachevée une histoire de la littérature française contemporaine). Friedmann avait l'esprit rapide et brillant. Je croyais retrouver parfois en lui quelque chose de l'urbanité, du détachement un peu sceptique, et aussi de la munificence du Parisien cultivé, qui répand sans compter, à la terrasse d'un café, dans un salon, dans un cercle d'amis, ses richesses. Il est de fait que lorsque Friedmann décida de quitter l'Allemagne en 1933, Paris, où il alla vivre avec sa femme et sa fillette, ne fut jamais pour lui la ville de l'exil.

Le connaissant mieux, je fus à même d'apprécier sa bonté, sa générosité. La légèreté qu'il montrait parfois, l'humour dont il assaisonnait ses propos, n'était qu'apparence, pudeur, jeunesse. Officier de l'armée autrichienne, prisonnier en Sibérie (où il avait appris le russe), la grande idée de la paix s'était saisie de lui. Il admirait Romain Rolland, il avait pris contact avec l'auteur de *La Vie des Martyrs*, avec celui d'*Europe* et de la *Vie Unanime*. Les conférenciers qu'il appela à Leipzig, du temps que nous y fûmes, c'étaient justement Duhamel, Romains, et aussi Elie Faure, Benjamin Crémieux, Luc Durtain, Jean-Richard Bloch, Léon-Pierre Quint, Philippe Soupault, à qui nous faisions, ma femme et moi, « les honneurs de la ville ». Courageusement, Friedmann se compromettait. Ses opinions, sa qualité d'israélite le rendaient suspect. A l'avènement d'Hitler, il refusa de s'incliner. Une fois installé à Paris, il reprit place, à force d'énergie, dans le monde des écrivains, dans les milieux universitaires. Il obtint une suppléance à l'Ecole pratique des Hautes Etudes. Je le revis à Mégève, en 1938. Un voyage à Prague, où il s'était rendu en avion, survolant l'Allemagne interdite, avait ranimé son optimisme. La hantise de la guerre semblait s'éloigner. En 1940, il se replia dans la région des Pyrénées avec sa femme et sa fille. Nous ne communiquions que par personne interposée, avec mille précautions et détours. Longtemps, il eut l'espoir de passer aux Etats-Unis, mais le lendemain exactement du jour où il obtint ses passeports, l'armée allemande occupa la France entière. Ce fut la clandestinité,

les refuges dans les granges, les hangars, dans les bois. Il dut se séparer de sa femme et de sa fille. En vain il essaya de gagner l'Espagne. La Gestapo le cherchait. Un arrêt de mort avait été prononcé contre lui, et il le savait. Pressé de revoir une fois encore sa femme et sa fille, il eut l'imprudence folle de monter dans un train. A minuit dans une petite gare pyrénéenne, les policiers allemands le cueillirent. Il avala le poison qu'il portait toujours sur lui, et mourut après quelques heures de souffrances. Sa femme, qui a revendiqué la nationalité autrichienne, vit à Paris. Notre grande amitié pour elle est scellée sur la mémoire d'un absent. La fille de W. Friedmann, Régine, a acquis la nationalité française. Une fin tragique, une vie brisée, une jeunesse traversée; mais quand je pense aux destins entremêlés de ces trois êtres, je ne puis mieux exprimer leur essence commune que par les mots de courage et de fidélité.

## III

Les étudiants de Leipzig? On en comptait à l'Université plusieurs milliers; plus de huit cents, si j'ai bonne mémoire, au Séminaire des langues romanes et anglo-saxonnes, qui faisaient ménage commun. Mais la moitié peut-être de ces jeunes gens savaient qu'ils trouveraient devant eux des carrières encombrées, des portes fermées, que leurs diplômes ne leur serviraient de rien. La moitié des étudiants de Leipzig étaient en fait des chômeurs. A quel milieu appartenaient-ils? La plupart à la bourgeoisie, à la petite bourgeoisie. Ils avaient laissé leur famille dans quelque ville ou bourgade de Saxe. Ils fréquentaient la *mensa*, le restaurant universitaire où l'on mangeait pour quelques pfennigs. A la moindre question sur leurs parents, leur famille, on obtenait d'eux des réponses attristantes, on avait le sentiment d'être indiscret : un père mort à la guerre, des frères disparus, une famille dispersée.

D'autres remarques convergentes me firent pour ainsi dire toucher du doigt des réalités dont j'avais entendu parler : les structures sociales de l'Allemagne étaient plus qu'ébranlées. Elles étaient en train de se pulvériser. Les sociologues ont une formule pour exprimer ces choses. Ils disent que « la petite bourgeoisie est en voie de prolétarisation ». Si je songe à mes élèves de Leipzig, je revois une masse grise amorphe, de laquelle se détache un petit nombre de figures. L'obstacle de la langue, la plupart du temps, nous empêchait de communiquer vraiment, car les échanges n'avaient lieu qu'en français. (J'ai toujours eu grand peine à m'exprimer dans une langue étrangère!) Mais la raison principale de ce choix était qu'on attendait d'un lecteur de français qu'il parlât français. Et on le lui faisait savoir! Quelques-uns manifestaient à l'égard de la France, de sa civilisation, de sa littérature, un intérêt très vif, doublé d'une sympathie étrange, presque amoureuse, et je n'ai aucun motif de mettre en doute leur « sincérité ». Deux ou trois seulement avaient entrevu Paris, la province. Il suffisait de quelques phrases lues, il suffisait d'une chanson, pour mettre en branle leur imagination. Mais ce mirage avait sa source dans l'inconscient collectif : Paris, la France, la terre privilégiée, la vie heureuse. Sieburg a exprimé quelque chose de ce sentiment obscur dans son *Gott in Frankreich*. Passant moi-même de Paris à Leipzig, j'étais en mesure d'apprécier ces contrastes, de participer même à cette nostalgie. J'expliquais Ronsard, Rabelais, Pascal, Molière, Rousseau, Hugo... Quel rapport entre cette littérature et le drame qui se jouait en cette Allemagne désaxée, affamée, et dont je pressentais la gravité? Pourtant, deux auteurs m'ont paru apporter une nourriture à quelques-uns, éveiller une curiosité véritablement intéressée : Pascal d'abord. Un Pascal interprété romantiquement, bien sûr, un Pascal sceptique et tragique; peut-être ai-je eu la faiblesse d'autoriser cette erreur d'interprétation; mais le goût de l'*existentiel* s'était éveillé en moi, et le besoin, peu académique, d'actualiser le passé. C'est à propos de Pascal que j'ai entendu citer pour la

première fois le nom de Kierkegaard, que presque tout le monde alors ignorait en France. L'autre écrivain dont l'accent touchait est Jean-Jacques Rousseau. Non pas le doctrinaire, le théoricien politique, mais l'apologiste de la nature, le poète et l'analyste de soi des *Confessions* et des *Rêveries*. Cette rencontre n'a rien de surprenant, puisqu'elle date du XVIII[e] siècle, du *Sturm und Drang*. Visiblement, Rousseau répondait aux espoirs de la *Jugendbewegung*, de ces jeunes rêveurs, assoiffés d'extase cosmique.

A l'égard du régime politique de la France, la démocratie libérale et parlementaire — et par suite à l'égard de la République weimarienne, « système importé, système sans force » — je ne remarquai presque jamais, chez mes jeunes interlocuteurs, qu'hostilité ou indifférence. Rien là qui pût convenir à l'Allemagne, c'était le sentiment de la plupart.

Je puis me rendre cette justice que je me suis efforcé, je ne dirai pas d'expliquer l'Allemagne aux Français (la formule serait trop ambitieuse), du moins d'attirer l'attention sur la situation de l'Allemagne d'après-guerre, qui était très généralement ignorée à Paris. Je fus amené ainsi à souligner « les injustices du Traité de Versailles » — je pense encore aujourd'hui que ce Traité, en plusieurs de ses stipulations, fut une erreur — et aussi ce que Jacques Rivière, à propos de l'occupation militaire de la Ruhr, appelait, dans un article qui fit du bruit, « les dangers d'une politique conséquente », d'une politique sans souplesse, trop cartésienne, la politique de Raymond Poincaré.

Les discussions autour du Traité de Versailles portaient souvent sur l'idée de la « culpabilité allemande ». Et j'étais étonné de constater chez tant d'Allemands — mise à part la question précise de la responsabilité de la guerre — le besoin de savoir ce qu'à l'étranger on pensait d'eux, le besoin d'être « aimés pour eux-mêmes », si peu répandu dans les pays comme la France et l'Angleterre, où l'attitude du plus grand nombre, à cet égard, est l'indifférence. Mais l'Allemand « traditionnel » — j'envisa-

gerai tout à l'heure un autre cas, plus inquiétant — se satisfait de sa bonne conscience; il souffre quand il sent ses vertus contestées; c'est qu'il est en réalité peu sûr de lui, assez mal installé dans l'existence. Sa valeur, ou celle qu'il s'attribue, il faut qu'autrui la reconnaisse. Mais je crains de m'avancer trop dans le domaine des psychologies nationales, qui est celui de l'ambiguïté.

Voici maintenant le plus inquiétant. Ce désir d'être aimé, honoré, d'être rassuré sur soi, peut être regardé comme une constante (relative), une de celles qu'avait soulignées Jacques Rivière dans son livre *l'Allemand*. Mais d'autres Allemands passaient outre à ces scrupules. Au delà du bien et du mal, voilà jusqu'où prétendaient s'avancer les plus jeunes, ceux qui étaient à la pointe de l'expérience historique des années 1920 à 1930. Peu leur importait ce que l'on pensait d'eux au dehors; et ils avaient pris à tâche de se guérir du sentiment « chrétien » de la culpabilité. Ils scellaient un arrêt de mort sur la civilisation « bourgeoise », tributaire de l'*Aufklarung*. La guerre, que l'Allemand est en général enclin à accepter comme une nécessité, triste ou gaie — et il faut se rappeler qu'au printemps 1918 les armées impériales poussaient jusqu'à la Marne, que le peuple allemand pouvait croire encore à la victoire — la guerre l'avait moins ébranlé que la défaite, que les mouvements révolutionnaires qui l'avaient suivie, que le désordre, la famine, l'inflation. « Nous autres, civilisations, nous savons que nous sommes mortelles », écrivait Paul Valéry en 1919, au début de son étude sur la *Crise de l'Esprit*. Mais en France, la plupart ne le savaient pas. On y vivait communément dans l'illusion, la fausse sécurité qu'avait engendrée soudain l'euphorie d'une victoire qu'on n'osait presque plus espérer.

L'Allemagne, elle, avait fait l'expérience de l'ébranlement total, et l'expérience se prolongeait. Un événement comme l'inflation (le taux de la monnaie variant de jour en jour, d'heure en heure) avait vraiment volatilisé les valeurs — et pas seulement les valeurs matérielles — sur lesquelles reposait la vie bourgeoise. Le monde

moderne montrait sa figure exsangue. La nouvelle génération allemande de la guerre et de l'après-guerre, atteinte souvent dans sa chair — du moins la part la plus consciente de cette génération — avait le sentiment de vivre enfin dans la vérité. Et cette vérité à la fois tragique et absurde était qu'il n'y a plus de vérité. Attente et angoisse. Ce qu'on touchait, ce qu'on allait connaître, c'est ce que Nietzsche, au siècle dernier, avait nommé déjà *le nihilisme européen*. Et je crois en effet que dans cet état de complète dénudation, où l'on marche sans garde-fou, où l'on se familiarise avec l'idée du pire, soit pour s'y complaire, soit parce qu'on y voit le moyen d'amener l'angoisse à son terme, où l'exercice de la pensée est un sport d'abîme — « c'est un outrageux glaive que l'esprit, dit Montaigne, à son possesseur même » — une vérité, même négative, peut se révéler à l'homme. Mais c'est une vérité dont il faut se hâter de sortir, parce que l'air qu'on y respire *attaque* la vie à sa source.

Resterait à savoir si une semblable expérience est exclusivement germanique. Il est difficile de l'admettre. « Pour la première fois, écrivait peu avant 1930 le philosophe Max Scheler, l'homme est à lui-même, totalement et sans aucun reste de connaissance, un problème. Car il ne sait plus ce qu'il est et il sait en même temps qu'il ne le sait pas. » Cette « problématique » absolue, et généralisée, caractériserait assez bien la situation de l'homme au milieu du XX^e^ siècle. On peut penser que l'Allemagne des années 20 à 30, après avoir été brisée en plein essor, et parce qu'elle a passé, la première, par la catastrophe, s'est trouvée pour ainsi dire en avance sur les autres nations de l'Europe (il faut réserver le cas de la Russie, parce que la majeure partie de l'*intelligentzia* s'y était depuis longtemps désolidarisée d'avec l'Empire des Tsars, et que la révolution léniniste de 1917, constitua pour elle, qu'on le veuille ou non, un grand espoir). J'incline à croire aujourd'hui que les *incertitudes allemandes*, dont le regretté Pierre Viénot fit l'analyse, en 1930, dans un livre excellent, et la crise spirituelle de l'Allemagne qui eut le dénouement politique que l'on sait, préfiguraient

jusqu'à un certain point la crise générale de la civilisation européenne qui ne s'est révélée que plus tard aux observateurs français. Cet effort pour faire table rase des hantises du passé et pour s'affirmer non-coupable, pour assumer sa faute en la niant au nom d'une effrayante liberté, n'est-ce pas le thème des *Mouches*? Mais avant Sartre, c'est Malraux qui, dès 1928, plaça son lecteur face à la problématique vertigineuse que définissait Max Scheler, et qui fit entrer les lettres françaises dans le climat du nihilisme tragique. Doit-on s'arrêter au fait que Sartre et Malraux, Alsaciens tous les deux, se nomment réellement Schweizer, Berger? Il ne faut pas faire au hasard la part trop belle. Si les sources germaniques de la pensée de Sartre sont connues, celles de Malraux sont assez ignorées (1).

Où éclate peut-être la différence entre la France et l'Allemagne, c'est que la Résistance et la libération, qui ont développé en France le sens de la vie communautaire, l'ont fait au profit de l'individu qui a découvert, à travers elles, sa vocation. L'expérience allemande, c'est l'appel à la « communauté » et l'appel au destin, *Schiksal*, comme à la voie salvatrice où la marche en avant de tout un peuple serait de nouveau possible. Si la prise de conscience d'une situation révolutionnaire telle que celle que nous avons essayé de définir est le fait d'une minorité, qui peut constituer l'aile marchante d'un mouvement de grande ampleur, les mouvements populaires en général sont commandés par des réflexes traditionnels. Le jour où s'accomplit la « révolte des masses », c'est en chaque pays suivant une loi particulière, où s'inscrit un caractère national. L'Allemagne des années 1920 a subi fortement la tentation de l'Asie — s'il est permis de parler en ces termes d'une exigence profonde et périodique (l'Allemagne, disait Michelet, en 1830, « c'est l'Inde de l'Occident »). En 1927, l'ouvrage monumental de Spengler, *Le Déclin de l'Occident*, gardait encore tout son attrait. Mais

(1) Je note que Malraux écrit en marge du livre de G. Picon (*Malraux par lui-même*) : « Avant la guerre, je n'ai eu de relations avec l'Alsace (à laquelle je suis aujourd'hui profondément lié) que d'ordre touristique », etc. La question cependant se pose.

pour le plus grand nombre, l'Asie, l'Inde, ne pouvaient être que le lieu d'un mirage, elles ouvraient des chemins de fuite à ceux qu'opprimait un monde hostile. En définitive, ce choix de l'Orient satisfaisait la sourde mystique de la vie qui accompagne à la manière d'une basse continue presque toute l'histoire de l'Allemagne. Mais cette mystique de la vie, qui peut conduire à la contemplation, peut éveiller aussi la volonté de puissance d'un grand peuple humilié. L'action, l'action sans principe, la marche en avant, est alors acceptée presque passivement, comme le moyen unique de sortir d'un climat irrespirable, ou comme un redoutable palliatif, un opium. Dans l'action collective, on s'oublie, on échappe au retour sur soi, qui entraînerait peut-être une authentique conversion.

## IV

Il me serait difficile de dire tout ce que m'ont apporté ces deux ans d'Allemagne. Les influences à proprement parler se sont combinées avec un processus de maturation dont le secret m'échappe en partie. Il y a l'action qu'on subit directement, il y a la réaction, la reprise de soi par soi, qui n'importe pas moins. Mais l'essentiel est bien caché. Pourtant ce témoignage serait trop incomplet si je n'essayais pas de montrer de quelle sorte de profit ont été pour moi ces années d'apprentissage. En Allemagne, j'ai pris un bain d'*irrationnel*. Jusqu'à regarder l'apparition de la conscience dans l'être, et du savoir, comme une fissure, une faute, la véritable chute. En Allemagne, je me suis détaché tout à fait de ce que j'appellerai, pour simplifier, le *rationalisme*. Ce rationalisme comme système de pensée et discipline d'esprit, c'est d'abord dans l'Université que je l'avais rencontré, que je croyais en avoir mesuré les limites. L'enseignement que j'avais reçu, à Genève, de mon maître Bernard Bouvier, avait aiguisé ma faim, l'enseignement littéraire de la

Sorbonne de 1920, il me faut l'avouer, ne l'avait pas satisfaite. Depuis quelques années déjà, je nourrissais ma rébellion par la lecture des poètes français modernes, qui m'avaient fait presque délaisser Gide et les analystes de la N.R.F. En 1924, j'avais été atteint par la « vague de rêves » du surréalisme. Tout naturellement, une fois en Allemagne, je me tournai d'instinct vers ceux qui m'apportaient l'antidote de ce rationalisme : les Romantiques. Non pas Schiller et Gœthe, mais Hœlderlin et Novalis. Je me revois sous les ombrages du Jardin des Plantes de Leipzig me récitant à moi-même les grands poèmes de Hœlderlin, *Der Rhein*, *Stuttgart*, *Hälfte des Lebens*, ou lisant avec ravissement, tentant même de traduire (avec quelle déception, hélas! quant à mes capacités de traducteur!) les *Hymnes à la Nuit* de Novalis (2). Parmi les modernes, Rilke m'attirait plus que Stefan George, trop proche de Mallarmé, et à mon sens inférieur à lui. Ce que m'ouvrait en somme le romantisme poétique de l'Allemagne, c'est une des grandes sources de cette poésie du rêve qui m'avait séduit dans le surréalisme.

Si les circonstances m'avaient conduit en Grande-Bretagne, sans doute est-ce vers Blake ou Coleridge que je me serais dirigé d'abord — Coleridge à qui je dois la plus forte et la première impression de pure poésie de mon adolescence. Mon « aventure », si j'ose dire, ressemblait fort à celle qu'allait vivre peu après Albert Béguin, assistant que venait d'appeler l'Université de Halle. Seulement, Albert Béguin saurait pousser infiniment plus loin que moi l'étude des romantiques allemands; il deviendrait leur traducteur attitré et ensuite l'auteur de l'*Ame romantique et le Rêve*. Quant à moi, je me suis borné à respirer l'atmosphère du romantisme poétique. J'ai reçu de l'Allemagne un influx de vie, avant de me retourner vers la France et de préparer un livre sur la poésie française moderne. Il est bien certain que ce livre ne serait pas ce qu'il est si je n'avais pas connu l'Allemagne, si je n'avais pas été induit par elle à confondre la poésie et la métaphysique, et à concevoir, avec intrépidité,

(2) Je songe ici à la réussite de Gustave Roud.

l'expérience poétique comme un moyen de connaissance. La philosophie, et la métaphysique tout spécialement, ont toujours exercé sur moi un attrait singulier; mais, par faiblesse sans doute, et impréparation, je me suis souvent senti rebuté par l'expression philosophique. Les chaînes de la logique me pèsent, le raisonnement suivi me jette au scepticisme. Je n'y crois pas. Trop bien ajusté pour être vrai. Mais par un phénomène curieux qui tient à l'illusion d'optique, et où entre pour une part l'inaccoutumance, la langue philosophique allemande fait naître en moi le sentiment du concret, je me plais à joindre les éléments séparables, à décortiquer comme une amande les mots composés. Au contraire, la langue à mes yeux plus abstraite des philosophes français ne parvenait pas, ne parvient pas toujours à me persuader. C'est ainsi qu'en Allemagne, j'en suis arrivé, trop hâtivement sans doute, à considérer la métaphysique comme une poésie, et la poésie comme une métaphysique; une métaphysique irrégulière, à l'état sauvage, c'est-à-dire plus vraie. Et je sens bien que je devrais passer là du métaphysique au religieux. Et faire entendre aussi à quel point je me sentais engagé par ces activités. Dans un article publié le 10 septembre 1927 par la *Semaine littéraire* et consacré à un ouvrage d'Ernest Seillière sur le *Néo-Romantisme en Allemagne*, je cueille cette phrase : « Ces penseurs possèdent un sens remarquable de l'*énigme* de toutes choses, une merveilleuse habileté à renouveler les termes mêmes des problèmes. » C'est dire qu'ils m'introduisaient dans un monde où l'*aventure spirituelle* existe. Du même coup, le but de la critique changeait. Il n'était plus seulement de fixer des rapports, d'établir des filiations, d'expliquer. Par une transgression peut-être abusive, elle visait à susciter un contact direct avec une *réalité*. Toutefois, je n'ai jamais pensé, comme Bergson, que l'intelligence se caractérise par une « incompréhension naturelle de la vie ». C'est plutôt la raison que je serais tenté d'incriminer. L'intelligence m'a toujours paru d'une essence plus subtile, propre à s'allier à l'esprit contemplatif.

Quant à la discipline dont j'aurais pu me réclamer,

l'histoire de la littérature, elle me paraissait elle aussi en pleine crise. Si l'on m'eût poussé quelque peu, j'aurais prophétisé sa mort prochaine. Le concept de littérature s'était dévalorisé dans mon esprit au profit de la métaphysique et de la poésie. L'histoire? J'applaudissais aux formules lapidaires par lesquelles Valéry portait sur elle condamnation. Ou plutôt, c'est l'histoire de *l'esprit*, envisagée dans ses formes, littéraires, plastiques, musicales, qui me séduisait. J'avais découvert une revue qui répondait à mes préoccupations, qui les orientait : la *Vierteljahrschrifft für Literaturwissenschaft und Geistesgeschichte*. Cette *Geistesgeschichte*, d'inspiration hégélienne, me révélait le principe d'un conditionnement réciproque des diverses créations de l'esprit infiniment plus souple et compréhensif que celui qu'avait proposé Taine dans sa théorie de la race, du milieu, du moment. La *Literaturwissenschaft*, de son côté, m'offrait l'exemple d'une spéculation sur la littérature, ou d'une philosophie de la littérature, se greffant sur l'histoire littéraire traditionnelle, celle-ci ne fournissant plus à celle-là que des matériaux. *Wissenschaft* n'équivaut pas à *science* au sens le plus français du mot, marqué par l'esprit positif et rationnel. Il s'agissait bien plutôt d'une connaissance, n'excluant pas la conjecture, mettant en jeu l'imagination, exigeant de l'esprit un travail constructif. « Il faut d'abord avoir une idée », m'avait dit Ph.-Aug. Becker. Cette idée, je ne la concevais pas seulement comme une hypothèse de travail. Elle devait orienter une sympathie profonde pour l'objet à restituer par le langage du critique.

Quelques lectures me furent ici d'un grand secours : Dilthey, *Das Erlebnis und die Dichtung;* Gundolf, le *Gœthe* de Gundolf, mais surtout (j'ai dit que je m'intéressais peu à Gœthe) *Shakespeare und der deutsche Geist*. Grâce à Dilthey, à Gundolf, je découvrais les conditions de l'acte créateur, son rapport à l'expérience, à l'existence du poète, et aussi la vie posthume de l'œuvre d'art, qui s'offre aux générations successives comme un miroir où chacune à son tour découvre son visage. Il me sem-

blait apercevoir sur quels principes je fonderais à la fois mon travail personnel et mon enseignement : au delà des analyses, je viserais à la synthèse; au delà de la multiplicité, à l'unité de l'esprit. Et j'envisagerais deux opérations privilégiées : l'étude de l'œuvre d'art verbale d'une part (relevant de la *Literaturwissenschaft*), et d'autre part, la perception du devenir de l'esprit incarné dans des formes, la *Geistesgeschichte*. Ce qui est résulté de tout cela, c'est peu de chose. Plus de bonnes intentions, de velléités, que de tâches accomplies. Quittant l'Allemagne, à trente ans, j'avais, si j'ose dire, « les yeux plus gros que le ventre ». Mais si la jeunesse est ambitieuse, la vie est terriblement courte, et les forces de l'homme sont limitées.

Que ce séjour à Leipzig ait été fructueux, je n'en puis pas douter. Dans une note écrite la veille de mon départ de Leipzig, je lis ceci : «L'Allemagne est maintenant une partie de mon univers. Peut-être n'ai-je pas acquis sur elle beaucoup de notions précises; mais je continuerai de l'explorer par des lectures, je ne cesserai pas d'éprouver sa présence. En somme, je me sens un assez bon européen — mot ridicule! Je me sens un homme, tout simplement. » Un homme? Pour cela même, mon attitude à l'égard du nazisme a été d'emblée négative. Je voyais trop ce qu'il pouvait y avoir d'authentique à l'origine de quelques-unes de ses revendications. Mais je comprenais d'autant mieux son imposture, et tout ce qu'il trahissait. Très vite — j'habitais alors Bâle — j'eus l'intuition (mais pourquoi m'en vanterais-je? c'était l'évidence) qu'il menait l'Allemagne et l'Europe à l'abîme. Depuis lors, si j'excepte quelques promenades dans le pays merveilleusement apaisant du *Bodensee*, parmi les roseaux et les reflets d'une eau lourde et chaude, je n'ai pas franchi la frontière du Rhin. C'est en moi-même, dans une zone un peu obscure, sensible et presque douloureuse de mon être, que je retrouve un monde de silence et de sourde palpitation qui porte le nom de Germanité.

# Rue Blomet

## ou Paris by night

par JOSEPH ZOBEL

Sur la table de la cuisine, il y avait un sachet de farine, du sucre en poudre dans un bocal, et dans un autre bocal des raisins de Corinthe — et aussi deux œufs posés à même le bois blanc de la table qui était propre, à côté d'un pain de beurre qui faisait comme une barre de plomb, sous sa feuille d'étain. Tout cela, pêle-mêle sur la table de la cuisine où il fait clair — car c'était l'après-midi; et de temps en temps elle ajoutait un flacon, un petit paquet, un sachet transparent qui faisait briller les choses rouges et vertes qu'il enfermait. Un vendredi après-midi.

Puis elle se lavait soigneusement les mains, et, à la faveur de la mousse de savon, faisait glisser de son doigt sa grosse malachite ovale sertie d'or blanc, qu'elle déposait dans le petit cendrier en verre sur l'évier. Elle ne retirait sa malachite qu'après avoir ainsi tout disposé sur la table de la cuisine pour faire un cake. Tous les vendredis après-midi, depuis des années. C'est pourquoi elle avait pris soin de mettre une fois pour toutes au coin de l'évier un petit cendrier en verre.

Et, soudain, elle était prise d'une sorte de crainte de ne pas réussir le cake. Pourtant Dieu sait que pour ce qui est de faire un cake, elle aurait pu en remontrer à beaucoup de gens! Mais c'est égal; elle avait pour ainsi

dire le trac. Comme pour le chant, par exemple. Car il avait toujours suffi qu'il y eût trois personnes dont une lui était étrangère pour qu'elle se sentît les jambes molles, et sa voix blêmissait. Elle qui autrement était si douée!

Un cake, cependant, n'est pas une exhibition. Elle était toujours seule à le faire dans sa cuisine! Elle avait beau se raisonner... Dieu merci, cela ne durait pas des heures. A la vérité cela la refrénait à peine. En somme, elle passait outre et se mettait à travailler. Elle aimait à dire : travailler, en parlant de la fabrication de son cake.

Et cela fait sourire lorsqu'on songe au mûrissement que subit parfois le sens des mots dans l'esprit au fur et à mesure qu'on va!... Elle, quand elle rentrait de l'école (elle avait alors ses « anglaises » avec un gros ruban bleu pâle devant, un peu sur le côté), sa mère l'embrassait et lui demandait seulement si elle avait été sage. Mais lorsque son père arrivait, il lui disait : « A-t-on bien travaillé? » Heureusement qu'on a toujours bien travaillé à l'école quand on est une petite fille de cinq ans avec des cheveux bouclés et un beau visage tout rond, tout rose, fleuri de deux petites fossettes!

Progressivement, c'était devenu pour elle le mot le plus épouvantable, à force de s'entendre dire qu'elle aimait trop à jouer, et qu'elle eût mieux fait de travailler. Travailler à l'école, travailler son solfège, travailler sa voix, son piano! Et même après la mort de son père (elle avait environ quinze ans) c'était sa mère qui avait pris à charge de lui rappeler souvent qu'elle devait travailler plus que jamais, tandis que tous ceux qui étaient chargés de la faire travailler continuaient à se plaindre qu'elle ne travaillât pas assez. Des gens effroyables!

Ce qui lui déplaisait par-dessus tout, c'était cette espèce de supercherie dont on usait avec elle, pour l'humilier ensuite. On lui proposait de faire telle chose, parce que c'était beau; elle acceptait; et tout de suite, en fait de belle chose, c'est au travail qu'on la mettait. Et lorsqu'elle

se rebiffait ou manifestait sa déception, on n'avait pas honte de lui dire :

— Ah! mais c'est qu'il faut travailler, mon petit!

Elle s'était déjà fait avoir ainsi pour le piano, le chant, l'aquarelle. Mais quand un peu plus tard, il a été question de la broderie et de la tapisserie ou de toutes autres choses se présentant sous les apparences d'une belle fleur à cueillir, tout simplement, son refus fut catégorique. Non, non et non!

Elle avait déjà pris son parti de renoncer à tout plaisir qui se payât d'avance par un long travail.

Le travail c'est le travail.

Alors elle avait travaillé pour sortir du pensionnat, et encore pour avoir ses diplômes de comptabilité commerciale, de sténo-dactylo; et tous les jours ouvrables, elle avait travaillé dans un bureau. Pendant trente ans! Ce qui fait qu'elle avait fini par aimer à travailler ; mais elle n'avait pas varié dans sa position de ne pas superposer le travail et le plaisir.

Les jours fériés et pendant les deux à trois semaines qu'on lui accordait chaque année pour se reposer, elle s'était reposée, c'est-à-dire que, de son mieux, elle avait évité de travailler. Un petit voyage en Allemagne, tous les deux ou trois ans, avec sa mère qui était de Zurich et qui adorait Baden-Baden. Juste huit jours sur la Côte d'Azur, avec sa mère.

Après la mort de sa mère, elle avait voyagé dix, quinze jours chaque année, pendant huit ans. Presque toute l'Italie à trois reprises, l'Europe centrale, et la France. Surtout la France. Un beau pays, la France! Un assemblage de beaux pays : l'Auvergne, le Pays Basque, la Bretagne. Elle avait visité tout cela. Elle était retournée sur la Côte d'Azur. Elle avait revu Nice — avec moins de transport que la première fois, cependant. Toujours est-il qu'elle portait Nice en adoration. Lorsqu'elle pensait à Nice elle sentait son cœur fondre délicieusement, puis hélas! brutalement arraché de sa poitrine et jeté à la mer. Et elle en demeurait longtemps comme saignant goutte à goutte. Mais Paris!.. Ah! Paris, quelle ville! quelle ani-

mation! Un peu sale, par endroits : c'est dans un hôtel à Paris qu'elle avait vu pour la première fois une punaise. C'était affreux!... Mais quel luxe! Et quelle gentillesse! Quelle vie! Mon Dieu, quelle vie!

Autrement, ç'avait été le travail dans toute son austérité. Car elle n'avait jamais rigolé dans un bureau. Elle avait été l'employée sérieuse, pour ses patrons. Quant aux collègues... Elle ne s'était jamais souciée de leurs opinions sur elle. Et sa mère l'avait toujours approuvée. Bien plus, elle ne s'était jamais permis de plaisanter avec ceux qu'elle avait eu l'occasion de faire travailler. Ni les employés qu'elle avait sous ses ordres, étant secrétaire générale, ni sa couturière; pas plus que son bottier, son coiffeur ou la concierge. Elle tenait à honneur d'être correcte avec tout le monde, et la correction pour elle marchait droite avec un visage rigide.

Il n'y avait guère que sa mère qui connaissait son sourire. Elle souriait aussi aux livres qu'elle lisait et qui la faisaient parfois pleurer; à la partition de « Jardin sous la pluie » qu'elle savait jouer presque par cœur. En voyage aussi, elle souriait volontiers. A Paris, par exemple, elle disait tout avec le sourire — comme une vraie Parisienne. Et il y a aussi le lac, devant sa fenêtre, presque sous son balcon, dont la vue lui donne toujours un sourire qui, tel qu'elle le sent sur son visage, doit l'apparenter un peu avec la Joconde.

Or, depuis quelque temps, elle souriait plus souvent. Depuis qu'elle ne travaillait plus et que, justement, travailler signifiait pour elle une façon de faire telles choses qui lui faisaient plaisir. Ainsi, lorsqu'elle avait fini de faire son cake elle s'exclamait à mi-voix :

« Ah! j'ai très bien travaillé! »

C'était à croire que ne passant plus huit heures par jour dans un bureau, à compulser des papiers, marcher, téléphoner, signer, s'asseoir, se lever, sa vie avait beaucoup changé. Pourtant non; car tout était resté comme avant. Bien plus : comme du vivant de sa mère. De même que le fauteuil de sa mère, avec sa têtière de dentelle demeurait à sa place dans le salon, elle avait continué à

vivre exactement comme si sa mère ne fût jamais partie. Jamais elle n'avait été plus soumise aux goûts et aux principes de sa mère que depuis sept ans qu'elle était orpheline, seule et libre.

Le seul changement fut qu'un matin, au lieu de chausser ses richelieus noirs à mi-talons, et de coiffer son canotier noir à ruban de faille violine, elle était restée en peignoir chez elle, ayant écarté les rideaux pour voir dans la rue ceux qui se rendaient au travail. Elle n'était ni manifestement joyeuse, ni gênée. C'était au mois de juin. Elle s'avança jusque sur le balcon et regarda le lac qui était bleu comme le Lac Majeur qu'elle avait vu une fois; il était tout en petites vagues, et plus loin on voyait la Dent d'Oche, mauve et bleue, rehaussée de blanc.

Soudain, elle eut envie de jouer du piano, et en même temps elle aurait pris un bain tiède, pour se parfumer ensuite et s'habiller et se maquiller (un peu, pour une fois), sortir, discuter avec les vendeuses, dire un mot pour rire au contrôleur du trolley-bus.

Ou bien, non... Elle serait restée en peignoir, en négligé, et elle aurait procédé immédiatement à une transformation complète de son appartement. Un tel embouteillage d'idées et de désirs, qu'elle vit trouble; et son cœur s'était mis à battre trop vite. Alors, elle se recoucha dans son lit. Elle resta au lit toute la journée.

Le lendemain, c'était vendredi. Elle s'est levée comme à l'accoutumée, mais prise d'une torpeur écrasante; debout, mais se sentant effondrée sur elle-même; marchant, mais on aurait dit retenue aux chevilles. Cependant elle s'habilla comme si elle allait au bureau : son chemisier crème, sa jupe de flanelle grise, ses richelieus, son canotier. Puis elle sortit.

Elle allait vers Ouchy, selon l'idée qu'elle avait eue en arrivant dans la rue; mais ayant fait quelques pas, lui vint aussitôt l'envie de marcher sans se presser, tout simplement; et elle descendit ainsi toute l'avenue, sans but, sans penser à rien : et telle fut bientôt sa sensation d'être un objet léger, aérien, qu'elle en eut honte tout à coup

et, comme pour s'accrocher et ne pas avoir le vertige, elle s'arrêta à la vitrine d'un magasin, puis repartit, s'arrêta devant le magasin suivant, jusqu'à ce qu'elle se fût trouvée place Saint-François qui ressemble à un malaxeur d'hommes, de femmes, de jeunes gens, de tramways, d'autos, de motocyclettes, tour à tour mis en mouvement et bloqués par les coups de sifflet ou les mimes prestigieux des agents. Elle traversa la place Saint-François et prit la rue du Petit-Chêne qui s'incline tellement que les mollets vous en font mal lorsqu'on la descend. Mais arrivée près de la gare, voilà qu'elle a changé d'idée. Alors elle remonte la rue du Petit-Chêne, étant passée sur l'autre trottoir, et s'arrêtant à chaque vitrine pour regarder les nouveautés — et aussi à cause de la côte qui la fatigue à chaque dix pas; si bien que c'est une des rues qu'il va falloir remplacer par un escalier mécanique quand on pensera sérieusement à faire tout pour ménager la vie de l'homme.

Ce qu'elle remarque en traversant la place Saint-François c'est qu'il était près de midi; et elle songe alors qu'elle n'a pas grand'chose à manger chez elle, étant donné que depuis la mort de sa mère elle prend son repas du midi « A la Pomme de Pin ». Mais elle écarta vivement l'idée d'y aller, du fait que c'était aussi la pension de la plupart des employés de la maison, ses collègues ou plutôt ses ex-collègues, avec qui, dès lors, elle n'avait plus rien à voir.

Par conséquent, elle mangerait chez elle. Justement il y avait le magasin mi-gros de l'autre côté de la place, où elle aimait bien s'approvisionner de temps en temps. Tout y est moins cher qu'ailleurs, et puis on se sert soi-même, ce qui est un plaisir, et on paie à la sortie, la caisse formant tourniquet.

Comme elle n'avait pas dressé une liste au préalable, elle dut passer en revue tout le stand et s'interroger à chaque article, consulter aussi son sac à main, n'ayant pas prévu beaucoup de dépenses. Eh bien, je vais acheter juste de quoi déjeuner et dîner, et d'ici demain... D'ailleurs il lui fallait réfléchir et arrêter tout un nouveau

programme, puisque, somme toute, c'était une nouvelle vie qui commençait pour elle.

Autre chose fort amusante et non moins avantageuse dans ce magasin : l'article qui est présenté au rabais chaque jour à titre de réclame, la « réclame du jour ». C'était écrit au centre du stand, en haut, avec de grandes lettres lumineuses. Chaque jour une chose nouvelle : des vins assortis, des boîtes de conserves dans une résille en ficelle de couleur, des assortiments de gâteaux secs, un légume, une série de trois ou quatre produits d'entretien, un véritable album d'images concrètes, dont chaque page est une surprise, une attraction — sans compter l'occasion irrésistible que cela représente toujours. Et ce que l'on propose aujourd'hui est un paquet de farine, un petit sachet de fruits confits et une boîte de sucre en poudre, un cube de beurre, et il y a même deux œufs encastrés comme deux cabochons dans une bande de carton, et un moule en fer-blanc. Dans un coffret en carton. On eût dit pour offrir.

— Si c'est avantageux! Mais ça revient beaucoup moins cher que chez le pâtissier.

C'est l'essentiel.

— Et il y a le moule qui sert toujours.

Par conséquent, pas de regret.

Car les « réclames du jour » sont toujours très entourées par ces dames qui ne cachent guère ce qu'elles pensent, et qui, lorsque ce n'est pas bon, disent carrément : « C'est des saletés »; mais qui ont aussi le don de découvrir si c'est avantageux et déclarent : « On peut y aller ».

— Et il y a la recette par-dessus le marché.

Un dépliant en papier glacé avec des images en couleurs.

De sorte qu'il n'y a pas à se tromper : chaque opération est expliquée, illustrée; la maîtresse de maison a une robe rouge à petits pois verts, un tablier blanc; cela se passe dans une cuisine où tout est ivoire, un carrelage vert, et la dernière page est comme un tableau représentant deux tasses de thé sur une broderie, à côté d'un cake brun et doré d'où une tranche a été coupée, montrant

l'intérieur qui est blond et tacheté de fruits confits verts, rouges, marrons.

Elle, c'était la recette qui l'avait décidée.

Un dépliant de papier glacé avec des images en couleurs où tout était facile et amusant.

Or maintenant, elle la savait par cœur, la recette, et ne s'en servait plus depuis longtemps. Maintenant, elle n'avait qu'à disposer les fournitures et les accessoires sur la table de la cuisine, et elle improvisait pour ainsi dire. De là, peut-être, cette espèce de trac qu'elle ressentait avant de commencer, cette crainte de ne pas réussir, alors qu'elle était sûre de réussir; car maintenant elle s'y connaissait tellement que, pour elle, il n'y avait pas de recette fixe : c'était son cake à elle, et qui n'était jamais tout à fait le même cake deux fois de suite, et qu'elle fabriquait tous les vendredis après-midi.

Depuis des années.

Lorsqu'elle a fini, elle le laisse refroidir dans une assiette ordinaire, puis, pour vingt-quatre heures, le rentre dans le placard. Il ne lui reste plus qu'à laver ses accessoires et les ranger; après quoi elle se savonne longuement les mains qu'elle frotte en même temps avec une petite brosse, à cause de la pâte qui a durci sur les ongles. Et lorsque ses mains sont redevenues roses, fraîches et douces, elle reprend délicatement sa bague dans le petit cendrier sur l'évier, la glisse à son doigt et tend sa main renversée devant elle, pour en juger l'effet qui est toujours juste.

◆

Le samedi matin, elle fit son ménage. Avant, c'était sa mère. Après la mort de sa mère, elle le faisait le dimanche; mais depuis qu'elle est à la retraite, elle est revenue au samedi, comme sa mère.

En réalité, rien n'était jamais bien sale : sa chambre (celle de sa mère restant toujours bien faite et fermée),

un petit salon, la cuisine, la salle de bains, une petite entrée.

Or elle faisait sa chambre tous les matins, la cuisine était rangée et nettoyée presque après chaque repas, et comme elle n'avait pour ainsi dire pas de visites entre temps et sortait peu, l'entrée et le petit salon restaient propres.

Ainsi, elle n'avait pas pris la peine de sortir l'aspirateur. Le balai à franges et le chiffon de flanelle seulement, car il n'y avait guère que le salon à épousseter. Elle ne s'asseyait guère dans le salon. C'était la pièce de réception, et elle n'avait jamais reçu personne. Toutefois, elle aimait en essuyer les meubles, les bibelots. C'était son habitude de chaque samedi, une manière de discipline; puis cela s'était transformé en une sorte de dévotion, de dévotion au souvenir de sa mère; car tout dans le petit salon avait été rangé par les soins de sa mère, et tout était resté comme sa mère l'avait quitté : le piano, qui était devenu son piano depuis qu'elle avait commencé à y chercher ses gammes sous la domination musicale de Mlle Hermanuz — mais qui avait d'abord été le piano de jeune fille de sa mère; un bon piano droit de fabrication allemande; le petit bureau Louis XVI dont sa mère fourbissait la galerie de cuivre deux fois l'an, et ce grand meuble qui est très, très vieux, et qui était venu par étapes successives de trente à cinquante ans des grands-parents de son père qui, lui, était du canton de Neuchâtel. Le seul meuble qu'elle eût vu intégrer la maison était ce guéridon en cerisier qui a des pattes de lion et un grand dessus tout rond en marbre gris veiné de blanc. Les déménageurs l'avaient apporté un jeudi matin, et son père s'était réjoui souvent d'avoir fait une excellente affaire. De son père, il y avait deux choses dans le salon : au mur, une grande photographie dans un cadre rectangulaire noir et or (celle de sa mère était dans la chambre de sa mère, dans un cadre ovale) et un violon accroché au mur, au-dessus du petit bureau Louis XVI. Ce violon aussi avait toujours été là; et son père, à ce qu'elle avait entendu sa mère dire une fois à Mlle Hermanuz, avait

beaucoup aimé jouer du violon étant jeune; puis le temps lui avait manqué de travailler comme il faut, et finalement il s'en était dégoûté. Elle, ce violon avait été tout le temps sans importance, sans signification, pour elle, même dans le chagrin qu'elle avait partagé avec sa mère à la mort de son père; et tout d'un coup (comme on est bizarre, et les choses aussi!) depuis que sa mère était morte, ce violon était devenu pour elle un sujet d'émotion, comme s'il eût été à ses yeux le cœur même de son père, baignant dans un liquide doré au fond d'un bocal. Alors, elle voyait combien tout était resté comme du vivant de ses parents : sa vie entière réglée, marquée, envahie par sa mère; et son père demeurant en retrait, silencieux, avec le bénéfice d'une tendresse figée mais profonde. Et c'est pourquoi chaque fois qu'elle en arrivait à ce violon, elle l'essuyait avec un soin très affectueux, passant délicatement la flanelle sur chaque cheville, sur le manche, sous les cordes, dans les incurvations de son contour, et :

— Pauvre papa! pensait-elle.

Elle en terminait par les trois fauteuils et la bergère de sa mère.

Ce qu'elle fit ce samedi-là.

Mais bien qu'elle se fût promis de couper le cake seulement à cinq heures de l'après-midi pour voir s'il était réussi, l'ayant vu pendant qu'elle préparait son déjeuner, elle le retira du placard, dans l'assiette ordinaire, le posa sur la table de la cuisine, et le peu de viande et de salade qu'elle mangea fut un prétexte pour en arriver au dessert. Alors elle le mit dans un plat ovale en porcelaine fleurie de brins de lilas; mais elle hésita, avec son couteau à la main, ne sachant pas si elle devait le couper au milieu, ou s'il valait mieux couper à un bout une petite tranche, juste de quoi goûter pour voir. Un peu troublée, à vrai dire. Finalement, avec le fil du couteau elle mesura sur la croûte brune une petite épaisseur et appuya d'un coup ferme.

— Parfait!

Elle s'écria : « Parfait! » presque tout haut. Une

tranche, belle de couleurs, comme elle la faisait tourner entre deux doigts. Elle mord dedans :

— Parfait! parfait! s'écriait-elle la bouche pleine et la mâchoire excitée.

Le samedi après-midi elle ne sort pas. Même avant qu'elle eût été mise à la retraite elle ne sortait pas le samedi après-midi. Par beau temps elle restait à son balcon, toute seule. La vue qu'elle a sur le lac vaut mieux que toutes les promenades dans le parc du Denantou, ou dans les squares. Elle aimait ainsi regarder passer les gens. Les uns tout seuls, les autres par deux, c'était à ses yeux un troupeau de touristes dont les allées et venues et l'environnement avaient pour elle l'attrait des oiseaux et des bêtes qu'on regarde dans les volières ou les grandes cages.

Mais son samedi après-midi avait changé depuis ce vendredi où elle avait fait un cake qu'elle avait parfaitement réussi.

Il y a des années.

Alors, elle a fait son cake le vendredi, et le samedi après-midi elle s'habille comme si elle allait en visite. Mais au lieu de sortir, elle étend sur le marbre gris du guéridon un napperon de dentelle, et dans un va-et-vient tellement dépourvu d'hésitation qu'il semble avoir été réglé (c'est peut-être parce qu'il a tellement été répété depuis des années!) elle apporte le cake sur une dentelle en papier, dans ce plat ovale qu'elle préfère à l'assiette à gâteau qui est ronde, puis deux petites assiettes aux bords festonnés, qu'elle met face à face, au bord de la table, deux tasses et soucoupes qu'elle range à côté de chaque assiette, puis c'est le sucrier qu'elle apporte; puis elle avance un fauteuil et fait pirouetter l'autre afin qu'ils regardent l'un et l'autre une assiette. Tous ces gestes et mouvements faits de mains sûres et avec un enchaînement continu. Maintenant elle sait à quelle hauteur elle doit laisser la flamme du réchaud à gaz pour que l'eau soit bouillante au moment voulu, et elle n'a plus qu'à attendre. Le temps d'aller s'arranger une dernière fois devant la glace, de toucher aux fleurs (lorsqu'elle en a mis

sur le piano) comme elle bouscule ses cheveux pour les faire friser, ou bien, en passant, de bien accuser la symétrie de tout ce qui a été réparti sur la table du salon. Elle ne s'assied pas. Elle ne va pas non plus regarder à la fenêtre ou au balcon, comme l'idée lui en vient parfois lorsqu'elle commence à s'impatienter. Elle allonge plutôt les bras, et les doigts tendus et serrés, elle considère sa malachite sur la peau de sa main qui est blanche comme du lait cru, et ses ongles qu'elle ne revêt d'aucun vernis, mais qu'elle « travaille » régulièrement à la brosse et au polissoir en chamois. Et puis, lorsque l'attente la brûle vraiment, elle va se poster dans l'entrée, elle écoute : c'est le ronflement de l'ascenseur, un bruit métallique. Un temps. Et la sonnerie qui se met à vibrer! Alors vite, un dernier coup d'œil à la glace, un dernier geste pour stimuler le frisottement de ses cheveux, elle a tiré le verrou.

Mais la première fois, elle n'avait rien préparé dans le salon, le cake ayant été remis dans le placard de la cuisine, car elle n'attendait personne. Raison pour laquelle elle avait écarté le volet du judas sur la porte avant de tirer le verrou.

Alors, sur le palier, on lui avait dit :

— Excusez-moi de vous déranger, Mademoiselle... C'est M. Bachoffen, votre ancien patron, qui m'envoie au sujet de...

— Mais donnez-vous la peine, je vous prie.

Elle l'avait fait entrer dans le salon où les rideaux étaient ouverts, et il y avait un bouquet de fleurs sur le piano. Elle lui avait offert un fauteuil et s'était assise dans son fauteuil en disant :

— Ah! vous connaissez M. Bachoffen? M. Bachoffen père ou fils?

— Je connais les deux également bien. Ils font tous deux partie de notre comité directeur. Eh bien, voilà...

Et recommençant :

— Vous avez sans doute entendu parler de l'Aide Fédérale à l'Enfance Deshéritée, n'est-ce pas? Etant donné que nous allons procéder bientôt au renouvellement de

notre Comité cantonal... Mais c'est plus spécialement le père, M. Aloys Bachoffen qui nous a vanté vos rares qualités et nous a certifié que rien qu'une toute petite partie de votre temps et de votre dévouement serait d'une efficacité considérable pour l'avancement de notre œuvre.

— Mais je suis trop flattée de l'opinion que M. Bachoffen a de moi, Madame.

C'était une femme de l'espèce qu'on dit fortement charpentée, bien qu'elle ne fût pas très grande. Ce n'était pas une jeune femme, mais de toute façon elle faisait jeune par rapport à l'âge qu'elle pouvait avoir. Elle avait une robe en lainage gris, un chapeau de paille blanc avec un bouquet de violettes; elle avait un sac à main en matière plastique noire qu'elle tenait sur ses genoux; elle avait de belles jambes assemblées devant le fauteuil, elle avait de grands yeux châtains. Elle disait souvent :

— Eh bien, voilà...

Sa voix était nourrie d'intonations chaudes, et il n'était pas une parole qu'elle disait que ses yeux ne confirmaient. Elle portait aussi une bague qui était un anneau assez large parcouru de petites pierres semblables à des gouttes de rosée. Elle avait du vernis rose aux ongles.

— Non, dit-elle, je suis célibataire; Mlle Baron, Thérèse Baron. Je suis une vieille célibataire.

— Moi aussi; et c'est la dernière des choses dont je me plaindrais.

— Oh! je ne dis pas comme vous, fit-elle. Mais que voulez-vous? Ce n'a pas été ma destinée.

— En tout cas, mieux vaut être comme ça que d'être mal tombée.

— Ah! ça, je suis absolument d'accord avec vous.

De sorte qu'elle avait tout dit.

— Eh bien voilà! Il ne me reste plus qu'à vous remercier de votre charmant accueil, Mademoiselle; et je me réjouis de votre consentement à vous joindre à nous. Je ne manquerai d'ailleurs pas d'en parler fort élogieusement à M. Bachoffen en le remerciant.

Donc Mlle Baron allait se lever, dire encore quelques mots de politesse en se tenant bien droite avec son sac à

main dans sa main gauche, puis se pencher un peu en tendant l'autre main et dire :

— Eh bien voilà, je vous dis au revoir, Mademoiselle.

Mais elle qui l'aurait gardée toute l'après-midi, tant elle se délectait de cette première visite qu'elle recevait de sa vie, la voilà prise de désarroi, ne sachant que faire pour la retenir un peu plus, n'ayant même pas un mot pour lui dire, comme elle aurait voulu, avec quel plaisir elle porterait sa bonne volonté à cette œuvre en faveur des enfants malheureux. Alors, soudain, elle pensa au cake qu'elle avait fait la veille et qu'elle avait si bien réussi, ainsi qu'elle l'avait constaté en le goûtant à midi, et vivement elle dit :

— Mademoiselle, je m'excuse, mais faites-moi le plaisir d'accepter une tasse de thé.

◆

Tous les vendredis, Hélène fait un cake et le samedi Mlle Baron vient prendre le thé, en mange trois tranches et ne manque jamais de la féliciter.

Depuis des années.

Mlle Baron avait un peu voyagé aussi. Or, à part l'Allemagne et l'Italie, Hélène et elle n'avaient pas vu les mêmes pays. Elle avait été en France, une fois pour « faire » la vallée du Rhône, une fois les Châteaux de la Loire. Et elle ne connaissait pas Paris.

— Je trouve que c'est impardonnable à quelqu'un qui aime voyager de n'avoir jamais été à Paris, proférait Hélène.

Mlle Baron en convenait très humblement.

Elle, Hélène, la dernière fois qu'elle avait été à Paris, elle en était revenue malade.

— Mais malade à mourir!

En réalité, son voyage avait été un enchantement (comme les précédents), mais pour la première fois c'était un printemps; et ce printemps à Paris avait été extraordinaire. On aurait cru que c'était Paris qui, par son ciel,

ses jardins et ses avenues, avec ses vieilles pierres et ses nouveautés, ses perspectives et ses panoramas qu'on regarde de l'Arc de Triomphe, du Sacré-Cœur ou des plates-formes de la Tour Eiffel, avait donné au printemps une saveur et des reflets que nulle saison ne saurait avoir dans aucun autre pays. Cette fois-là elle avait assisté à une fête de nuit à Versailles. Mon Dieu! Comme ces gens-là savent faire les choses pour vous jeter dans une admiration telle qu'on croirait perdre les sens!

Enchantée, elle était rentrée enchantée! Tellement, que le lendemain tout ce qui l'entourait : son appartement, cette petite ville pourtant si élégamment provinciale, ce lac dont le monde entier raffole, tout lui parut soudain vide, méprisable, intolérable. Elle pleura toute la journée. Elle ne voulait voir personne. Elle resta cinq jours sans sortir, sans ouvrir ses volets, claustrée dans son lit. Ah! la vie n'est pas drôle, pour que même les jouissances les plus pures vous meurtrissent, vous terrassent.

Et lorsqu'elle dut sortir, ses paupières avaient été si enflammées d'avoir pleuré, et l'obscurité avait tellement agi sur sa vue, qu'elle ne pouvait pas supporter la lumière; si bien que son premier soin fut d'entrer au Prisunic afin d'acheter des lunettes en verre fumé. C'était à son dernier voyage à Paris. Elle ne l'avait jamais raconté. Et s'il n'était pas venu à Mlle Baron l'envie d'aller à Paris en « voyage organisé » ...Hélène n'était pas contre les voyages en groupes, mais elle s'estimait trop indépendante pour aller se promener avec une bande de gens qui lui seraient absolument indifférents et au milieu de qui elle serait moins qu'une goutte d'eau dans un récipient. Non, c'eût été une fatigue et une humiliation.

Mais elle n'avait pas déconseillé à son amie de s'inscrire.

— N'importe comment un voyage à Paris en vaut toujours la peine; surtout la première fois.

La seule chose qui l'avait un peu affectée avait été la perspective de passer un samedi après-midi toute seule. Allait-elle faire un cake et prendre toute seule le thé, pour ne rien changer; ou bien vaudrait-il mieux n'en rien

faire et supporter sans artifice son ennui? Mais elle en fut quitte pour son appréhension, car lorsque Mlle Baron s'en fut aux renseignements, il apparut que la durée du voyage était de six jours à compter du samedi au soir.

De sorte qu'Hélène avait fait son cake comme d'habitude, le samedi après-midi on avait pris le thé ensemble et le soir elles s'étaient séparées sur le quai de la gare où le train, avec tant de gens qui parlaient et agitaient la main aux portières, ressemblait à une grande volière.

— N'envoyez pas de cartes postales, lui répétait Hélène. Votre séjour sera trop court; amusez-vous bien... Surtout pas de cartes postales!

◆

Et à présent, à peine a-t-elle ouvert la porte :

— Merci pour vos cartes postales. C'était trop gentil à vous.

Hélène l'a embrassée une fois sur chaque joue, elle embrasse Hélène une fois sur chaque joue; Hélène l'embrasse encore deux fois et l'entraîne dans le salon qui est éclairé par les longs plis du rideau d'organza qui tire du dehors toute la clarté de l'après-midi.

— Pas trop fatiguée? demanda Hélène.

Car elle n'est arrivée que de la veille au soir. Elle a mis un tailleur en fil à fil bleu pétrole; elle a un petit bouclier en métal blanc ciselé au col de son chemisier; et ce qu'elle a rapporté de Paris c'est son petit chapeau de feutre teinte mode d'où jaillit une plume de faisan qui retombe au-dessus du front en traçant une belle courbe dans l'air.

— Oh! ravissant, ravissant! lui dit-elle.

Elle remarque aussi le sac à main neuf, et Mlle Baron lui tend un petit paquet.

— Ça, c'est pour vous.

Un petit paquet bleu pâle sur les plans duquel se croise un bolduc blanc à liserés or.

— Oh! s'écrie Hélène.

Elle a joint ses deux mains sous son menton et, la tête penchée, elle regarde Mlle Baron avec des yeux étoilés de contentement.

Encore :

— Oh!

Et elle s'est précipitée pour l'embrasser deux fois, disant :

— Merci, merci!... Mais ce n'était vraiment pas la peine...

Et Mlle Baron :

— C'est peu de chose; peu de chose, en comparaison de toutes les belles choses qu'on peut voir dans les vitrines à Paris.

Hélène s'est assise dans un fauteuil, elle a mis le petit paquet sur ses jambes, elle en dénoue le ruban du bout de ses ongles, et à chaque repli du papier qu'elle défait :

— Oh! oh!

Et la voilà qui a joint encore les mains et roucoule, la gorge renversée :

— Oh! oh!... Comme vous êtes gentille. Oh! Moi qui adore tellement les parfums de Paris!...

Mlle Baron la regarde, comme intimidée par cette effusion de joie.

— Oui, dit-elle, j'ai pensé que cela vous ferait plaisir.

— Oh! Et voyez-moi cette admirable présentation. Ah! ces Français!...

Et brusquement, se levant :

— Excusez-moi, chère amie, comme je suis égoïste! Je ne pensais plus à mettre le thé à infuser.

Emportant l'emballage et le coffret, elle se hâte vers la cuisine. Puis, revenant avec la théière en forme de poire :

— Alors, racontez-moi cela.

— Eh bien, voilà!

Tout ce qu'elle avait lu, les photographies mêmes qu'elle avait vues, tout s'était révélé faux, du moins

insuffisant au prix de ce qu'elle avait découvert en arrivant à Paris, un matin de juin.

— Là, dit-elle, les impressions des autres, fussent-ils des poètes, ne comptent pas. Paris ne se raconte pas; Paris, on ne l'imagine pas.

On avait commencé par la visite du Louvre.

— Rien que ça valait déjà le voyage, Hélène.

Hélène lui avait mis un peu de lait et un morceau de sucre dans son thé, soucieuse de lui épargner toutes les petites opérations qui eussent interrompu le récit. Elle lui avait déplié un napperon sur sa jupe neuve; et Mlle Baron parlait, parlait déjà avec animation, comme se débattant au milieu de tout ce qu'elle avait à raconter et qui trépignait d'impatience de sortir.

Jamais Hélène ne lui avait connu des yeux aussi pétillants, des lèvres aussi impétueuses; elle ne l'avait jamais vue, jetée avec une telle passion dans ses paroles, ni imprimant un tel magnétisme à ses moindres gestes.

— Mon Dieu, pensait-elle comme ce voyage lui a fait du bien!

En si peu de jours, Mlle Baron semblait avoir acquis la faculté de situer les choses en quelques traits, de leur donner un sens et d'en tirer une conclusion formelle.

— Saint-Germain-des-Prés? L'existentialisme? Rien de sérieux. C'est cinquante pour cent du bluff, et puis un petit groupe de pauvres jeunes gens qui se font un panache avec leur ennui...

...Et puis, naturellement, il y a, comme toujours, la troupe des badauds, autour de l'église et à la terrasse des cafés.

Elle mangeait et buvait automatiquement, la même mécanique de la mâchoire servant pour le parler et le manger, la plume de son chapeau animée d'un balancement perpétuel.

D'habitude, à la première tranche de cake, à la première bouchée, elle s'écriait :

— Oh! Hélène, vous n'aviez jamais obtenu ce velouté!

Ou bien :

— Vous vous surpassez chaque fois, vous savez!

Pour la première fois, elle avait omis de faire son compliment sur le cake. Mais qu'importe! Hélène n'en prenait pas moins plaisir à revoir Paris par la pensée, avec les yeux, les sentiments de sa seule amie.

— Et au Louvre, qu'est-ce que vous avez visité?

— Eh bien, voilà, on a commencé par l'extérieur, bien sûr. Ah! quelle merveille d'architecture! Et à l'intérieur nous avons visité d'abord la sculpture du temps des Egyptiens. Vous voyez un peu? Les sarcophages, les sphinx, les scribes : les choses comme ça. Puis nous sommes montés dans une salle où il y avait des peintures, des tapisseries et beaucoup d'objets précieux sous vitrines. Tout cela très ancien. Des merveilles! Mais...

Elle est retenue par un réflexe de pudeur, puis...

— Eh bien, voilà : cette visite, à franchement vous dire, ne m'a pas fait l'impression que j'attendais.

Comme Hélène sursaute et se met à battre des cils, elle affirme :

— Non. Parce que j'avais cru, à me trouver devant ces chefs-d'œuvre, que j'aurais éprouvé une sensation d'élévation, un bien-être semblable à un beau rêve éveillé... Eh bien, je dis que faire visiter cela, c'est, en quelque sorte, torturer les gens.

Elle savait qu'Hélène n'avait pas encore compris et allait peut-être l'interrompre par une exclamation, par une question. Hélène n'en fit rien. Hélène la regardait avec un air concentré.

Alors elle s'empressa de s'expliquer :

— On se laisse mener à l'étalage de toutes ces belles choses dans le but d'éprouver une joie, disons un plaisir intellectuel, et une fois qu'on y est, voilà que vous ne respirez plus; on a le cœur qui se met à battre trop fort, on n'a plus de pieds : on est comme suspendu; sans bras non plus, avec les yeux qui vous sortent de la tête et se désespèrent déjà de pouvoir garder de tout cela une image fidèle... Et qu'est-ce qu'on peut dire devant tout cela, à moins de murmurer lamentablement : « C'est formidable! C'est fantastique! »? Vrai-

ment, je trouve que sur l'heure on est plutôt malheureux.

Hélène emporte la théière de ce pas qui lui revient chaque samedi après-midi pour ses allées et venues entre le salon et la cuisine; ce pas qui tour à tour mordille le tapis et agace le parquet de chêne clair, avec un rythme étriqué et qui s'accorde si bien avec sa jupe qui gaine un peu ses cuisses. Et c'est alors que Mlle Baron ayant précautionneusement tamponné le coin de ses lèvres avec sa petite serviette, s'écrie :

— Oh! mais je n'avais pas remarqué ces belles serviettes et cette jolie nappe!

Et Hélène qui revient avec la théière qu'elle a rechargée d'eau bouillante :

— Ce beau service? C'est de la dentelle valaisanne.

— Je sais, je sais! Et c'est pourquoi je m'extasie.

Hélène a pris dans ses mains la bordure de la petite nappe pour montrer la finesse des points et la rareté du dessin que Mlle Baron admire aussi dans la petite serviette qu'elle tient dépliée devant ses yeux comme un écran.

— Et c'est pour moi que vous avez sorti cette belle parure?

— Vous le méritez bien, ma chère, dit Hélène. Et puis, il fallait aussi que je fête à ma façon votre retour de Paris.

Ce sont des ouvrages qui ne se font plus guère, comme elles dirent ensuite. Les gens n'ont plus le temps. Et puis cela revient trop cher, et personne ne veut se le payer. Ça se perd.

Alors Hélène servit une tasse de thé à Mlle Baron, lui présentant ensuite l'assiette à gâteaux; mais, Hélène s'y attendait, Mlle Baron opposa la paume de sa main à l'assiette. Elle ne prenait jamais plus de trois tranches de cake.

— Et vous n'avez pas visité le Musée de Cluny?

— Non, ce n'était pas dans le programme. Mais nous avons été au Musée Grévin.

— Oh! oui, c'est amusant, le musée Grévin. Mais si

vous aviez été au musée de Cluny, vous m'auriez dit si on a enlevé pour de bon une ceinture de chasteté qui y était dans le temps.

Et quand elles eurent fini de rire, Mlle Baron s'écria :

— Ah! mais il y a eu aussi une visite de Paris la nuit!

— Moi aussi, dit Hélène, je l'ai faite; mais à cette époque-là, c'était surtout Montmartre qu'on visitait. Il n'y avait pas encore ces visites de monuments embrasés qui sont de toute beauté, à ce qu'il paraît.

— Une féerie!

Déjà les yeux de Mlle Baron reprenaient cet éclat, à la faveur duquel les choses dont elle parle se rapprochent, tandis qu'Hélène se tenait immobile dans son fauteuil, les mains sur sa jupe bien tendue sur ses jambes à cause de la mode qui veut qu'elle soit entravée, le cou renversé.

— Je vous dis que c'est prodigieux! s'acharne Mlle Baron, telle une enfant qui a trop couru et que son souffle empêche de raconter son histoire.

Alors, se surmontant un peu :

— Et puis, nous avions droit à une boîte de nuit. Au reste c'était écrit dans le prospectus : « *Paris by night* : trois monuments et un cabaret ».

— C'est vrai, se rappelle Hélène... Moi, je n'ai jamais pu aller dans ces endroits-là, étant donné que j'ai toujours préféré être seule. En cela les voyages collectifs ont du bon.

Mlle Baron déposa vivement la tasse qu'elle allait porter à ses lèvres.

— Erreur, chère amie! Erreur! criait-elle. Je vous assure que c'est en cela au contraire que ce genre d'organisation est un esclavage.

A aucun moment, même pas lorsqu'elle évoquait le supplice des musées, Mlle Baron n'avait trahi une telle contrariété. Une si vive rancœur, qu'Hélène se sentit un peu coupable.

— Mais qu'est-ce qui s'est passé? s'empressait-elle de demander. Ah! mon Dieu! j'ai toujours dit que dans

ces voyages organisés, il doit toujours y avoir quelque chose qui, en fin de compte, vous fait regretter...

— Oh! fit alors Mlle Baron, notez que ce n'est rien de grave; ce n'est même rien du tout... Eh bien, voilà...

Pour mieux saisir, Hélène s'est penchée un peu en avant, les coudes appuyés de chaque côté du fauteuil et, pour commencer par le commencement, il a fallu que Mlle Baron expliquât que, comme boîte de nuit, elle s'était fait inscrire pour une « ambiance exotique ».

— Parce que je m'étais dit : « Comme ça, tu auras vu Paris, plus quelque chose qui change un peu, tout en étant au sein de Paris. »

◆

C'était le dernier soir.

— ...Une petite rue un peu quelconque, mais avec beaucoup de circulation tout de même... Au reste, Paris avec les autos, c'est comme des abeilles sur un rayon de miel.

Alors le pullmann s'arrête et le guide annonce dans le haut-parleur : « Mesdames, Messieurs, nous allons avoir le plaisir de vous introduire dans un milieu des plus typiques de Paris la nuit... Dans un instant, en effet, nous allons descendre au fameux « Bal Nègre ».

Quelques femmes retinrent un petit cri, à la façon des enfants qu'on promet à Croquemitaine. D'autres n'avaient pas entendu et le speaker répéta : « Le plus célèbre bal nègre de Paris ».

Et il ajouta :

— Nous nous réjouissons du plaisir que vous procurera votre soirée; car ce bal, par ses attractions et sa musique typique est un lieu très prisé par les artistes et par tous ceux qui recherchent le dépaysement... Seulement, nous croyons devoir vous faire quelques recommandations. Ce bal est surtout fréquenté par des noirs, des Africains, des Martiniquais; mais comme vous le verrez, beaucoup de blancs y vont aussi, et l'usage et

le bon esprit veulent qu'ils ne se cantonnent pas dans une attitude de curieux. Ils se mettent à leur aise et participent à la fête, même très fraternellement, car en France il n'existe pas de discriminations raciales. En entrant il vous sera servi un verre de leur fameux punch martiniquais, breuvage d'une rare saveur, ainsi que vous allez vous en rendre compte. L'addition, service compris, est à la charge de la Compagnie... Mesdames, Messieurs, nous vous souhaitons une joyeuse soirée. »

— Ah! c'était bien, fit remarquer Hélène.

— Ce n'était pas tout à fait ses termes, mais, en gros, c'était ça. Et ce n'était pas mal tourné. Tout le monde est ravi (il y en avait même qui faisaient déjà du tam-tam sur les banquettes et des épaules qui se balançaient). Le car démarre doucement, stoppe quelques pâtés de maisons plus loin, et on nous invite à descendre. Hélène! Nous n'étions pas encore tout à fait entrés dans la salle de bal (le guide remettait au contrôle nos billets qui avaient été retenus à l'avance), que je sentis que toutes les recommandations avaient été superflues. Rien que la musique que vous entendiez et l'espèce de lueur joviale dont rayonnaient tous ces visages noirs, avec leurs voix qui faisaient comme une cacophonie de violoncelles, de tambours et d'instruments à vent, on était déjà transplanté, et vous ne vous sentiez plus la même personne.

— Moi, dit Hélène, j'ai déjà vu beaucoup de noirs, mais pas tous ensemble... Tenez! il n'y a pas bien longtemps, j'allais à Lutry; dans le compartiment, il y avait une jeune femme noire assise en face de moi; elle était tellement belle que je ne cessais de la regarder. Elle devait me trouver très bizarre, du reste. Mais je pense, tout de même, que ça doit faire une certaine impression de se trouver tout d'un coup, pour la première fois, dans une foule de noirs.

— Oh! notez que déjà nous étions beaucoup de blancs. Mais c'était, je vous dis, plus extraordinaire que si on était en train de rêver qu'on est parti dans ces pays, là-bas.

Hélène, les coudes toujours sur les bords du fauteuil, a porté une main sous son menton. Elle regarde Mlle Baron, elle l'écoute, elle la suit, elle l'accompagne, et son cœur bat du même mouvement que le cœur de Mlle Baron qui lutte avec les battements de son propre cœur pour parler.

— Lorsque nous sommes entrés dans la salle, tout le monde était debout. Même ceux qui semblaient avoir été assis à des petites tables, autour de la piste et au long d'une tribune au-dessus de la piste, s'étaient levés; et au milieu de la piste, un homme et une femme dansaient. L'homme était buste nu et pieds nus, avec un simple pantalon de travail. Il n'était pas noir, mais d'un bleu foncé comme les myrtilles; et pourtant il rappelait à la fois les sculptures égyptiennes et les héros grecs qu'on avait vus au musée du Louvre.

La femme est une mulâtresse, comme on les appelle, lorsqu'elles ont ce teint qui fait penser à des épices, et elle est pieds nus, elle aussi. Elle est vêtue d'une robe de soie verte, une espèce de petite robe d'été assez décolletée, mais pour ceinture, c'est un mouchoir de cotonnade bariolée...

— Un madras, dit Hélène, ça s'appelle, je crois.

— C'est cela! Et ça lui prenait tout le derrière et lui faisait une de ces croupes qui tournait comme une toupie. Le guide nous dit alors que c'était une danse de plantations.

La femme est belle. Autour de sa tête, il y a un autre madras dont les plis jouent avec ses cheveux qui sont noirs et luisants comme des ailes de corbeau. L'orchestre qu'on voit sous la tribune joue une musique qui vous mange le sang, et la danse de la femme est toute de contorsions, de convulsions, de roulis et de spasmes, parce qu'elle est une canne à sucre douce et souple dans la brise. Elle lève ses bras qui sont de longues feuilles de canne à sucre, et son sourire est la fleur neigeuse de la canne à sucre, et ses pieds nus qui ne se déplacent guère sont les racines de la canne à sucre; et la tige de la canne à sucre qui (comme on l'a

appris à l'école) est pleine d'un jus sucré, et qui est lisse et tendre, est sa poitrine, son ventre, ses hanches qui se balancent dans la gaine de madras, et les cuisses rassemblées qu'enserre la jupe aux reflets glissants.

— L'homme, reprit Mlle Baron, est celui qui coupe la canne à sucre.

D'abord, il regarde la canne à sucre se balancer à la brise de la musique, il la caresse; car sa peau est douce, et tout le monde est debout qui le regarde faire. Puis, avec un long coutelas de vingt-sept pouces qu'on ne voit pas, mais qu'il entraîne au bout de son geste, il coupe la canne à sucre. Elle, la mulâtresse, elle était une canne à sucre, elle a été fauchée; mais elle est devenue une autre belle canne à sucre pleine de jus frais et doux qui se balance dans la musique, et le nègre la coupe encore, en levant son bras qui est musclé et en abattant son bras avec force. Elle est une autre canne à sucre, et encore une autre canne à sucre : un champ de cannes à sucre!

Le nègre coupe la canne à sucre; c'est son métier.

— Il est en sueur... Beau comme un dieu, Hélène!

Il coupe une canne à sucre avec joie, cent cannes à sucre avec joie. Une canne à sucre avec vigueur, mille cannes à sucre avec vigueur; car son bras est puissant qui luit sous la sueur.

Puis une canne à sucre avec lassitude.

Il a faim.

Mais encore cent cannes à sucre avec courage.

Puis une autre avec dégoût.

Et toutes celles-ci avec colère!

Parce que le champ de canne à sucre est au planteur; et lui, c'est le travailleur. Parce que le champ de cannes à sucre est la richesse du planteur, et que c'est sa ruine et son malheur que de couper la canne à sucre du planteur qui ne l'aime pas et se moque de sa fatigue et de sa faim.

Alors, il sent qu'il faudra bien qu'un de ces jours...

(C'est à devenir fou, avec ce trombone déchaîné comme un ouragan qui vous pousse, cette batterie qui

vous commande, tandis que le saxophone qui vous prêche toujours la modération, la patience...)

Alors, il éclate de rire.

La musique s'est tue et le rire du nègre emplit toute la salle. Son rire comme un jaillissement de sang et comme un éclaboussement d'étincelles, et qui nous a coupé le souffle. Puis, la musique reprenant, il assemble aussitôt les cannes à sucre, en fait un paquet qu'il charge sur son épaule, et c'est la femme qu'il emporte vers le fond de la salle, sous un orage d'applaudissements.

— Oh! si vous aviez été là, Hélène!

Hélène regarde d'un air presque désappointé. Elle s'attendait à une conclusion désastreuse; or c'est sur une espèce de point d'orgue que Mlle Baron termine son récit.

— Puis, reprend Mlle Baron.

Alors Hélène se retient de bouger.

— Puis nous nous sommes assis, et on nous a servi le fameux punch. Vraiment, Hélène, chaque chose dans cette maison avait, comme qui dirait, un effet magique... On vous apporte ça dans un verre à porto; ça a la couleur d'un thé léger, avec une rondelle de citron qui trempe dedans. Mais à peine l'avez-vous porté à la bouche que l'arome seulement... Quant au goût, ce n'est comparable à rien de ce que nous avons bu dans nos pays. Il y a le parfum, il y a la saveur, et ça vous envahit la tête, et tout de suite c'est une chaleur qui vous part de la poitrine et qui se propage dans tout le corps. Pas une chaleur comme lorsqu'on a bu une boisson chaude, mais une sensation que vous avez avalé un chalumeau oxydrique et que de minces flammes circulent dans vos veines.

— Mais ça doit être infernal! s'écrie Hélène.

— Au contraire!

Et comme Hélène a froncé les sourcils, et semble prête à faire un écart en arrière, son amie s'est penchée sur la table, où elle a mis sa main à plat sur la nappe de dentelle, et d'une voix apaisante elle explique :

— Au contraire, parce qu'en même temps ça agit un peu comme un stupéfiant.

Mais Hélène n'en est pas rassurée pour autant qui s'écrie :

— Donc, ça doit soûler terriblement!

— Non, ça vous grise. On se sent bien, on est en train, on a de l'assurance, de l'envergure. Vous n'avez point la tête qui tourne, mais vous êtes grisée, quoi.

Pendant ce temps on voit les noirs qui dansent leurs danses de mouvements liés avec tant de grâce et d'entrain, que c'est l'amour qui est dansé; mais c'est surtout un jeu de garçons et filles qui ne pensent qu'à s'amuser.

— Avec ça, quelle ambiance, Hélène!

On n'est plus à Paris, malgré tous les blancs qui dansent aussi. Mais justement, même ces blancs, lorsque je les regarde, ne paraissent plus être des blancs; ils ont la blancheur de la peau, il y a des femmes aux cheveux blonds ou roux, des yeux bleus, mais tout ça danse avec le même balancement de tout le corps; et quand ils parlent c'est encore l'accent de ces gens-là. Et les hommes, blancs ou noirs, rient à gros éclats. On est dans une fête, une fête qui ne finira pas — à moins qu'on n'en meure violemment à un moment donné.

— C'était formidable!

Hélène a bougé sur son fauteuil, croisant ses bras sur sa poitrine sans détacher son regard de celle qui, ayant bu deux gorgées de thé, murmurait :

— C'était drôle! Nous aussi, on se sentait devenir comme eux. Ce sont des gens d'une gentillesse tellement chaleureuse!... Mais lorsque vous retournerez à Paris il ne faudra pas manquer d'y aller. Vraiment cela vaut la peine...

Et encore :

— C'est inimaginable, vous dis-je!

Mais :

— Seulement, comme je vous le disais, n'y allez pas avec n'importe qui. N'y allez avec personne. Toute seule. C'est un conseil que je vous donne.

Et elle s'est rejetée au fond du fauteuil avec indignation.

Hélène se tait, semblant réfléchir.

— Oui, soupire-t-elle enfin, il est certain que tout le monde ne peut pas apprécier ces genres d'attractions; c'est tellement spécial!

Il y a la théière sur la table ainsi que le sucrier avec sa pince à sucre en argent, les petites assiettes de porcelaine grainées de miettes de gâteaux, le pot à lait et le reste du cake dont on n'a plus faim et qu'Hélène mangera à raison d'une petite tranche avec son café au lait du matin jusqu'au samedi suivant. Hélène appuie alors une main experte sur la panse de la théière, ainsi qu'on palpe le front d'un malade, et :

— Laissez-moi vous en servir un peu de chaud.

Et Mlle Baron :

— C'était une soirée qui aurait pu être extraordinaire, Hélène! Au reste, vous avez raison : cette affaire de voyages en groupe est la dernière des choses pour l'indépendance.

— Mais pour ce qui vous concerne, vous n'avez pas trop à regretter, à ce que je vois.

— Ah! soupira Mlle Baron. Eh bien, voilà : nous étions assis en train de boire cette délicieuse chose qu'on nous avait servie, et voici un homme debout devant moi. Je ne l'avais pas vu venir. Noir, grand, avec un costume gris bleu. Il me tend la main; mais sotte comme je suis, je ne réalise pas tout de suite. Il me tend la main, il sourit; alors je lui donne la main comme ça, gentiment. Mais il garde ma main, me tire doucement. Je me lève, et le voilà qui m'entraîne, toujours souriant. J'aurais voulu me ressaisir et lui dire : « Excusez-moi, monsieur, je ne sais pas danser », mais je suis tellement intimidée que ma langue ne bouge pas, et je commence à voir trouble. Et puis, nous sommes sur la piste de danse, nous sommes dans la mêlée des danseurs. Cet homme retient ma main et passe son bras autour de moi. Ma pauvre Hélène, j'ai la tête qui est partie complètement!... Je n'entendais

plus la musique, je ne savais pas ce que je faisais avec mes pieds, moi qui n'avais jamais dansé...

Brusquement Hélène s'esclaffe, ayant mis la main devant sa bouche, et son visage est tout rouge de confusion.

Mais Mlle Baron, comme si elle ne voyait même pas Hélène toute secouée de rire en face d'elle :

— C'est bizarre, Hélène. Oui, c'est bizarre. Car malgré tout je sentais la poitrine de cet homme contre ma tête et je sentais son bras autour de moi, mais moi-même je ne me sentais pas. J'étais, si vous voulez, comme un nuage au sommet d'une montagne... Enfin, c'est la première fois que je me suis trouvée dans un pareil état. Mais la poitrine de l'homme était d'une chaleur! Et tout à coup — mais à peine si cela faisait cinq minutes en tout — tout à coup qu'est-ce que j'entends? La voix du guide qui fait : « La soirée est terminée, Mesdames, Messieurs, en voiture! » Dieu vous préserve d'un tel choc!... Hélène, j'ai senti que j'aurais tué cet homme!

Le souffle lui a manqué, elle s'est frappée les cuisses de ses deux poings et elle ne peut plus parler, tellement ses mâchoires se serrent. Alors Hélène :

— Mais ce n'était pas sa faute. C'était plutôt gentil de vous inviter à danser.

— Le guide, Hélène! Le guide! Ce maudit guide! vociférait Mlle Baron, en tapant le bord de la table.

Ce qui fit un tintement de vaisselle, et brusquement Hélène :

— Aïe!

— Oh! s'écria Mlle Baron en faisant un écart en arrière avec son fauteuil, pendant qu'Hélène se penchait vivement vers elle pour essayer de retenir la tasse qu'elle avait renversée.

— Oh!

Le thé se répand sur la table, sur la nappe de dentelle et il a aussi coulé sur la jupe de Mlle Baron.

— Ah mon Dieu! fait encore Hélène.

— Oh! oh! s'exclame atrocement Mlle Baron, se tordant dans son fauteuil. Votre si joli service!

Hélène a couru à la cuisine; elle accourt avec un torchon propre et se met à frotter la jupe. Mais Mlle Baron ne veut pas se laisser faire et lui tire le torchon des mains.

— Laissez, laissez ça. C'est votre beau service que j'ai sali tout bêtement... Mon Dieu, que je suis honteuse!

Hélène a beau répéter ;

— Ce n'est rien; le service, ça se lave; mais votre jupe...

L'une tirant, l'autre frottant; jusqu'à ce que Mlle Baron, ayant lâché prise, enferme son visage dans ses deux mains et se met à sangloter tout haut, pendant qu'Hélène se dépêche de frotter la jupe, ayant été mouiller un bout du torchon à la cuisine; puis elle éponge la table qu'elle débarrasse vivement de tout. De plus en plus vite, attrapant les choses et les emportant comme pour les mettre à l'abri d'un coup de vent qui arrive.

Enfin, elle a escamoté la nappe souillée, elle essuie la table d'un grand tour de bras, elle a mis dessus un petit napperon rose à broderies bleues. Alors prenant la tête de Mlle Baron entre ses mains :

— Tenez, c'est fini : voyez.

Mlle Baron pleure derrière le masque qu'elle se fait avec ses deux mains. Hélène essaie doucement de lui retirer ce masque, mais les doigts de Mlle Baron se resserrent et résistent :

— Allons! ce n'est rien : c'est fini, lui murmure Hélène... Vous me faites de la peine.

— Oh! Hélène, vous ne pouvez pas savoir. Vous ne me comprenez pas.

— Si, si! proteste Hélène. Je vous comprends. Je sais ce que c'est...

Alors brusquement, Mlle Baron a découvert son visage, et elle lève vers Hélène debout auprès d'elle des

yeux rougis aux paupières toutes barbouillées par les larmes écrasées dans la poudre de riz.

— Oui, moi aussi, dit lentement Hélène, j'ai passé par là... Ce n'était pas dans un voyage organisé, et ce n'était pas un nègre. J'étais avec ma mère, sur une plage, à Nice. Un Espagnol m'avait prise dans ses bras pour m'apprendre à nager. Brusquement, j'entends la voix de ma mère!...

Mlle Baron a baissé la tête, Hélène a poussé un soupir.

Elles ne se sont rien dit pendant un long moment.

Hélène l'a prise par le bras, et, docile, Mlle Baron s'est levée. Hélène l'emmène, elle se laisse mener. Elle a dit seulement : « Attendez ». Le temps d'ouvrir son sac à main qui est sur « le fauteuil de maman », à portée, d'y retirer un petit mouchoir dont elle a tamponné ses paupières, et elle se mouche; puis Hélène a passé un bras autour de ses épaules.

Elles ont fait quelques pas vers la fenêtre où Hélène écarte le grand rideau d'organza, et le lac est bleu, en bas, tout près, séparé du ciel par une bande déchiquetée de montagnes d'un bleu plus violet, car c'est presque le soir.

Le trolley-bus venait de passer, montant vers le haut de la ville; son ronronnement déjà se dissipait dans le silence du quartier.

Et le lac était calme.

Oh, tellement calme!

# LE PORCHE ORIENTAL DES LITTÉRATURES*

par RAYMOND SCHWAB

## 1. — *L'EUROPE N'EST PLUS LE SEUL ECRIVAIN*

C'est par le porche oriental que toute la basilique des littératures a été commencée, par lui qu'aujourd'hui s'éclairent de plus en plus les soubassements obscurs. Il est celui où changent le moins les formes et les foules; avec l'air d'être surtout le plus ouvragé, il reste de beaucoup le plus vaste : chaque spécialiste d'une section orientale vient dire à son tour qu'elle est plus riche de textes que toutes celles de l'Europe mises bout à bout. Le visiteur qui arrive de loin mesure à quel point cette masse, indienne, sino-japonaise, islamique, écrase l'ensemble; c'est dommage que, parti du pôle opposé, il admire généralement comme une curiosité un produit de croyances vitales.

Mais qu'est-ce que cela veut dire, des littératures de l'Orient? Là non plus les livres ne sortent du sol ni ne tombent du ciel, auxquels toutefois ils ressemblent; ils sont dus à quelques cerveaux, qui sont partout le cerveau de l'homme : ne va-t-on pas faire le tour du monde pour s'apercevoir qu'on est à peine sorti de chez soi? Dans l'Edda deux voyageurs s'endorment au fond d'un fabuleux abîme et, quand ils se réveillent, ce n'est que le pouce de la moufle du géant Skrymir.

Et pourtant non! les nations ont leurs raisons pour ne pas se ressembler; on a beau nous répéter que, là-bas comme ici, l'Indo-Européen (cet acte de foi des linguistes) a fait ce qu'il y a de mieux, c'est-à-dire de plus semblable à nous, un phénomène demeure étrange : lorsque la moitié orientale de son héritage se retrouve en face du gréco-latin, qui est l'autre, celui-ci n'a pas du tout l'impression de se recoller.

* « Le Porche Oriental des Littératures » forme le premier chapitre d'une introduction aux « Littératures de l'Orient », écrite par notre collaborateur Raymond Schwab, pour le tome I de l'*Encyclopédie de la Pléiade*, qui doit prochainement paraître aux éditions Gallimard.

Ce serait trop simple si ce que les gens ont dans les veines expliquait à tout coup ce qu'ils ont dans la tête. Les confusions dont on se soulage en les appelant des races et les arguments généalogiques qui s'ensuivent ne suffisent à éclaircir ni les incompatibilités d'humeur ni la vulnérabilité au dépaysement. Ce qui, je crois, importe ici davantage est de se représenter la brusque nouveauté d'un fait qui fut décisif : il n'y a pas deux cents ans que la science européenne inventait l'orientalisme; alors, Asiatique et Européen se sont rencontrés comme deux fils de roi comparant après de longues carrières divergentes leurs récits d'aventures; depuis ce saisissement, les certitudes d'Occident regardent celles d'Orient un peu comme un mirage, un peu comme un piège, — mais maintenant se fait jour le soupçon qu'on n'a pas encore eu le temps de s'y reconnaître.

Ces quelques mots veulent seulement dire — mais ils le veulent — que, à moins de faire cause commune avec les génies lointains, nous n'aurons jamais qu'une idée amoindrie de ce que nous-mêmes appelons la littérature. Tel est le grave enjeu : le plus solitaire des penseurs, et Dieu sait si être seule au monde fut jusqu'à nous la conviction de l'Europe pensante, ne se connaît plus sans référence à un univers même inconnu, et qu'enfin il vaut mieux connaître. Il est devenu vrai qu'on ne peut plus toucher à rien sans mettre tout en cause. D'Elie Faure et d'Henri Focillon à Malraux la civilisation prend conscience de son Trésor général des plastiques; cependant, par un retard paradoxal, et malgré Anquetil-Duperron, la Bibliothèque de l'univers, elle qui est parlée depuis les cavernes, va seulement commencer de trouver son joint. Si j'en juge par un peu de pratique, il peut en résulter quelques reclassements, — lesquels sont la seule forme connue des révolutions.

Une tournée parmi les livres de tous les hommes nous laisse un vertige qui vient peut-être d'une parenté déchirée. Les littératures de l'Orient, c'est pour nous les tribus perdues de l'esprit : il faut beaucoup se regarder pour se reconnaître un peu; mais ces cousins récupérés nous font sentir que tout à coup on n'était pas jusqu'alors au complet. Quand l'Apollon grec aux orbites sans regard devant nous, et dont l'épiderme lisse nie les écorchures de la chair, se mue en Bouddha aux paupières hermétiques, et dont la chair est refermée sur la douleur du monde, nous hésitons en présence d'un nouveau canon humain; mais un immense pan cesse de manquer au

manteau que la beauté jette sur le mal de la terre. Tout de suite, l'autre continent nous met aux prises avec le problème fondamental, le problème entre tous stimulant et difficile, celui des rapports qu'ont entre eux chaque besoin de beauté et chaque raison de vivre.

Tout ce qu'a dit l'Orient est pour nos oreilles ce qu'il y a de plus étranger et de plus familial. Surtout on ne peut pas oublier que c'est lui qui a tout dit pour la première fois; comme, de notre côté, par faveur ou fatalité, un ressort de progrès n'a cessé de varier les façons de dire, nous pouvons bien déclarer les siennes surannées ou hétéroclites, mais non pas nous dissuader qu'il est, lui, du côté des bases. Rapprenant tard ce que savait son enfance, nous épelons ce labyrinthe monolithe : l'Asie. De la colossale montagne artificielle des littératures, elle est le plus allègre terrassier et le plus impassible témoin; l'heure a vraiment sonné de tenir pour existantes ses myriades d'œuvres et leurs raisons.

On les saura grâce aux savants, à d'admirables savants, qui se passent depuis près de deux siècles les paniers de briques sans se soucier que quiconque donne un coup de chapeau à leurs exploits silencieux. Ils ont de bons motifs pour ne pas trop ouvrir leurs chantiers aux synthèses anticipées et s'abstenir de panoramas où l'ampleur leur paraît peu conciliable avec la précision. Mais la question des littératures de l'Orient, de toute cette pensée jumelle et antagoniste de la nôtre, le simple lecteur, l'humaniste, le poète, le croyant, toute une époque, l'ont sur le bord des lèvres, avec un commencement de réponse au fond de l'esprit. Depuis que des érudits lisent le sanscrit, l'hiéroglyphe, le cunéiforme, le zend, c'est-à-dire depuis William Jones, Champollion, Grotefend, Burnouf, l'Asie habite le cerveau même des ignorants; ses valeurs sont amalgamées au subconscient universel; il faut bien qu'un jour quelqu'un se risque dans les recensements, procure tant bien que mal une Concordance. Pour peu qu'on y réfléchisse, le corpus européen des littératures qu'on enseigne dans nos écoles a l'air d'un estropié congénital ou d'un mutilé volontaire.

D'ailleurs le point de départ et de ralliement sera précisément de se demander dans quelle mesure l'idée toujours flottante et déjà routinière que le public se fait de l'Orient et de ses immensités écrites est recoupée par le savoir positif que, lettre après lettre, a conquis le génie philologique. Au bout de ces itinéraires-là nous attendent des intérêts majeurs et qui attendront de moins en moins par ces temps de course à

l'Orient entre les politiques, parfois entre les doctrines; ils valent la peine d'essuyer quelques plâtres.

Sans doute il subsiste des gouffres de lacunes à ne pas combler avec des coups de pouce; mais toute œuvre humaine n'est qu'ajustage : les organisations de l'histoire, pareilles à des cintres sur lesquels ne sera jamais posée la dernière arche, avancent parmi des zones d'inclassable; des leçons n'en sont pas moins inscrites de bonne heure dans ses grandes séries aussi bien que dans les autres météores. Pour l'homme d'aujourd'hui un prix important de la vie est attaché à l'intelligence des grandes séries, et celles de l'Orient n'offrent pas seulement des quantités incomparables, mais des significations renforcées. C'est que, si je prononce ces mots de littératures orientales, j'en reviens de nouveau à ceci : ils ne désignent des formes particulières d'expression que comme servant de véhicule et de signe à des combinaisons particulières entre exprimer sa pensée et agir sur le monde.

Oserai-je dire que les vues cavalières sont l'optique des pelotons de reconnaissance? Si j'ai accepté de chercher une commune définition pour ces répertoires d'œuvres innombrables et ces habitudes disséminées sur des immensités, c'est parce qu'à mes yeux l'histoire ne discrimine des détails qu'en promettant de recomposer des ensembles; l'analyse des caractères séparés ne prend son plein sens que le jour où sont explorés des champs de convergences. Peut-être est-ce là ce qu'on appelle faire de la littérature, mais peut-être cette façon n'est-elle pas déplacée pour parler des littératures.

A chaque fois que ses héros et ses victimes ont disparu, une masse d'événements redevient comme si elle n'avait pas été jusqu'à ce qu'elle parvienne à l'historien qui leur tient lieu de rencontre nouvelle : son objet existe avant qu'il y touche, mais sous quel aspect? C'est du décombre inutile à tous tant qu'une réanimation par l'idée et par le mot n'y éveille des cohérences à partir desquelles *la forme de l'histoire* succède à l'élément historique. Dans les choses et les êtres qui furent, l'histoire est l'art de soulager deux réclamations qui empêchent les morts de dormir : le besoin d'obtenir chacun une existence plus distincte qu'on ne l'avait vue, et puis celui d'obtenir entre eux tous une coexistence plus logique qu'elle n'avait pu être.

Aussi est-ce une illusion qui établit une différence essentielle entre le passé et le pensé : l'événement fini, que ce soit le nôtre ou celui d'inconnus, n'est de nouveau plus qu'un

simple possible; pour revivre, il dépend d'*une mise en œuvre.* Déjà, en sa fraîcheur même, tout le visible n'eût pas été aussi intéressant si par derrière ne pointait toujours un invisible; c'est de celui-ci que l'historien devra tirer parti pour munir enfin celui-là d'une vie seconde qui l'attendait. Bien entendu, il ne doit pas avoir de cesse qu'il n'ait cerné le fait exact; mais, j'y insiste, sa grande affaire n'est pas la statistique, c'est le rapprochement.

Sans sacrilège, il est permis de croire qu'elle comporte quelque démarche romanesque : car tout cela, aveugle naissance d'événements, vie posthume de faits interprétés, influence de leur réapparition sur un avenir de vivants, forme ce que je suis tenté de nommer *la psychaventure du réel,* et c'est si nous retrouvons la sienne que le génie oriental nous instruira. De Vico à Michelet, l'histoire a découvert parmi ses causes profondes les causes poétiques; à peine croit-elle commencer dans les constats, qu'elle suit des arrière-pensées de clés et de pistes, d'imbroglios et de recoupements, car le repos de sa conscience n'est pas de verbaliser mais de *trouver.* Même Taine l'objectif ne tire quelque chose de ses petits faits que par les intuitions, les agencements, et quelque bonheur d'expression, qui sont le cadeau de Graindorge le sensitif. L'historien, biographe de populations, et le romancier, chroniqueur d'individus, peuvent cohabiter, qui plus qui moins, et fût-ce clandestinement, pour que le savant dépasse la lettre de son savoir grâce à des exigences d'art, et que l'artiste entre dans tout le sérieux de ses enseignements grâce à une passion de savant.

D'ailleurs il n'y a pas si longtemps, deux millénaires tout au plus, que ces deux collègues se sont partagé la succession du factotum épique; alors science et poésie n'ont plus voulu avoir l'air de s'employer à des offices parallèles. Je suis bien près de penser qu'il n'y a jamais, tour à tour critique et créateur, qu'un seul travail de l'esprit : dégager des rapports entre des choses éloignées, il me semble qu'en cela le poète n'est pas toujours un mauvais commencement d'historien; sa façon de parier contre l'étanche fraye des tranversales dans la double épaisseur du connu et de l'inconnu.

Finalement c'est la vie qui est en cause : les littératures de l'Orient, cela veut dire un accès à une certaine vie d'hommes par ses plus hautes formes. Et voilà ce que n'a cessé de crier l'Asie. Le jour où nous connaîtrions vraiment ce que n'im-

porte quel continent a mis dans ses livres, — ou ce qu'il y a vu sans l'y avoir mis, que nous resterait-il à apprendre?

Que l'homme y songe : l'Asie c'est son tome I qui a l'air d'un tome II.

## 2. — *LES PREMIÈRES TERRES A LITTERATURE*

Première question : l'Orient, où est-il? Je l'ai traitée ailleurs; sans revenir sur ses multiples équivoques, il me faut citer ici un minimum d'exemples afin de parer à des méprises.

Pour l'amateur occidental des Mille et Une Nuits, notre militant de base, Bagdad et le Caire sont la même ville; pour le flâneur de la Bible, symétriquement, Palestine et Mésopotamie c'est le même coin. L'homme de la rue met les Egyptiens dans le tiroir Afrique (d'ailleurs avec la caution de la Genèse) et s'étonne qu'ils n'aient pas parlé nègre. En revanche, l'Afrique noire est un Est, simplement placé au sud. Enfin, depuis la prise d'Alger, les Arabes, comment ne pas les appeler en français les autochtones de l'Afrique du Nord?

On voit qu'il y a intérêt à délaisser, autant que faire se peut, le terme toujours polémique — ou astrologique— d'Orient, et à préférer, comme j'ai déjà fait, celui d'Asie. Une Asie prolongée par son fief d'appartenance et d'esprit, l'Egypte.

D'autre part, elle forme un tout, nous ne tarderons pas à nous en apercevoir, et on lui voit partout une personnalité si précoce qu'on trouve profit à l'étudier dans ses années d'enfant prodige : lui rendre pleine justice, c'est s'attacher d'abord à ses hautes époques; dans les autres elles-mêmes, chaque culture se retrouve homogène selon le degré où un premier passé s'y retrouve actuel. En mettant l'accent sur ses anciens âges, on imite sa propre fidélité. Dans les couches profondes de ses antres, on saisit encore nouées les hydres gigantesques de pensée dont les anneaux vont se dérouler sur chaque terroir particulier. Telle est la vertu de la mémoire asiatique que, sous les métamorphoses et les transplantations, l'art et l'invention y sont, pour une grande part, le pouvoir de revivre sans fin les antécédents.

Faute de s'en apercevoir, on la prend pour une décoratrice de poncifs, et il faut la voir comme une passionnée de prototypes. Pour compliquer les ornements, nulle ne l'égale; mais ses enjolivures tournent dans le sens des principes. Du reste, même si l'on s'en tient à ses archaïques, le domaine demeure,

entre ceux des fils d'hommes, démesuré dans trois dimensions : longueur de la surface continentale, — épaisseur des étages superposés, — volume des constructions spirituelles.

Evidemment on ne manque pas de découper dans l'énormité de la fouille quatre ou cinq blocs eux-mêmes monstrueux : Sémites, Indo-Iraniens, Extrême-Orient, Touran; ce sont des commodités. L'apparence logique de la répartition est à la fois trop tranchante pour une étendue où restent mobiles les affiliations, et trop rudimentaire pour convenir à des proliférations qui se subdivisent inépuisablement. Les croisements de l'esprit sémitique avec l'esprit aryen ont donné l'admirable métissage de la poésie persane, fécondé sans doute des générations de mystiques indiens; ceux du monde blanc avec le monde jaune ont produit le bouddhisme chinois; ceux du génie nomade avec le génie sédentaire, le théâtre chinois. Plus s'accumulent les langages que parfois on retrouve avant de savoir qu'ils avaient existé, et plus les ensembles provisoires se compartimentent à nouveau; grâce à l'Asie surtout, voici plus d'un siècle que la multiplication linguistique rappelle les mœurs amibiennes. D'autre part, nos catégories historiques sont un artifice, justifié à condition de rester souple, parmi tous les appareils utiles pour reconstituer des savoirs souvent antérieurs ou extérieurs à l'écriture.

Bâtissons cependant un cadre grossier à coups de vérités premières : l'Asie, c'est sur l'Europe une supériorité numérique de treize millions de kilomètres carrés, de quinze millénaires de parole pré-littéraire et de trois millénaires d'écriture, de centaines de milliers de livres dont beaucoup perdus et d'autres jamais écrits, et sans doute de plusieurs classicismes. Mais dans cette masse il y a à rabattre quelque illusion; regardez la carte : un formidable casque blanc — un vide de toutes les cultures — coiffe et chasse vers le bas une minorité de pointes sombres, où se serre une densité des corps et des esprits; presque seules, les quatre grandes péninsules du sud — à peine le tiers du continent — ont été des terres à littérature. Les mêmes que les terres à céréales et à métaux : Palestine-Mésopotamie — littoral arabe, — Perse, — Inde, — Chine-Indochine-Japon. Civilisation du blé, civilisation du riz. Ailleurs, le famélique.

La Chaldée, l'Elam, contrées où tout commence pour nos moyens présents d'information, ayant inventé la culture du blé et le travail du cuivre, inventèrent les systèmes à penser et à ne pas en laisser perdre les preuves. La pensée choisit quel-

ques coulées de fleuves puissants et certains étages de terrasses plantées, modèles pour ses volumes et ses perspectives. Avec une rigueur de balancier, les hordes de la zone blanche descendront chercher fortune dans les plaines fluviales et côtières de la zone dense, tandis que l'esprit montera des vallées à la conquête des plateaux. Turcs du nord-ouest et Mongols du nord-est, les « fils du Loup gris » et de « la Biche de lumière » éterniseront la revendication du Touran tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre des deux versants où poussent toutes les sortes de nourritures : Levant incliné vers la Méditerranée, et où l'unité se forme et se déforme, sémitique, hellénistique, musulmane, — territoire Indien-Chinois (cf. Grousset, *Hist. de l'Asie*, I; Cahun, *Instr. à l'hist. de l'Asie*).

Selon une loi locale de gravitation, les grands ensembles tendent à se reconstituer; par exemple, en deux époques majeures, c'est le rassemblement et non l'émiettement qui a de quoi frapper : vers la fin du néolithique, les normes des cités sumériennes semblent réunir d'étonnantes communautés de l'esprit; dans le temps qui correspond à notre Moyen Age, des fusions de peuples par le fer et le feu ont pour conséquences de vastes adaptations religieuses. Puis, selon un destin non moins irrévocable, les unités se combattent, se défont, s'entremêlent; dans les royaumes de la presqu'île indo-chinoise pendant une dizaine de siècles de notre ère, c'est une succession de poussées entre civilisations khmer et cham, aryenne et chinoise, brahmanique et bouddhique.

Prenons garde aussi que nos procédés eux-mêmes jouent le rôle de produits décomposants. Sitôt qu'elle s'attaque à des temps obscurs, l'ethnographie n'a qu'un souci : savoir de quel autre pays viennent les gens qu'elle trouve dans chaque pays. L'idée que des Babyloniens puissent être nés à Babylone est une de celles qui inspirent une saine défiance à l'historien. Celui-ci a tant vu de raisons d'Etat jeter les loups de terres maigres sur des troupeaux de bons pâturages que tout empire florissant lui paraît le fruit nécessaire d'un attentat, et toute population vigoureuse une invasion. Les millénaires mal connus sont donc des temps où les glaciers et les mauvais coucheurs n'avaient jamais encore trouvé leur meilleure place. Ceci étant donné, une chose nous importe : tout se passait comme si c'était en Asie que tout devait se passer. Autrement dit, l'aînesse littéraire de l'Orient est l'autre face d'une aînesse historique, tous les futurs peuples européens sont venus y faire leur crise de croissance.

L'aïeule est ainsi bien placée pour qu'on aille lui demander ce qu'elle seule a vu : de quand peut-il dater et par quel goutte-à-goutte a-t-il commencé, ce déluge sans colombe, la littérature?

Les premières histoires de chasseurs, le fracas s'en est sans rémission éteint dans l'ocre et le charbon aux murs des grottes; mais l'écriture se montre à Sumer vers 3.500 avant notre ère (selon notre matériel présent) sous une forme de transition entre l'image et la lettre, et peu après en Egypte, où la rumeur plaçait sa naissance. Des caractères chinois on saisit un tâtonnement probable au milieu du 2e millénaire. Pour l'Europe, le déchiffrement encore problématique de l'écriture crétoise nous instruira peut-être sur les dépendances et les priorités; jusque-là, et pendant des dizaines de siècles, un seul continent, qui n'est pas le nôtre, peut nous parler des pensées des hommes. Bien plus : jusque-là aussi, le lent et difficile et mystérieux prodige qu'il a fallu pour que l'instrument enregistreur des pensées passe d'une phase plus ou moins voisine du *quipo* (système graphique où l'on se borne à marquer par des nœuds de ficelle le compte des choses désignées dans un message), et de celle de l'idéogramme, au stade syllabique, puis — progrès décisif — alphabétique, tout cela encore s'est produit sur une seule terre. Aussi est-ce à l'entière histoire de la pensée en Asie qu'on a envie d'appliquer l'image où Jacques Rivière montrait les archers polovtsiens suivant leur songe dans leur mémoire « basse comme une voûte ».

### 3. — *DE LA GENESE AUX MILLE ET UNE NUITS*

Repartons de notre surprise initiale : comment se fait-il qu'à l'Orient des littératures — ce Nous des anciens jours — nous n'accédions désormais que suivant les passades de notre bonne ou mauvaise humeur, du caprice ou de la condescendance? Ce n'est pas que nous en refusions les plaisirs assez vifs, mais nous les croquons avec la conscience de tromper un archange : n'est-ce pas de ces jardins d'Asie qu'est venue la grenade où l'on ne peut pas mordre sans descendre d'un empire dans les étages de la Connaissance?

Entre la Genèse et les Mille et Une Nuits, entre le poète David et le poète Li-T'ai-Pé, nous flairons ou nous insinuons une consonance, une connivence, qui ont toute la force de l'indémontrable. Eh bien, oui, il y a des traits communs, et

qui vont nous occuper, ne serait-ce que le refus de parler nos langages, — tort si peu pardonnable que le grec l'a traduit une fois pour toutes par le mot « barbare » (notons qu'il le dirigeait spécialement contre les parlers du groupe aryen, lesquels sont ensuite apparus les plus proches de lui). Caractéristique relative à nous, et négative; pourtant elle reflète quelque chose d'une réalité : des conditions locales ont déterminé les manières d'exprimer, de mêmes habitudes séculaires imprègnent ailleurs divers comportements de l'esprit.

En effet, pour passer du style Genèse au style Mille et Une Nuits il existe des ponts de fleurs dans la nature même, fort abondants entre la Méditerranée et l'Océan Indien, et dont le type est le folklore talmudique de la Haggada; là-bas, toute pensée un peu effervescente devient spontanément de l'historiette et retourne toujours à la métaphore; aussi existe-t-il *une langue commune de l'Asie, qui est l'expression de l'expérimenté par un fabuleux.* Chercher une commune mesure des littératures orientales, c'est repérer les plus habituels des moyens inventés par des multitudes humaines pour traduire couramment le fait historique en récit mythique.

Pour atteindre les littératures de l'Orient où elles sont, commençons par nous rappeler où nos pères avaient mis l'Orient des littératures.

Sitôt qu'elle redécouvre l'Asie, l'Europe construit un passe-partout de goût oriental, aussi figé que les personnages de la Comédie Italienne; car c'est sur les catégories du goût que s'accuse le premier dissentiment entre les climats. Une couleur conventionnelle est donc attribuée à une imagerie, exacte au point de départ, mais tout de suite déformée parce que notre XVIII[e] siècle la cueille indifféremment dans les récits bibliques déjà annexés séculairement ou dans les contes des souks importés récemment par Galland. On force et on fausse le trait commun, grâce au trop peu d'égard que procure le trop peu de savoir. Quel titre, quel programme, les *Indes Galantes!* Bivalent dans le remploi de l'arabesque, Voltaire installe le même Orient de paravent dans les jeux de Zadig et sous la satire du Salomon tendancieux du *Dictionnaire philosophique.* Cette permission de monter les têtes ou de se monter la tête, sous couvert d'Orient, fait son chemin d'Usbek à Vathek. Cependant passez de l'*Histoire Véritable* de Montesquieu aux *Têtes Inverties* de Thomas Mann, vous sentez qu'une chose n'y est pas truquée : un besoin constant. *Notre* besoin d'Orient. Et cela, c'est à cause de ce qu'*est*

l'Orient que cela est. D'où question : besoin de quel inconnu d'après quel connu?

Cette question en vaut beaucoup. Naturellement ce n'est jamais vrai que ni tous les visages ni tous les ouvrages soient le même dans un pays, et moins encore sur près d'un tiers des terres émergées. Mais ce qui l'est certainement est que, de toute une collection du travail intellectuel, nous attendons et nous recevons une même grâce : de « l'Orient » à nous, ce don s'appelle, en plusieurs sens du mot, *une latitude*. Latitude qui sera le plus souvent celle du mythe et de l'analogie : *pouvoir d'atteindre par un extrême concret un extrême abstrait.*

Or, n'est-ce pas tout le problème toujours recommencé de tout langage? Ici nous avons passé de la périphérie au cœur du sujet. De ce premier point le reste va suivre. Effectivement, sous le ciel d'Orient, la désignation la plus tangible fait la course avec la notion la plus fluide; c'est ce qu'à l'Asie les uns envient et les autres reprochent. Elle-même, depuis 1498, l'Asie est un voyage qu'on peut faire; cependant elle reste une histoire qu'on se raconte; et ce ne serait rien encore, mais il est capital que sans doute elle n'ait jamais cessé de se la raconter à elle-même. Tandis que, depuis — disons Pisistrate, Aristote en tout cas, — l'Europe n'est pas du tout une histoire que l'Europe se raconte. Et c'est pourquoi l'Asie ne la considère pas comme tout à fait sérieuse (la réciproque étant évidente).

Donc, à l'Asie les Européens demandent ce qu'ils n'ont pas ou ne sont plus, aujourd'hui d'être à nouveau la magie et la contemplation, mais ils lui avaient avant tout demandé d'être conte bleu et magasin d'accessoires : en toute bonne foi, bien persuadés qu'elle ne venait rien offrir de mieux; au fait, ces innocences, complémentaires de nos vétustés, s'y trouvent, je viens de le laisser entendre; seulement c'est, on s'en avisera plus tard, sous un autre jour qu'on ne les voyait, parce que c'est pour d'autres causes que celles où on regardait. Le plus pressé avait, bien entendu, été d'y découvrir un garde-manger à fables, pour la féerie et la polémique une vaste ressource.

Ce grand miroitement que l'Europe appelle Orient et qui fait une même séduction dont tremblent les conteurs, les poètes, bientôt les philosophes, enfin les mystiques! Entre cette terre-là et ce ciel-là l'être est une rencontre plus transparente, une donnée plus soluble parmi des végétations prodigieuses où se volatilisent les lois physiques, et les parlers eux-mêmes y semblent tout à la fois un maniement direct d'objets

et un raffinement algébrique. Elle a tellement tissé et tellement brodé, cette aînée, qu'entre tissu et broderie elle ne fait pas une différence nécessaire. Nos pères ne se trompaient que sur les proportions quand ils définissaient le génie oriental par ses prodigalités allégoriques et décoratives : en Arabie, en Perse, en Chine, l'ornemental fournit un parfait véhicule, ou une saine échappatoire, à des doctrines d'existence et de néant; et qu'à force de paillettes, d'entrelacs et de chamarrures, la rosace puisse être un chiffre et la figure une clé, mais que la tranquille rosace l'ignore et le taise, ceci est encore Asie. Des parages d'Ophir et de Golconde, on n'en attendra que mieux des convois de profusions et des annonces de royaumes, une distension du temps et de l'espace, une chimère aussi apte à devenir tapis dans Chiraz que pyramide à Tanjore. Guillochage devant, vérité derrière le miroir, — sur le soupçon qu'on en a, se font les premières explications entre l'Orient et nous, nous préparant à explorer ses propres explications intérieures.

Avec les goûts qu'on a, les raisons qu'on se donne font les solides répugnances entre les peuples : allons jusqu'au bout de cette sympathie mitigée et utilitaire que la littérature occidentale affecte de déployer devant les premiers arrivages de littérature orientale. Chez Voltaire et Mallarmé quelqu'un se réjouit de ne pouvoir trouver que sur le marché asiatique des modèles d'illogisme pour faire brèche à notre rationnel; cette Asie soulage d'un absurde trop refoulé notre limpide tradition : tantôt elle prête le sien aux fantaisistes, tantôt les pamphlétaires y fourrent le nôtre. Les romantiques pur sang, Lamartine, Michelet, savent ce qu'ils disent, eux, comme seuls le savent les romantiques quand ils prient le vent d'Est pour qu'il leur dilate la cage thoracique : l'Asie est cet ailleurs qui nous change de dimensions et de systèmes de mesure; de là, les précautions des siècles effarés qui la prennent à dose homéopathique.

Cette longue terre interminable, elle-même étirée en forme de dragon, avec tous ses allongements d'appendices dentelés, ses ravisades de tentacules, et cependant la moins décousue par ses échancrures, la plus étalée dans une continuité nommée continent. D'abord l'Asie parle du continu. Toutes ses âmes, si bigarrées, tous leurs produits, si agrémentés, sont pourtant d'une seule tenue. Comme un bloc, tombe devant nous toute une parole — et c'est désigner aussi toute une valeur de silence — toute une parole d'en face.

Asie sans qui le monde ne dirait que ce qu'il veut dire. Une Asie des paroxysmes et des luxuriances, réserve des idées de lever, — c'est une énigme et un souci pour nous! mais sûrement notre décompression; et qui nous fera terriblement soupirer si ses écrits non plus ne sont pas l'élargissement de la cellule. Ne croyez pas que ce soit un détour de vous faire passer par des arbres d'or, de vie et de connaissance, que gardent des fauves ailés à face divine : ce n'est pas impunément qu'une contrée se souvient seule d'avoir vu la nature hésiter sur ses espèces définitives; son épopée reste dépositaire des calibres où une faune expérimentale pouvait tout se permettre avant le Déluge. On y garde des habitudes avec le Chaos, qui n'y est pas un voisin périmé. On n'y a jamais de parti irrévocablement pris : ni d'abord entre être et non-être, car le monde n'est pas un dernier mot; ni non plus entre fabulation et dialectique, car les espèces de la pensée non plus ne sont tout à fait ressuyées.

J'espère que ces images, si véridiques pour moi, ne suffiront à convaincre personne, car il me reste beaucoup à y découvrir.

### 4. — *L'ASIE STABLE ET MOUVANTE*

« L'Asie est une » : ce sont les premiers mots d'Okakura (Kakuso) célébrant les *Idéaux de l'Orient.* Ils peuvent surprendre, bien qu'ici déjà quelque peu annoncés. Passe encore s'il s'agit de mœurs, de tendances, de pratiques; mais non, il s'agit de cela justement qui est dans les têtes parce que c'est dans les bibliothèques, celles-ci fussent-elles « imaginaires ».

Il n'y a peut-être pas de chef-d'œuvre que les civilisations s'envient plus l'une à l'autre que celui de l'unité; et il n'y a peut-être pas de site intellectuel auquel ce prestige nous paraisse, de prime abord, moins réservé que cette aire immense où fourmillent dix mille façons d'être un écrit (en comptant les façons orales) et de l'être autrement que les nôtres. Cependant on ne tarde pas à revenir de ce préjugé.

C'est d'abord la carte qui trompe : la géographie pèse sur les tempéraments, elle n'empêche pas les événements; qu'est-ce que les Alpes ont arrêté entre l'Italie et nous? Ni les arts ni les armes. Et pas davantage les Alpes d'Asie : l'Himalaya aurait presque l'air d'un trait d'union entre les idées du Gange

et celles du Fleuve Jaune, l'Hindou-Kousch entre celles d'Iran, de Babylonie, d'Arabie et d'Inde, le Pamir entre les armées et les religions. Spatialement, chronométriquement, toutes les histoires d'impérialismes paraissent mesquines, comparées à ces deux simples taches d'huile : le fait indien, le fait islamique.

Les plus hautes neiges du globe, assure le bon témoin Okakura, n'ont pu « interrompre, ne fût-ce qu'un instant, l'expansion de cette passion de l'absolu et de l'univers, patrimoine spirituel commun aux races asiatiques ». Nous entendrons bien des fois ce son de gong : là, nous rappellent beaucoup de bonnes âmes, sont nées toutes les grandes religions; certainement il est fin et serré, le réseau qui relie ces terres à leurs cieux et entre ces terres les consommateurs de l'esprit. Et nous, on nous remontre que c'est de notre Baltique à notre Méditerranée qu'habitent les adorateurs de choses particulières; tous ceux-là dont l'étroit raisonnement et l'art futile recherchent, nous disent ceux d'en face, « les moyens plutôt que les fins de la vie » ; chez nous-même, l'exigence de l'instinct spirituel en Asie, elle a fait pousser des cris d'envie à Vigny, la jeunesse de la sève spirituelle en Asie, des soupirs à monsieur Renan.

C'est vrai, après tout, que nos esthétiques, nos codes, nos effusions sont calibrés sur une cité et ensuite étendus au reste de l'univers. Là-bas on se prévaut d'un amour endémique du total, d'un sentiment immédiat du cosmique, toujours aussi neuf, aussi naturel, aussi prêt à digérer avec entrain ou placidité des salades qui se moquent des muqueuses de famille. C'est vrai que, classant les œuvres par régimes, notre administration de la connaissance va souvent asseoir dans les entassements organiques de l'Asie la méthode historique où survit l'esprit de clocher; il est seulement vrai aussi que, sans nous, l'existence d'une Asie serait invisible et indifférente au regard de l'intéressée. Non qu'elle-même s'interdise l'abus des classements; mais, se laissant porter entre des archipels de faits, pratiquant le saut entre des kyrielles, *c'est dans le respect d'un discontinu phénoménal qu'elle s'imprègne d'un continu ontologique.*

Aussi, de ses grands nombres qui restent des tas de chiffres, elle tire des effets et une mémoire de masse, un confort de la dilution. Des rafales de prophètes (*nabis* en Israël, *soufis* en Islam), des générations de poètes (le VIII^e^ siècle chinois), des ateliers de métaphysiciens (d'où le tissage pénélopéen des

six *darshanas* hindous), submergent les jointures et les cloisons. Tandis que les doctrines s'évertuent toutes à dégager l'Un du multiple, l'insouciance des apports successifs, le chevauchement normal des compositions, les poussées de commentaires par touffes de forêt tropicale, font rivaliser avec un infini végétal le bourgeonnement des mondes intérieurs.

Et l'histoire aussi, une histoire strictement liée à des structures naturelles, devient pour nous un trompe-l'œil si nous oublions que les événements changent de sens avec la population et le cadre : dans les poussées extérieures et les dislocations internes qui font trembler périodiquement sols et trônes d'Asie, nous croyons apercevoir une destinée de perpétuelle cassure; mais n'est-ce pas une vue d'étrangers? Sans doute, de grandes tempêtes migratrices s'ébranlent intarissablement des steppes du nord, coupent les élans de civilisation, font rebrousser les courants de culture, installent des chronologies d'usurpateurs : *Pulse of Asia.* Alfred Foucher montre le « long duel indo-iranien » guetté par « un troisième larron », le Touran, toujours prêt à déborder « cet inépuisable réservoir d'humanité qu'est la grande steppe eurasienne ». Mais nous verrons une loi locale faire qu'ici le fléau destructeur finisse en agent providentiel ou diabolique de liaison : les nomades apportent fréquemment aux arts possédants d'Asie la fécondation du trouble-fête. Peu s'en faut qu'on ne croie les voir réveiller par des mixtures inattendues d'inspirations une primitive communauté continentale dont le souvenir se fût dévitalisé.

Il est significatif d'entendre le Japonais Okakura revendiquer pour une pan-Asie des mérites historiques où fondent toutes distinctions entre « chevalerie arabe, poésie persane, morale chinoise, pensée indienne »; à ses yeux, dans une Bagdad sarrasine, agit le « pouvoir des peuples sémitiques de manifester la civilisation et l'art chinois et persans, en face des nations franques de la côte méditerranéenne ». Vue tardive, il est vrai, et qui peut devoir quelque chose au besoin de concurrencer les prétentions unitaires de l'esprit occidental. Mais c'est un fait surprenant que la repousse des unités sous les sabots des chevaux huns. Grousset part des agglomérats du plus haut passé, puis, vers le commencement de notre ère, montre le Turkestan oriental lui-même « point de rencontre du monde aryen et du monde jaune ». La nappe humaine se reforme autour du briseur étranger; la race

turque substituée violemment à l'arabe, l'unité musulmane n'en est qu'accélérée. Avec la langue arabe, il faut la syriaque pour faire une littérature persane; il faut les nestoriens pour devenir la deuxième église nationale des Sassanides et convoyer jusque chez les Turcs du Gobi et les Chinois de Si-ngan-fou une culture partie de Mésopotamie et qui va irriguer un continent.

Et les échanges se répercutent : l'influence persane, réagissant à son tour sur la langue et la littérature arabes, qui n'avaient pas corrigé encore leur origine désertique, fait passer dans les palais et les jardins l'atmosphère des cours d'amour qui fécondera au loin la poésie espagnole. Autre choc en retour : des Arabes sur la Perse encore, à qui ils repassent une sagesse grecque remise entre leurs mains par les savants du syriaque. Et quelle peut être enfin la perméabilité sereine de l'esprit indien ou sino-japonais aux croyances et aux formes importées, c'est un fait patent; des raisons qui ne sont que trop certaines ont beau faire pour nous de l'Asie la terre des fanatismes, il y a cette contrepartie, que parmi ses religions aucune autre religion n'est jamais longtemps ni tout à fait traitée comme un corps étranger.

Ce que la cellule asiatique préfère est de se composer. Sans doute, comme à toute autre, il lui advient de s'opposer; ainsi, la vocation générale de coagulation, qui produit son effet maximum dans l'âme unitive de l'Inde, rencontre sa contrariété maxima dans l'exclusivisme sémite et le Touran séditieux; et, au contact de l'Islam, peu de pacifiques resteront indemnes de l'esprit de lutte. Néanmoins un pouvoir d'amalgamer aux apports de l'invasion les états primitifs de l'esprit local apparaît, en fin de compte, propre aux fondateurs d'empires arabes et même aux conquérants aryens. Kabir est le grand poète d'une âme islamo-hindouiste. Et d'ailleurs, jusque chez les plus irréductibles Sémites, n'est-ce pas assez révélateur que la chronique des uns enregistre d'incessantes tentations exercées par des idolâtries de voisins, tandis que le prophète des autres s'installe dans des lignées messianiques empruntées à des confessions étrangères? Moïse a fort à faire contre les Baals; Mahomet, après Mani, réclame la succession d'Abraham et de Jésus.

Ces bouillonnements de la cuve à esprit, c'est là que s'est brassée une pensée cyclique dont nous ne sommes pas indemnes. Quelque chose d'indémontable, une tenace espérance, dans cette Asie réputée passive et fataliste, a refait

sans fatigue du poème et du décalogue avec de la catastrophe, resserré des rangs de chanteurs et de prophètes derrière des bourreaux. Cela qui arrive si loin n'arrive pas hors de notre propre destin : il y a sur terre plus de conduites de l'esprit que de natures de l'esprit.

C'est pour le fastueux ravageur turc Mahmoud de Ghazna que le patriotisme perse rassemble au début de notre onzième siècle l'épopée pehlevi dont la substance existait depuis Alexandre au moins; puis, entre Gengis-Khan et Tamerlan, la poésie persane reprend souffle et courage. C'est sous Akbar au seizième, le descendant de Tamerlan et Gengis-Khan, le grand humaniste illettré légitimement cher à Grousset, que s'épanouit un prodigieux gouvernement où l'action même semble réaliser des rêves métaphysiques et poétiques du peuple asservi; un peu plus tard, c'est son petit-fils Dara Shakoh qui, de même que l'autre avait fait traduire en persan et en hindoustani Védas et épopées, commande cette traduction persane des Upanishads qui les fera d'abord connaître au reste du monde; nos anciens voyageurs, Bernier notamment, se sont ébahis devant cette princière famille où l'on s'entr'égorge sans cesser d'interroger les religieux de toutes les religions.

La fonction abeille des conquérants tartares transporte d'un bord à l'autre de l'immense Chine, où le goût du théâtre s'est atrophié, un pollen qui le fait fructifier. Dans leurs nids d'Asie centrale, la science européenne tombera très tard sur les canons perdus des doctrines et les chaînons nécessaires des littératures : à Tourfan les derniers restes du « Petit Véhicule » cachemirien, un corpus manichéen, attendaient l'explorateur; à Koutcha un autre théâtre (attribué à Açvaghosa), qui reproduit la technique hindoue, révèle peut-être une correspondance de celle-ci avec celui de la Chine. Les Mongols ont failli recomposer une Eurasie; quand il occupe la Chine, Khoubilaï-Khan y donne le signal d'une Renaissance, s'étant d'avance intéressé de cœur autant à l'humanisme chinois qu'à la religion nestorienne.

Sur les pas des pèlerins, depuis l'Inde sous Açoka, depuis la Chine sous les T'ang, sur ceux des envahisseurs musulmans, des agrégats s'étalent. On peut admettre que le soufisme persan, déjà syncrétisme lui-même, vient se combiner au deuxième degré avec la *bhakti* hindoue; des marchands arabes prennent dans l'Inde un fret de bouddhisme à destination de ports chinois. Est-ce le subconscient qui a fabriqué des légendes pour souligner des coïncidences naturelles, ou

bien réellement, dans une Asie du sixième siècle avant notre ère, ces génies parallèles s'étaient-ils donné le mot pour coexister : Confucius et Lao-Tseu, Bouddha, Zoroastre, le second Isaïe? L'expansion hébraïque ou islamique est présentée comme résultant en partie des voyages d'Abraham ou de Mahomet. Et c'est un trait des littératures orientales d'être des voyageuses (sapience égyptienne, canon bouddhique); un des points sur lesquels ce ne fut pas l'affaire d'un jour que de détromper les modernes et les occidentaux est que les communications intellectuelles n'ont pas souvent parcouru un monde aussi poreux que le furent l'antiquité et l'Orient.

Je néglige ici les extraordinaires diffusions linguistiques; j'ai mentionné celles du syriaque, de l'arabe, du persan, langues diplomatiques ou savantes sur des parcours considérables de temps et de pays; l'écriture cunéiforme a sans doute véhiculé l'intelligence pendant plusieurs millénaires dans toute l'Asie antérieure. Pour imaginer ses répertoires, nous avons la chance de nous appuyer sur la bibliothèque rassemblée à Ninive par Assurbanipal, — encore un destructeur conservateur, alors que les archives du mazdéisme se pulvérisent après l'incendie de Persépolis par Alexandre.

## 5. — *TEL CADRE, TELLES ŒUVRES*

Ce que je voudrais, c'est montrer les lignes dorsales du génie asiatique, trop vaste corps que sa masse fait paraître amorphe. Il y a d'abord une nature de certains sols où va pousser la lettre. Tantôt le confinement des genres rappelle les cultures coincées par la forêt, le sable, le roc; tantôt les étendues de la pensée répondent à celles de la steppe et du désert, ces formes principales du monde qui n'ont laissé aucune trace dans nos formes littéraires d'Occident.

Un même processus se répète dans les divers périmètres : en Chine aussi bien qu'en Judée, passage d'un temps de pasteurs instables à un temps de laboureurs qui défrichent et s'enracinent; puis fusion, non sans retours, des deux types rivaux. Et toujours, et dans l'Inde et l'Iran aussi, une menace persistante fait de la foi la défense de la caste ou de la famille chez des paysans de trop fraîche date pour ne pas craindre de redevenir des errants : jusqu'à nos jours l'Inde est restée un pays de villages (au recensement de 1951, sur un chiffre de population supérieur à celui des deux Améri-

ques, 70 % de population agricole). « Jusqu'au XIXe siècle, l'Extrême-Orient n'était qu'une gigantesque civilisation paysanne » (Tomlin). Dans ses *Danses et Légendes,* Granet apprécie en poésie chinoise l'élément campagne par opposition à l'élément villes; dans le monde arabe c'est la tribu qui joue le rôle du village.

Les phases pastorale et agricole gravent de mêmes empreintes dans les essais du chant, soit à l'extrémité de Canaan, soit à l'extrémité du *Che King.* Peuples de bergers, puis de planteurs, et cela bien avant les Habiru d'Abraham le déplacé. Chez les Aryens, Gobineau observait que le travail est béni s'il s'agit du labour, maudit s'il s'agit de la mine. Donc, des séries dominantes d'images : par exemple, le troupeau, — l'arbre.

Dans la première, tous ces inspirés qui sont des bergers : Amos est berger et s'exprime en langage de berger; Mahomet dit que tous les prophètes doivent l'être, et la poésie antéislamique et islamique se vante de nombreux vers de pâtre; lui-même a été berger et chamelier : comme Abraham. Déjà Gœthe savait que la langue arabe n'a guère de racines qui ne remontent au cheval, au chameau, au mouton. Il y a toute une poésie du bœuf dans l'Avesta, où « faire vivre le bœuf » équivaut à choisir entre nomade et sédentaire, bien et mal (cf. Duchesne-Guillemin); chacun sait quel Egard à la vache l'Inde a perpétué depuis les vaches aimées du Véda. Il y a, de fondation, une poésie arabe du cheval; quatre mille ans plus tôt, les graveurs et acheteurs des sceaux-cylindres de Djemdet-Nasr adoraient de charmants petits chevaux joueurs de luth. Il y a un chant arabe du chamelier, le *hida,* mesuré sur l'enjambée de la monture, et un renouveau de poésie sur ce thème au temps des Abbassides. Amos, le promeneur de moutons, tonne contre les consommateurs de mouton qui se vautrent sur des lits; c'est finalement par le symbole du Bon pasteur, repris au psautier, que sera accompli Isaïe.

D'autre part, la vénération de l'arbre et de la plante, *haoma* avestique, *soma* védique, arbres pouraniques plantés aux quatre coins du paradis d'Indra, Arbre de la Connaissance qui fait épargner par Israël tout arbre à fruit (et Amos encore est un spécialiste du sycomore, Abraham plante à Bersabée un tamaris sacré), Arbre de Bouddha et de la Boddhi, platane bagué par Xerxès avant l'attaque sur la Grèce (« le dogme bouddhiste repose sur des métaphores végétales », P. Masson-Oursel).

Et puis il y a cet arrière-pays où toujours guette une barbarie candidate au rôle de législateur, et derechef ces descentes de nomades sur des métropoles dont ils renouvellent le sang dynastique. Avec, normal ici, ce trait inconnu ailleurs : l'invasion chronique finit en moyen de communication. Justement pour triompher d'une nature toute en hautes barrières et en espaces inhumains, il faut ces autres données d'une nature qui voit grand : les marées d'hommes. Quels négociateurs de la foi, quels transporteurs imprévus de l'esprit, ces Parthes, ces Mongols, ces Arabes! Bouddha et Allah le savent.

Dans l'intervalle, pour inquiéter les formes à penser si elles s'encrassent, la littérature de caravane ne cesse de traverser le fond de la scène; non seulement la marche du Bédouin commande la première poétique de l'Islam, mais partout ce mode libre de la vie retentit sur l'allongement du rêve et sur le piétinement du récit. Une sorte d'instinct poétique propre à l'animal migrateur frappe l'Européen, par exemple Aldous Huxley au Cachemire supposant chez les canards et les anguilles un « impératif catégorique » qui leur ordonne « d'abandonner leur confortable manière de vivre pour une existence nouvelle et difficile », et découvrant « quelque chose de particulièrement romantique dans les caravanes et le commerce lent des gens qui vont à pied ». Cela fait des collections d'images, cela fait des hantises de rythmes. Les anciens poètes arabes réclament en faveur de leurs malédictions une force acquise pour avoir été répétées par les meneurs de caravanes. Quand on relit aussi bien dans Gobineau, *Nouvelles Asiatiques,* ce qu'il appelle « la vie de voyage », on soupçonne qu'à perte de vue la file des montures sur les pistes et des soirées sous les étoiles mesure la multiplication des heures, le déboîtement des épisodes, le battement des prosodies.

Ce n'est pas un détail insignifiant qu'en principe on ne se représente pas un écrivain, homme assis devant un bureau. Littératures de la tente et du divan, de la selle et de la natte, littératures de bouche et de veillées, de chanteurs aux jambes pendantes et de conteurs aux jambes croisées. De là, *Gulistan* et Scheherazade, les chapelets d'anecdotes probantes; de là, *Mahâ-Bhârata* et Firdousi, les paquets de distiques convertisseurs. Les façons de la course et du repos ne sont pas hors de l'esprit. Le premier Dieu unique bivouaque sous la toile et son temple à bras suit des tribus pérégrinantes; les concepts de « marche » et de « voie » sont les clés de tout vocabulaire

moral dans le peuple qu'il a élu; sans vouloir enfler des particularités, on observera que, grand réformateur de la croyance chinoise, Lao-Tseu pose en frontispice de sa doctrine deux caractères unis pour écrire l'idée du *Tao* et qui tous deux expriment de même les concepts de « marche » et de « voie », d'où est suggéré un va-et-vient entre être et non-être. Autre coïncidence : le disciple est celui qui, ayant trouvé son point fixe, s'assied aux pieds du prophète hébreu comme du *gourou* indien; et on a pu donner du mot *Upanishad* cette interprétation : « être assis aux pieds de quelqu'un » (Tomlin).

Il est aisé et vain de s'imaginer ce qui a pu s'improviser et s'exporter au long des quatre routes qui n'étaient pas celles de l'invasion, les lentes routes immémoriales de terre et de mer où, du cœur d'un continent au cœur de l'autre, s'en allait la soie des Sères et revenait — au moins depuis le x^e^ siècle av. J.-C. — l'ambre jaune de la Baltique. Mais sans doute le littéraire ne s'y préparait pas à y être du calfeutré; à peine de l'habitable; certes du convenu, car c'est le moins qu'il puisse faire, mais selon la convention des vendeurs ambulants où le clin d'œil refait du prix un élément aérien. La méditation se tient au plus près des modes premiers d'un troc où l'espace joue et le temps s'étire, qui reste un art de la parole, lui aussi, et ne croit pas, lui non plus, qu'il y ait une fin aux arrangements ni un fond aux coffres. La *qacida,* parangon de la poésie arabe et dès avant l'Islam, répète pendant des siècles un chant d'amour *sur un campement* (le *nasib,* exorde obligé). L'*urdu,* langue nouvelle offerte à l'Inde par les occupants musulmans, et qui enfantera l'un de ses poètes suprêmes, Kabir, l'incarnation même de sa porosité religieuse, est par définition la langue du *camp* tartare.

Nos noblesses de portique et d'amphithéâtre, nos sagesses de cellule, nos finesses de salon, ne se reprennent-elles pas de nostalgie quand résonnent près d'elles ces départs quotidiens et ces élastiques cheminements? Ces mobilités ont partie liée avec celle du parlé, qui ouvrira un autre chapitre. On peut à volonté soutenir, ou bien que la transmission orale permet de jouer davantage sur la lettre des textes même sacrés, ou bien qu'elle procure le moyen le plus fidèle de conservation intégrale. La deuxième hypothèse semble peu discutable quand on met face à face les bévues professionnelles des copistes éternels et la perfection dès longtemps atteinte par les techniques de la mémoire, notamment dans l'Inde; et pourtant le

parlé ne saurait jamais comme l'écrit sentir le mort. On a pu aussi tirer argument, ou bien du Deutéronome promulgué par Josias en 620 pour prétendre que seulement alors commença le règne du Livre, ou bien des lettres de Tell el Amarna, des tablettes de Ras Shamra et Mishrifé pour considérer l'écriture comme un usage ancré dès le XV[e] siècle avant notre ère.

De toute façon, chacun voit que pour l'Asie l'écriture reste un usage spécial : sa littérature fondamentale n'en est que mieux marquée par les conditions du pas et du souffle du piéton et du cavalier (1).

(1) Pour alléger dans la présente publication ce chapitre d'Introduction à l'histoire des littératures orientales, exemples et références ont été réduits à l'indispensable.

# APOLLINAIRE INÉDIT
## LE SÉJOUR A STAVELOT

par JAMES R. LAWLER

En juillet 1899, accompagné de son frère Albert, Guillaume Apollinaire s'installa dans la petite ville belge de Stavelot. Il devait rester près de trois mois à la Pension Constant, au numéro 12 de la rue Neuve, avant de partir un matin de bonne heure, à la cloche de bois.

M. Christian Fettweis, en 1934, et M. Robert Goffin, en 1948, ont raconté avec charme ce qu'a dû être le séjour du poète (1). Ils ont évoqué le Café des Brasseurs qu'Apollinaire fréquentait; la rivière qui traverse la ville, l'Amblève, que l'auteur de *Que vlo-ve?* aimait à croire communiquant avec le Léthé; la Pierre du Diable où il donnait rendez-vous à Maria Dubois, la fille de la friture; enfin les fagnes, plaine mélancolique parsemée de myrtilles, de colchiques, de bruyère.

L'importance poétique du séjour était cependant à préciser. Un critique aussi averti que M. Pascal Pia, dans sa récente biographie, n'essaie pas de relever les traces de cette période dans l'œuvre et omet de la mentionner. Il faut dire à sa décharge que Fettweis avait recueilli un témoignage qui indiquait que les deux garçons, en déguerpissant, laissèrent derrière eux des liasses de papiers (2). On se croyait en droit de dire que le poète, dans la hâte du départ, avait abandonné toute sa production poétique et qu'on ne la connaîtrait jamais.

Nous savons aujourd'hui que soucieux comme toujours de ses manuscrits, Apollinaire emporta les compositions qu'il voulait conserver. Grâce à l'extrême obligeance de Mme Apollinaire, nous avons eu le privilège d'examiner pendant de longues heures un cahier d'importance capitale qui date pré-

(1) C. Fettweis : *Apollinaire en Ardenne* (Bruxelles, Henriquez, 1934); R. Goffin : *Entrer en poésie* (Bruxelles, A l'enseigne du chat qui pêche, 1948).
(2) *Loc. cit.*, p. 55.

cisément de 1899 et dont la presque totalité des pages, nous semble-t-il, ont été écrites à Stavelot même.

L'écriture est en général mal ordonnée, les notes courent dans tous les sens. Les états des poèmes sont sans exception antérieurs à ceux que nous connaissons d'après d'autres recueils, même à ceux placés sous l'étiquette Stavelot dans le *Guetteur mélancolique*. Nous sommes ici devant les brouillons du poète, les prémisses de l'œuvre.

On remarque des pages sténographiées : Apollinaire, on s'en souvient, s'était mis à l'étude de la sténographie à Paris. Très souvent des dessins ornent les marges : profils parfois grotesques, comme nous en avons relevé d'ailleurs sur la plupart de ses manuscrits, jusque sur les épreuves de *Calligrammes*. Il paraîtrait que, semblable à nombre d'autres écrivains, son imagination s'aidait de croquis. Il s'essaie d'autre part à signer son nom : Wilhelm de Kostrowitzky; puis Guillaume Apollinaire.

Nous pouvons résumer l'essentiel des notes du cahier sous trois chefs : les confessions personnelles; les poèmes; les indications de lectures.

Plusieurs pages du cahier donnent des aperçus de l'attitude morale et intellectuelle du jeune poète. On voit se dessiner surtout une image de solitude, de tristesse : celle que nous connaissons bien dans les poèmes d'*Alcools*. Une page contient ce qui peut apparaître comme une confession directe. Le ton d'incertitude ressemble bien à celui de *La Porte :*

*Qu'est-ce que cela peut me faire ô ma maman*
*D'être cet employé pour qui seul rien n'existe.*

Le passage se trouve près du commencement du cahier, est écrit à la troisième personne.

*A... pensait somnolent, sur son lit dans l'obscurité douce de la chambre qui succède aux repas de midi. « Pourquoi ne suis-je pas né riche comme tant d'autres. Pourquoi mon avenir se présente-t-il mystérieux, hermétique alors que les autres, fils de famille, riches, ne voient (?) dans l'avenir qu'une succession de fêtes, de noces, avec le gâtisme final à l'heure du mariage, tandis que moi... J'eus mieux fait au Lycée de bûcher mes maths et d'essayer Centrale, de tâcher d'en sortir ingé-*

*nieur, d'avoir une position assurée. Non, au lieu de travailler, j'ai fait des vers, j'ai eu des rêves, je me suis occupé de Littérature, merde, merde.* » *Ces derniers mots furent prononcés à mi-voix. Et là-dessus la pendule sonnant* (?) *deux heures il se leva. Allumant une cigarette il songeait encore. Sa mère...*

Sommes-nous fondé de voir dans cette allusion aux mathématiques la cause de son échec au baccalauréat à Nice (3)? Mais qui l'aurait pensé : Apollinaire faillit peut-être devenir Ingénieur! D'autre part, en dépit des clameurs contre la mauvaise fortune, nous pressentons déjà dans ce passage une certaine complaisance envers son destin « mystérieux, hermétique ». « Destins, destins impénétrables », chantera le poète mal-aimé.

Mais sa nostalgie inhérente s'exprime le plus souvent dans des formules impersonnelles : « L'homme est solitaire, ne comprend que soi et se demande si le reste existe ou s'il le crée ». On voit apparaître dans de pareils propos le moraliste de certaines pages de l'*Hérésiarque et C^ie* et des *Mamelles de Tirésias.*

Il se sent déjà loin du petit collégien de Saint-Charles qui se levait la nuit pour aller dire ses prières dans l'église obscure. « En matière de religion, écrit-il, la cause première du doute est l'ennui chez le jeune homme et le péché. »

Sceptique, il essaie de définir les dieux : « dieux = choses visibles (ou invisibles peut-être?) sur lesquelles l'Homme ne peut avoir d'influence, ex. : soleil, lune, pluie, montagne...) » Mais il est trop pénétré d'influences religieuses pour les abandonner totalement. Nous le voyons un jour qui se constitue une trinité scientifique. « La science se peut diviser : Histoire — Père — ou science du passé, Mathématiques (Sciences exactes) — Saint-Esprit — ou science du présent, Philosophie — Fils, ou science du futur. La mathématique la rend une et la fait éternelle. L'Histoire vit de traditions et de faits diversement interprétés. La philosophie vit de suppositions mais n'a pas de faits (sauf les cas de prophéties, même de notre éternité) puisqu'ils sont à venir. La mathématique n'a que des faits mais indiscutables, elle plane sur le passé, sur le futur, les relie — est leur Amour. » Apollinaire, on le sait, nommera par la suite la poésie « science du futur » et invitera les sciences exactes à suivre les prophéties artistiques.

(3) Cf. M. Adéma : *Guillaume Apollinaire le mal-aimé* (Plon, 1952).

« La poésie... imagine des fables prophétiques que plus tard les inventeurs réaliseront » (4).

D'autre part on s'étonnera peut-être qu'il ait prêté beaucoup d'attention à la question sociale. Mais tout le monde se passionne pour « l'affaire ». Il lit les articles de Retté sur l'antisémitisme dans *La Plume*, de même que dans le *Petit Journal*. En 1899 à Stavelot, on croit à la trahison de Dreyfus :

*Je voudrais bien être à Paris*
*Pour embrasser Esterhazy...*

Par ailleurs il discute des idées de Maurras. « Je me permets de faire remarquer à M. Maurras que la tyrannie de l'unité ne supprimerait pas celle du nombre, cela ferait deux tyrannies au lieu d'une. En effet, un roi [si] absolu soit-il a des ministres, des gouverneurs, etc. Combien cela fait-il de tyrannies? »

Il a lui-même une panacée sociale. « Il faut organiser le travail. Le socialisme restreint la liberté, le travail organisé est un esclavage et rétablit une noblesse gagnée à bras. » Il est intéressant de voir qu'il accorde déjà de l'importance dans son système aux vêtements colorés. « Il faut égayer les vêtements », dit-il. On ne peut s'empêcher d'évoquer les robes simultanées de 1913 et les costumes bariolés des *Mamelles de Tirésias*.

Comme pour servir d'illustration à ces préoccupations, il compose le poème *Au prolétariat* (5) et un conte — *Conte véridique*. Ce dernier est la relation d'une promenade au cours de laquelle le poète voit un ouvrier tomber d'une falaise. Il accourt, mais les autres personnes ne semblent pas y prêter d'importance. Le commentaire est concis : « Il gagnait trois francs par jour. Le corps restait étendu au soleil. »

Mais sa position politique n'est pas fixe. Il semble pencher le plus souvent pour le socialisme. « le travail organisé ». Mais nous relevons aussi un paragraphe assez anarchiste : « Les destins sont rêveurs. La société actuelle meurt d'incertitude. Jetons le trouble, ne faisons rien pour assurer la société, il est bon qu'elle meure. » Cette attitude se reflète

(4) *L'Intransigeant*, 28 novembre 1917.
(5) *Le Guetteur mélancolique*, p. 32. Il mentionne dans un autre cahier avoir lu ce poème, ainsi que *Les Villes*, vers avril 1903, à une soirée de *La Plume*.

d'ailleurs dans le seul article consacré à la politique qu'Apollinaire, en 1905, publiera en revue (6).

Pour ce qui est de ses réactions à la vie en Ardenne, nous trouvons dans ce cahier assez peu de témoignages. Il faut citer cependant une charmante satire qui prend pour sujet la vie stavelotaine :

*Parmi le tan et le plantain*
*Et les ruines légendaires*
*Chaque richard stavelotain*
*Ingurgitant diverses bières*
*Et comptant les jours révolus*
*En bon bourgeois songe aux affaires*
*Pour le reste ce sont mystères*
*Jusqu'au mariage c'est l'us*
*A Stavelot pas de putain*
*Le nu mérite les galères*
*Chère cache ce blanc tétin!*
. . . . . .
. . . . . .
*Et des défunts célibataires*
*Sont encore puceaux dans leurs bières*
*Jusqu'au mariage c'est l'us.*

L'accent léger, le propos sont assez semblables à ce que l'on remarquait déjà dans *Le Cercle « La Fougère »* publié en 1952 dans *Le Guetteur mélancolique.*

Mais une chose le passionne à Stavelot : le wallon. Il se donne à l'étude des tournures grammaticales, note par exemple que « la négation (nenni) a souvent le sens de l'affirmation », tandis que « (*nôna*) est toujours négation ». Un jour il se constitue une espèce de vocabulaire local, qu'il emploiera d'ailleurs en grande partie dans *Que vlo-ve?* Nous en citons l'essentiel :

*Mareïe Aili Dadite Dupont La perle de L'Amblève...*
*Fougères Bruyères... Rosée Cèpes châsse de Saint-Remacle*
*Aux rendez-vous des Brasseurs... Péket pintèr chope*
*vin de cerise 3 centimes... gotte grandé gotte*
*Friture Vielsalm nuit de Vielsalm Cutinée crâmignon*
*krompire tourbes de tan jeux prairies M' Leroy Becker*
*le pouce = Poncin...*

(6) Voir *Le Gouvernement,* dans la *Revue immoraliste,* avril 1905. Rappelons d'autre part qu'il lisait en 1899 le *Journal du Peuple* anarchiste dirigé par Sébastien Faure.

En ce qui concerne ce dernier mot, on se rappellera un paragraphe de *Que vlo-ve?* : « Guyame raconta l'histoire de Poncin et de ses quatre frères, ce qui signifie le pouce et les quatre autres doigts. Poncin dans l'histoire rossait toujours Longuedame qui est le majeur » (7).

◆

Pendant les trois mois passés à Stavelot, Apollinaire apprend son métier, expérimente différentes techniques, découvre des images neuves qu'il utilisera plus tard.

Quoiqu'il paraisse toujours ignorer l'accent profond qu'à partir de 1903 il tirera de l'octosyllabe, il manie avec aisance un vers libre qui, pour le moment, accuse l'influence de Maeterlinck. On en a vu des exemples dans le *Guetteur mélancolique*. Il est intéressant de constater des notes marginales sur la première version de la *Chaste Lise*. Le poète se donne pour but d'évoquer cet état de somnolence qu'affectionnèrent les symbolistes : « Les pensées font montre de lassitude et s'endorment même. » Les treize vers du même poème sont ici divisés en quatre pour distinguer les mouvements musicaux (I La journée a été longue...; II Demain sera ce que fut aujourd'hui...; III Nous sommes las ce soir...; IV Et dès l'aube demain...) (8).

La première version d'*Un dernier chapitre* (titre original : *Nième chapitre*) projette une lumière intéressante sur la technique vers-libriste (9). En effet, cette pièce est écrite comme de prose; ce n'est que plus tard qu'Apollinaire fait la mise de la ligne. Le lecteur ne manquera pas d'évoquer la genèse semblable de *la Maison des Morts* et d'*Un Fantôme des Nuées* qui, eux aussi, furent conçus primitivement comme un morceau de prose.

La plupart des poèmes sont cependant écrits en alexandrins, de même que les premiers essais de Nice. Quelquefois, pressé d'écrire, Apollinaire ne prend pas la peine de rimer, et les vers deviennent, presque sans le vouloir, des versets. Mais par ailleurs il montre un désir caractéristique de renouveler les mots rimes; et nous observons déjà, par exemple, la curieuse homophonie de l'o ouvert et fermé, de « robe » et

(7) *L'Hérésiarque et Cie*, p. 131.
(8) *Le Guetteur mélancolique*, p. 28.
(9) *Ibid.*, p. 85.

« aube ». Cette même rime se retrouve à travers l'œuvre :

*Où sont-ils Braque et Max Jacob*
*Derain aux yeux gris comme l'aube...* (10).

Le jeune poète s'amuse d'autre part à faire des poèmes acrostiches, de même que plus tard, à des moments perdus, il composera des calligrammes, « ces fleurs d'encre » disait Aragon. Les acrostiches portent plusieurs noms : Irma, Jeanne, Louise, Elodie, Marguerite; mais surtout le nom de la belle Maria, le premier amour du poète, qui devait s'éteindre peu de temps après lui, en 1919 (11).

Au fil des poèmes qui sont le plus souvent médiocres, on est tout étonné de découvrir quelques pièces qu'Apollinaire donnera à publier beaucoup plus tard. L'une d'elles débute ainsi :

*Je songe à Gaspard (ce n'est certainement pas*
*Son vrai nom...*

Elle paraîtra dans le *Cortège priapique*, recueil de poèmes qu'Apollinaire vendait lors de son séjour à Nice, juste avant la guerre. De même, *Fagnes de Wallonie* (« Tant de tristesses plénières... ») que le poète remet à la revue d'avant-garde *Nord-Sud* en 1917, se trouve quasiment dans sa version définitive dans ce cahier de 1899 (12).

La pièce symboliste *Jeunesse* que M. Adéma estimait dater de 1908 et qui paraît effectivement dans la revue *Visages de la vie* en 1909, fut composée en fait en 1899 :

*Au jardin des cyprès je filais en rêvant...*

Six vers qui ne furent pas repris complètent la version originale du poème; et bien qu'ils soient évidemment à l'état brut (répétition de « voyais ») nous y découvrons l'origine d'une strophe de la *Chanson du mal-aimé :*

*Car (je) ne savais pas que cesse la croissance*
*Après l'élan normal de notre adolescence*
*Et lorsque je voyais quelquefois vers le soir*
*Que près des jasmins je revenais m'asseoir*
*Pour écouter les fleurs et les feuilles sans nombre*
*Je voyais que rampait éperdument mon ombre.*

(10) *Calligrammes*, p. 70. Au demeurant, le disque conservé aux Archives de la Parole indique qu'Apollinaire prononçait régulièrement l'o fermé comme un o ouvert.

(11) Une feuille de cahier contenant quelques-unes de ces acrostiches (dont une écrite en wallon) se trouve aujourd'hui au Musée Apollinaire à Stavelot.

(12) Reproduit dans *Il y a*, p. 93, avec la date : 1917.

La pensée de ce dernier vers engendrera en 1903 une belle strophe mystérieuse :

*Et toi qui me suis en rampant*
*Dieu de mes dieux morts en automne*
*Tu mesures combien d'empans*
*J'ai droit que la terre me donne*
*O mon ombre ô mon vieux serpent.*

Rappelons aussi que lorsqu'en 1909 Apollinaire publie une série de poèmes sous le pseudonyme féminin de Louise Lalanne, il reprend une chanson que nous découvrons écrite déjà à Stavelot.

*Les myrtilles sont pour la dame*
*Qui n'est pas là*
*La marjolaine est pour mon âme*
*Tralala!...*

Si quelques-uns des poèmes de Stavelot ne seront publiés que plus tard, comme s'il s'agissait de compositions de « l'Esprit nouveau », on trouve bien plus fréquemment des vers isolés que le poète reprendra, sans les modifier, dans des poèmes bien connus. En effet, nous touchons ici à un procédé fondamental chez Apollinaire qui veut qu'il incorpore des vers anciens dans un poème entièrement nouveau. Par exemple, une page du cahier de Stavelot contient le vers suivant :

*Oui je veux vous aimer mais vous aimer à peine.*

Or, treize ans plus tard, il utilise ce même alexandrin parmi les octosyllabes d'un poème adressé à Marie Laurencin :

*Les masques sont silencieux*
*Et la musique est si lointaine*
*Qu'elle semble venir des cieux*
*Oui je veux vous aimer mais vous aimer à peine*
*Et mon mal est délicieux* (13).

On peut alléguer maints autres cas qui confirment l'importance pour le poète des vers faits en Wallonie.

*Puis quand... on ne vit plus de rade*
*Nous demandâmes aux marins sera-ce tôt*
*que bleuira sur l'horizon la désirade...*
*quand bleuira sur l'horizon la désirade.*

(13) *Marie, Alcools*, p. 63.

Ce dernier vers, avec la curieuse acception personnelle prêtée au nom d'une île des Antilles (et qui atteste peut-être une influence livresque), se retrouve sans changement dans *Le Brasier* publié en 1908 (14).

*L'Emigrant de Landor Road,* au témoignage d'Apollinaire lui-même, commémore un de ses voyages futiles à Londres à la recherche d'Annie, en 1902 ou 1903. Cependant, le cahier de Stavelot révèle que trois vers au moins de ce beau poème furent écrits longtemps avant la rencontre avec la jeune Anglaise.

*Le bon vent qui poussa d'abord nos galéasses*
*Laissait en nos cheveux de longs baisers mouillés*
*Des émigrants tendaient vers le port leurs mains lasses*
*Et d'autres en pleurant s'étaient agenouillés* (15).

De même, quelques vers d'un long poème seront repris, d'abord dans *Adieux,* adressé à Linda, plus tard dans la *Chanson du mal-aimé :*

*Très humbles et très doux pleureront des ricombres*
*Et des pauvres fameux pour vous vendraient leurs ombres*
*Mais calmes des pleureuses vous dirent des lais tristes* (16).

Signalons enfin que *Le Vent Nocturne,* écrit à Neu-Glück, en Allemagne, dans l'automne de 1901, contient un vers évoquant originellement la féerie wallonne :

*Les elfes rire au vent et corner aux rafales*

et que *Lul de Faltenin,* qui, selon M. Louis de Gonzague-Frick, fut composé en 1907, se sert d'une image stavelotaine :

*Vois-tu les soirs où le soleil se gargarise*
*Les couchants de la mer sont longtemps radieux* (17).

L'intérêt de ce procédé est patent. Nous en avons déjà signalé ailleurs d'autres exemples, tels les huit octosyllabes anciens de *La Clef* qui se rencontrent dans *A travers l'Europe,* poème d'un modernisme frappant, composé une douzaine d'années plus tard. A mesure qu'on étudiera les manuscrits d'Apollinaire, on se rendra compte que les poèmes se constituent très fréquemment d'une multiplicité de citations puisées dans des pages de date antérieure. La carrière du

(14) *Alcools,* p. 109.
(15) Cf. *Alcools,* p. 102.
(16) Cf. *Il y a,* p. 48; *Alcools,* p. 20.
(17) Cf. *Alcools,* p. 89.

poète se révèle ainsi d'une continuité extraordinaire. Il dispose ses vers comme un peintre cubiste dispose les objets de sa toile. Toute chronologie anecdotique est écartée; et c'est avant tout une exigence d'unité musicale, une composition chantée qui soutient, accorde les disparates.

Les premiers emplois de certains mots rares se trouvent aussi dans le cahier de Stavelot. Il est sans doute peu de lecteurs qui n'aient cherché vainement dans un dictionnaire l'explication de ce vers de *La Porte :*

*Pi-mus couples allant dans la profonde eau triste.*

La rareté exotique de ce poisson chinois (une note d'Apollinaire donne cette précision) apparaît pour la première fois dans un vers de Stavelot; mais l'image, remarquons-le, n'a pas encore revêtu la résonance personnelle si frappante dans *La Porte :*

*Au bord des fleuves vierges lors nous irons pêcher*
*Pi-mus allant par couple en profondes eaux.*

Parallèlement à cet emploi, un autre poème de 1899 fournit la première allusion au *pihi,* terme repris en 1912 et 1913 dans *Zone* et *Les Fenêtres :*

*Et les vols les pi-i qui n'ont qu'une seule aile*
*Et qu'un œil, le mâle à droite, à gauche la femelle*
*Et volent par couple*

Le magique *pentacle* du *Brasier* (« Ma tête, mes genoux, mes coudes vain pentacle ») apparaît parmi ces pages :

*Nous voulons les tombeaux les dieux que nous aimons*
*Et les trésors des nains que protège un pentacle.*

Les *argyraspides,* soldats d'un corps de fantassins qui formait la garde d'Alexandre le Grand, est une allusion employée dans *La Chanson du mal-aimé :*

*L'hiver est mort tout enneigé...*
*Mort d'immortels argyraspides.*

Une pièce de 1899 en contient le premier emploi :

*Or quand venaient solennels les Argyraspides*
*On voyait que l'arc était lourd la lance inutile.*

Les *dendrophores,* on le sait, sont ceux qui, le 22 mars, portaient un pin sacré en l'honneur de Cybèle. Ce terme, utilisé dans *La Chanson du mal-aimé* pour symboliser les

messagers du printemps (« La neige... fuit les dendrophores livides »), apparaît dans un poème de Stavelot :

*Hélas comme Macbeth qui connut sa folie*
*Un jour vers moi la forêt marchera terrible*
*Comme lui je ne verrai pas les reflets d'or*
*Au soleil des grandes lunes des dendrophores.*

Il est intéressant de signaler d'autre part que la prédominance du chiffre sept, qu'on rencontre dans plusieurs poèmes postérieurs, se remarque déjà :

*Hélas! les sept douleurs Amour m'a reservées.*

Le lecteur rapprochera sans difficulté ce vers de l'épisode des sept épées d'*Alcools :*

*Sept épées de mélancolie*
*Sans morfil ô claires douleurs...*

Relevons en outre quelques-unes des métaphores que, sans les incorporer dans des poèmes, Apollinaire note au cours de ses griffonnages. Une comparaison réunit par exemple des observations niçoises et stavelotaines :

*Les feuilles mortes des agaves sont*
*pareilles à des morues sèches.*

Le poète aime déjà les jeux de mots précieux comme celui-ci sur l'épithète acère : « Rare comme un époux acère. » (On pense à certaines images de *l'Ermite,* par exemple : « Le tact est relatif mais la vue est oblongue »). Remarquons aussi cette métaphore : « toutes sont mobiles comme les portes ». Apollinaire se servira d'une image presque identique au dernier vers de *Rosemonde* où la jonction de l'humain et de l'inanimé rend un accent pathétique :

*Je connais gens de toute sorte*
*Ils n'égalent pas leurs destins*
*Indécis comme feuilles mortes*
*Leurs yeux sont des feux mal éteints*
*Leurs cœurs bougent comme leurs portes* (18).

Terminons cette étude des poèmes du cahier en donnant les corrections apportées à *Mardi gras,* pièce composée en 1898 et dont le premier état fut dédié « à mon ami Jehan Loques », c'est-á-dire, Toussaint-Luca (19).

(18) *Alcools,* p. 58.
(19) Voir A Toussaint-Luca : *Guillaume Apollinaire* (Paris, Ed. de la Phalange, 1920), p. 29.

*Dans un jour vert mauve ou rose*
*Est-ce le jour? est-ce la nuit*
*Passent les Pierrots d'ennui*
*Et leurs belles couronnées de roses*
*Fantômes pâles en la nuit*
*Nuit plus étoilée que les nuits habituelles*
*Stellée de gemmes au scintillement pâle*
*(Perle, opale,*
*Emeraude et spinelle)*
*Courent en chantant arlequins, colombines,*
*Polichinelles au nez crochu,*
*Mousquetaires, Marquises, diablotines*
*Et s'illumine*
*La ville en fête*
*Et jouent mirlitons, mandolines,*
*Tandis qu'au loin le Roi déchu*
*Le Roi des Fous est brûlé par son peuple, las!*
*Hélas! Carnaval, le Roi Carnaval flambe!*
*Le Roi flambe!*
*Chaussons* (20)! *feux de Bengale!*
*Champagne! Dithyrambe!*
*Confettis! Baisers pâles!*
*Le roi flambe*
*Le roi Carnaval flambe...*

On notera que la révision est presque exclusivement dans le sens d'une plus grande unité musicale. Le poète joue des longueurs des vers et, d'une manière très avertie, des rimes. Il paraîtrait que l'exemple d'un Régnier ait été bien compris.

◆

On connaît l'immense appétit livresque d'Apollinaire. Dans les pages du cahier que nous avons eu entre les mains, on voit le jeune poète se livrer à une diversité de lectures. Sur la couverture se placent deux citations, on dirait en guise d'exergue : l'une tirée d'Asselineau (« Ce sont les classes laborieuses qui constituent les forces vives d'une nation »), l'autre de *La Sagesse et la Destinée* de Maeterlinck : « L'Amour ne brise dans un cœur que les objets fragiles, et s'il y brise tout, c'est que tout y était fragile. »

(20) Nous lisons : chaussons, non pas : chansons.

Les poètes cités sont rares. A part ces quelques lignes de Maeterlinck, Apollinaire copie deux vers de Marceline Desbordes-Valmore :

*J'ai tout perdu! Mon enfant par la mort*
*Et dans quel temps! Mon ami par l'absence* (21).

En outre, nous le voyons intéressé par la disposition métrique d'un vers de Moréas :

*Chère main aux longs doigts délicats*

Il s'agit, note-t-il avec précision, d'un vers de neuf syllables en anapestes.

Quelques lectures médiévales sont signalées : livres que sans doute il avait consultés à la Bibliothèque Mazarine, lors de son arrivée de Monaco. Il remarque chez Guiart l'emploi du mot « feuilloler » ; s'en souviendra dans *La Chanson du mal-aimé* et d'autres poèmes :

*...sous les roses qui feuillolent*
*De beaux dieux roses dansent nus...*

Il relève aussi une phrase du *Roman de Dumart le gallois :* « Le topaze a le color d'or cuit ». Quelques pages plus loin il incorpore cette image dans un poème :

*Nous aurions jusqu'au jour médité les topazes*
*La veilleuse dans l'ombre est un bijou d'or cuit*

Et ce dernier vers revient inchangé dans une autre pièce, *Palais,* publiée en 1905 (22).

D'autre part, nous remarquons une formule tirée de la *Confession d'un chef-d'œuvre* de Léon Daudet (« La beauté exalte ou corrompt et détruit quand elle ne crée pas ») ainsi qu'une allusion aux lettres de George Sand à Edouard Rodrigues, parues cette même année dans *La Revue Bleue.*

Relevons aussi pour conclure un essai de traduction de la *Fiammetta* de Boccace. Le poète se propose de « traduire l'œuvre le plus mot à mot possible ». Il avait d'ailleurs parlé de ce projet dans une lettre à Toussaint-Luca : « Je ne crois pas que l'on ait traduit la Fiammetta en français. En tout cas, il ne doit pas y avoir d'esthétique traduction? C'est ce que j'essaie de faire ». De cette lecture il tire un nom propre, utilisé dans *l'Ermite,* et qu'on avait cru un néologisme : Zélotide (23).

(21) On serait tenté de mettre à côté de cette citation le poème d'Apollinaire, *La Clef* (*Le Guetteur mélancolique,* p. 74).
(22) Cf. *Alcools,* p. 37.
(23) On remarque aussi des renseignements hétérogènes qu'il tire de

L'œuvre d'Apollinaire, on le voit d'après ce cahier, n'est pas le simple résultat de quelques heures d'inspiration. A dix-neuf ans, le poète a choisi le métier d'écrire, il y travaille avec diligence. « L'ordre et le métier, dit-il un jour, sans quoi il n'y a point d'art » (24).

L'étonnante continuité de sa carrière se découvre d'une façon tout aussi nette. Sont écrits déjà quelques-unes des pièces, de nombreux vers, que le poète du Dramatisme et de l'Esprit nouveau ne désavouera pas. L'accent nostalgique se remarque, ainsi que, de temps en temps, une certaine brutalité précise de l'image qui tranche avec l'univers symboliste :

*La voix d'Hérodiade en rut d'amoureux*
*Mordant les pâles lèvres du Baptiste décollé...*

Les notes de lectures, les méditations personnelles montrent ce large intérêt qui caractérise notre poète. Si, d'autre part, ses préoccupations sociales surprennent, c'est parce que l'on n'a pas assez souligné une insistance qui se retrouve tout au long de ses pages critiques, jusque dans la conférence de 1917 sur l'Esprit nouveau. La littérature, affirme-t-il à maintes reprises, doit servir à « l'émancipation sociale et morale de l'humanité » (25).

ses lectures, ainsi : « La tour d'ivoire se dresse auprès des pyramides de Malpighi » ; ou bien une définition : « pandiculation : allonger les bras et les jambes en bâillant ». Notons que ce dernier mot est utilisé dans les *Onze Mille Vierges*, publié en 1907 (p. 81) : « Mony... regarda la jolie jeune fille grande et potelée s'étirer en pandiculation ».

(24) *Les Peintres cubistes*, p. 42.
(25) *L'œuvre du Comte de Mirabeau*, p. 10.

# MERCVRIALE

## *POESIE*

**PEUPLE ET POESIE (1). — Il y a probablement deux façons principales d'écrire : ou pour exprimer sa pensée ou pour répéter celle des autres. La seconde, seule usuelle, est de beaucoup la plus recommandable en société. Et du moins un honnête citoyen, s'il dérange quelque tabou, doit-il se procurer une contre-assurance auprès de l'organisation du tabou adverse.**

**La question peut se poser devant un lot de livres selon lesquels, chose remarquable, les consignes politiques seraient un comble de libre inspiration poétique. Mais quoi, feignons de ne pas nous en apercevoir, est-il dit dans Courteline à propos d'un polichinelle dans un tiroir : j'ai cette chance que la règle du *Mercure* s'accorde avec mes habitudes pour interdire à la politique les abords de la littérature.**

**Peuple et poésie, — Claude Roy va d'ailleurs nous mettre à l'aise en distinguant deux sens du mot « populaire », un pour la poésie, un pour la politique. Ne pouvant douter que de ces deux domaines le premier ne soit celui où l'on travaille au bonheur des hommes, on se félicitera que de la plume de l'auteur tombent, presque à tout coup, les idées justes et les expressions heureuses. Je sais bien que c'est enfantin, et anticivique, de donner raison aux gens parce qu'ils ont raison, et non parce qu'ils s'appellent Un Tel; mais chacun fait comme il peut, il y a des écrivains qui peuvent encore en écrivant soigner leur carrière, d'autres ont bien assez à faire de dire les choses qu'ils pensent comme ils les pensent.**

**Donc, l'*Introduction aux plaisirs et aux profits de la poésie populaire* est d'un excellent et perspicace lettré. A ce point même qu'il m'a l'air de mettre à mal quelques préjugés de son propre**

(1) Claude Roy, *Trésor de la Poésie populaire*, Seghers; Aragon, *Les Yeux et la Mémoire*, Gallimard; Guillevic, *31 Sonnets*, préface d'Aragon, Gallimard; Pierre Daix, *Guillevic*, Seghers (« Poètes d'Aujourd'hui »).

camp; en tout cas, je me sens innocenté de n'avoir jamais donné dans le mythe d'une littérature prétendue populaire par opposition à une autre qui serait celle de littérateurs étrangement absents des peuples : *Toute opposition radicale entre poésie populaire et poésie lettrée est artificielle.* Cela veut-il dire que les lettrés qui vont au peuple — expression employée naguère et qui avait l'intérêt de laisser voir le chemin à faire — deviennent du coup populaires jusque dans leurs artifices? Naturellement cela permet d'écrire avec un sérieux considérable : *Virgile, frère d'Eluard, — d'Apulée à Eluard,* et autres *Gott-mit-uns.* Certainement cela dit qu'entre un peuple et sa poésie, fût-elle produite même par des poètes, il n'y a d'autre obstacle que ces spécialistes du mythe qui orientent l'opinion pour attester ensuite qu'ils l'ont trouvée telle quelle. Une simple vérité luit à chaque tournant de page : la poésie ne peut être qu'un métier, et rien, en somme, n'empêche le naturel des peuples de préférer les poésies bien faites; cette bonne fortune leur est advenue souvent, il apparaît seulement qu'elle est mieux assortie à l'âge pastoral qu'à l'âge industriel. On ne sait pas pourquoi la machine et les machineurs s'obstinent à être des thèmes peu esthétiques.

Ainsi pourra être exaltée la tradition, si elle résulte d'une entente profonde entre génie individuel et foule réceptive. Tel axiome d'apparence utilitaire n'est pas davantage contestable : *La poésie populaire est l'œuvre du peuple, en ceci qu'elle réunit un ensemble d'œuvres dont la caractéristique est d'avoir réussi.* Je ne dis pas qu'un bout d'oreille ne perce de-ci de-là. Réussir, aujourd'hui, on sait ce que cela signifie partout, même sans la police, avec l'électricité et les prix littéraires; mais enfin le polichinelle ne dépasse pas trop du tiroir.

Quelle que soit l'intention, on lance dans la grande circulation des idées saines : pas plus que les rhapsodies épiques, les chansons célèbres ne sont, en général, l'œuvre de n'importe qui et l'enfant de personne; en art, et surtout dans les arts de la parole, pas de génération spontanée. Il arrive seulement qu'un vrai poète se trouve exprimer à souhait le sentiment diffus et confus de la foule, et aussi que le travail des siècles, qui d'ailleurs ne tombe pas forcément juste, confère à un texte une vie inattendue.

Toutefois, ces idées saines, Claude Roy aurait tort de croire qu'elles attendaient notre époque de causes douteuses; c'était, en plein romantisme, celles notamment de Villemain et Sainte-Beuve sur la formation des épopées; sauf un court moment de vertige germanique, Hugo fut de ceux qui ne cessaient en France de proclamer que les suprêmes grandeurs littéraires portent une

marque d'auteur. Vico lui-même, qui a le premier posé la question homérique, entendait les rapports du poétique et du populaire avec une lucidité dont on attendait que se réclame celle de Claude Roy, mais il ne fait pas mention de ce précurseur.

Personne ne niera que, si un fonds populaire fournit parfois des thèmes au *poeta doctus* (poète-poète pour Claude Roy), celui-ci le lui ait bien rendu; tantôt l'écrivain met en forme des cycles connus (Faust, Ulysse), tantôt les berceuses de nourrices charrient des débris de grands livres. Généreusement nous voudrions tous, avec Michelet, donner leur revanche aux morts obscurs; mais ils n'obtiendront rien qu'en montant sur les épaules de quelques morts fameux qui, par leur réputation positive ou négative, font les époques hautes ou basses; et, s'il n'y a ni grands bons ni grands méchants, l'histoire, qui est juste lorsqu'elle n'a plus rien de mieux à faire, fauche par larges pans les siècles obscurs avec leur population entière. Hélas, on ne peut compter que sur les grands hommes pour faire l'histoire.

En réfléchissant sur ma très stimulante lecture, je me demande si la poésie n'a pas besoin, pour vivre, de concilier deux conditions : l'une est de comprendre que l'*objet* de la littérature n'est pas l'homme mais la littérature; la seconde est de se rappeler que le *sujet* de la littérature n'est pas la littérature mais l'homme. On voit par là que la réhabilitation des poésies populaires — à supposer qu'elle fût encore à faire — avait sa place indiquée dans une campagne générale contre les formalismes. Les révolutions, qu'elles soient nationales ou nationalistes, ramassent en route le bon sens, la vertu, la santé; ce n'est pas qu'elles y tiennent par définition, puisqu'elles sont un multiple de l'esprit de guerre; mais elles les trouvent à l'abandon, puisqu'elles sont passées par cette brèche; et un bout de chemin en cette compagnie n'engage pas l'éternité.

Ainsi les formalismes, par la faute de qui nos arts sont effectivement assez malades, il va falloir que ce soit la queue elle-même des aberrations formelles qui nous rende le service de les dénoncer! sincèrement (non sans un peu de surprise), si les ex-vétérans de l'anti-poème, les fidèles officiels du dépeintre, les chantres de la pataphysique se chargent de balayer ce qu'ils ont adoré, merci pour la voirie! Aragon confessera que son *tourment du sonnet* regrettait Pétrarque dès le temps d'Apollinaire.

L'importante Introduction est suivie par un recueil qui ne l'est pas moins. Maint exemple y rappelle que la grâce poétique peut être de naissance et de don ou d'occasion et d'effort : le type du second cas sera, entre beaucoup, l'*Il pleut, bergère,* de Fabre

d'Eglantine, de plusieurs hymnes nationaux; tout à coup, ne fût-ce que pour un jour, le non-poète se réveille en oui-poète. L'assemblage mérite son nom de Trésor, où se rejoignent les présents des princes et des humbles.

Si agissante pourtant que demeurent ces antiques fraîcheurs, il leur manque un moyen d'action essentiel : la musique, sans laquelle rien de ceci n'a été pensé ni connu. Comment n'avoir pas donné au moins quelques échantillons de mélodies? que devient sans cela la perle la plus authentique, même la *Perdriole* (ici « partriole ») ? (on aurait aimé quelque référence à des musiciens tels que Maurice Emmanuel, des bibliographies moins écourtées, un index). Tous ces jolis mois de mai dorment là dans l'herbier, ils étaient faits pour le plein air et la quête aux portes. On peut ouvrir au hasard sans être déçu, on ne peut lire beaucoup de pages à la file; ces beautés, et c'est leur force, ont été adressées aux oreilles.

●

Ah! enfin de la poésie impure! ce cri vous vient en ouvrant Aragon.

Donc, voici un groupe, ou plutôt un groupement, de poètes qui tout à coup se redemandent où est la poésie, et s'ils ne lui tournaient pas le dos, et où la prendre pour être sûrs que ce soit elle, ce coup-ci, et non son fantôme. Cette aventure me paraît émouvante.

Non pas pour en triompher; car peu importe à la poésie que ceux qui la cherchent s'égarent, elle les attend sans se troubler pour si peu. Mais parce que c'est, à des degrés divers sans doute, l'aventure intérieure de chaque vrai poète. Il n'en est pas un, surtout en des temps déchirés, qui tout à la fois ne soit convaincu de détenir la vérité poétique, et ne tremble de la voir le détromper, ou de passer à côté; il n'est pas jusqu'à Claudel, avec qui on voit Aragon en échange de politesses, qui n'ait plus d'une fois laissé entr'apercevoir quelque nostalgie de la poésie en vers. Etre un poète vrai, c'est peut-être vivre jusqu'au bout ce conflit entre une certitude vitale et un doute mortel, une réminiscence de tous les possibles qu'on a dû sacrifier à la création d'un monde unique. L'œuvre résulte d'une forte majorité de moments imperturbables, pourtant chacun sait qu'elle n'aurait pas d'âme sans le travail secret des heures noires.

Aussi, quel que soit le produit, apparaît-il intéressant que quelques habitués du bruit donnent de la publicité à leur crise

personnelle. On n'a pas la moindre envie de leur retourner le couteau dans les cicatrices. J'essaie, si éloigné que j'en sois, de me mettre, pour en parler, à la place où un poète a senti les choses que je lis (sentir tout ce qu'il y a de grave dans cette interrogation :

*C'est possible après tout qu'à parler politique*
*Sur le rythme royal du vers alexandrin*
*Le poème se meure...)*

Car à quoi bon en parler, si ce n'est pour chercher ce que la poésie y gagne et non ce qu'elle y perd?

La réponse qu'on peut faire à Aragon est, je crois, de rappeler la règle de tout à l'heure : *ne pas confondre le sujet de la poésie avec son objet.* D'Aubigné, Dante, Hugo, ont fait d'assez bonnes choses avec l'indignation politique ou sociale; d'abord, n'oublions pas que c'était l'indignation, — oserais-je dire : une initiative d'entrailles individuelles? et surtout la qualité du résultat était le grand juge. Le danger est de se représenter des pieds de vers en caractères d'affiche; le métier de l'affiche, c'est la convocation, ses moyens le cri de la rue, le coup de pouce. Ne lui prenons pas

*L'Homme est frustré du règlement.*

Mais je voudrais en finir, et aussi vite que je peux, avec ce qui me paraît échec; je me demande s'il ne provient pas de l'excès de zèle. De là, les strophes-paquets :

*Et l'université marchante où se marient*
*Dans le laboratoire énorme de la classe*
*La pratique et la théorie.*

De là, le prosaïsme appliqué, qui a des allures de pauvre volontaire de grande maison, rappelant tantôt *Les Soliloques* de Rictus :

*La cruauté générale et les saloperies,*

tantôt le style *Namouna* de Musset :

*C'est une chose au fond que je ne puis comprendre...,*

tantôt la mnémonique des racines grecques et des sous-préfectures :

*... En posséder la carte à personne n'apporte*
*Que des devoirs et non des droits.*

Heureusement, le compagnon d'Apollinaire n'est jamais loin :

*Passez mes souvenirs folie ô mes années!*

Par bonheur, sont semées de toutes parts les senteurs vives et les images neuves :

*... Il régnait un parfum de grillons et de menthes*
*... Un silence d'oiseaux frôlait les eaux dormantes.*

Un poète authentique a beau se jouer des tours, il n'étouffe pas sous des devoirs externes sa mission intérieure; une présence, qui est celle du don, reste sa présence à lui. Ce n'est pas seulement le vers beau ou attendri qui est ici convaincant, mais une sorte de vitalité déchirée et qui affirme plus qu'elle n'est sûre; c'est ce besoin, souvent, de confidence, quelque chose qui cherche le véridique pour trouver le communicatif, et alors il faut revenir aux sentiments éternels, et un cri d'intimité troue les glaciales étendues doctrinales :

*Elle rêvait allait venait mettait la table...*
*Et sa main caressait les chiens noirs en passant.*

Le poète, reprenant le thème des yeux, qui lui est familier, lui allie celui de la mémoire : il y a les choses qu'on peut (et avec la force de l'accent), celles aussi qu'on ne peut, faire porter à la mémoire humaine.

●

Quelques notes du livre, par lesquelles Aragon prévient ses lecteurs que M. Cognacq a fondé la Samaritaine, et que Mallarmé (1842-1898) est un poète français, nous préparent à un petit écrit théorique : sa préface à *31 Sonnets* de Guillevic. Une espèce de Déclaration de Retour à Boileau (« Un sonnet sans défaut »...).

C'est une aventure en 1954 qu'un sonnet, un vrai sonnet, et de Guillevic! Il y a de l'héroïsme dans l'air : *Il ne savait comment ceux dont l'opinion compte pour lui allaient prendre sa démarche.* Lui qui jusqu'alors était estimé pour *la parfaite absence de la rime!* Pourvu, grand Dieu, qu'on l'ait rassuré sur ses autres parfaites absences! Surtout *ne nous laissons pas égarer par le plaisir*; cet adage semble, en effet, le meilleur préservatif contre le risque de tomber dans l'œuvre d'art; comment ne l'a-t-on pas encore gravé en or aux frontons de Chaillot? Toute une parenté y attend sa prudhomie.

Quant aux Sonnets... mais non, voici la couverture du *Guillevic* de Pierre Daix; ce portrait respire la bonne santé, la bonne foi, bon béret tout rond, bonnes lunettes toutes rondes, bonne pipe toute ronde; l'opérateur a dû surprendre son homme dans la seconde où il venait de réussir cet alexandrin :

*En France on fait du sucre avec les betteraves.*

Qui voudrait faire perdre à ce cover-boy un millimètre de sourire? Il a dû se réjouir de voir rimer OTAN avec pourtant. Il a dû avoir

**gros cœur d'apprendre que les Américains ont repris Orléans à Jeanne d'Arc. Et, pas plus fier que l'ombre d'Eluard avec celle de Virgile, comme il tend une main accueillante au camarade Mallarmé :**

***Je ne suis pas de ceux qui te jettent la pierre!***

**Mallarmé, c'en était encore un qui savait *faire avec l'absence un monument*; ça ne devait pas être le même genre d'absences; en tout cas, pas le même genre de monument.**

***Raymond Schwab.***

**Tournesol,** par *Paul-Marie Fontaine,* Ed. du Sablier (Coll. Bouteille à la Mer). — Un des poètes en qui, près d'Hugues Fouras, le ton créé par la *Bouteille à la Mer* a rencontré le plus de tempérament. Alliance naturelle de l'attendrissement avec l'humour; semailles d'images trouvées; une fantaisie vraie qui n'est pas pure fantaisie; et jamais redite de soi ni artifice pour éviter la redite.

*Déjà seul*
*au milieu des siens*
*le jardinier qui doit bientôt mourir*
*sourit paisiblement à l'enfant qui*
[*l'observe*
*puis se penchant sur le sillon*
*il y enfouit d'une main ferme*
*quelques grains de son chapelet.*

On voit qu'à la limite de ces rythmes se profile le poème en prose. Mais on donnerait bien des volumes pour ces quelques lignes, et elles ont beaucoup de camarades dans cette plaquette. Dès la préface de Mac Orlan, on se sent dans la justesse et l'efficacité.

*Gaston Puel :* **La Voix des Pronoms** (Ed. du Lampadaire, Rodez); **Lustres 1943-1953** (Ed. de la Tête-Noire, Albi). Une poésie cherche sa dernière route. Des exemples la brûlent :

*Je ne reviendrai plus à Auvers...*

Van Gogh, Jarry et suite peuvent être de bons excitants à condition de les imiter dans leur révolte contre eux; déjà, bonne note sur les cafés surréalistes; déjà, est vécu ce drame : égale intensité dans le sentiment du mot et le sentiment de la vie, comment faire qu'ils se rejoignent? Il y a un appel de la forme simple et symbolique : « *Elle n'était pas jolie mais elle s'appelait Reine. Elle était toute l'eau qui marchait vers le pain.* » Il y a un appel du couplet mordant :

*... Et nous revendrons en chemin*
*Les livres volés à nos pères*
*Ainsi soit-il, c'est le destin*

**Gris Beau Gris,** par *Pericle Patocchi,* précédé de *Poèmes choisis,* suivi de *Pour connaître mon Amour,* Seghers. — C'est probablement un signe des temps que ce goût, chez de nombreux poètes dont les recueils pourtant n'ont pas grand âge, de pourvoir à leur anthologie; sans doute en attendent-ils une meilleure conscience de ce qu'il leur reste à faire.

Ici, où le choix est encadré par des pièces des débuts et les plus récents inédits, le passage semble se faire de la collection d'images chères et vives à la méditation sous *le vieux soleil d'été roulant dans*
[*la mémoire*
*... Entrons dans la joie d'une vie*
[*acceptée!*
*Nous ne serons pas toujours*
[*prisonniers*
*des mystérieuses saisons.*

Ainsi sera de chaque âge, pour le poète, ce *Sépulcre*
*de l'arbre émerveillé*
*que Dieu sortira de mon cœur.*

Ainsi déjà, un jour d'après la *Descente aux Enfers,*
*l'étoile du matin se baignait dans*
[*l'aurore.*

**Il n'y a pas d'exil,** par *Jean Rousselot* (Seghers).

*Toute ma mort je me demanderai*
*Pourquoi je ne pouvais briser la*
[*vitre*
*(Si mince! une eau qui court!) et*
[*le secret*
*M'échappera, qui me permit de*
[*vivre.*

Le maniement du rythme et du vocabulaire est au point Pourtant, on l'entend aussi, quelque chose de captif s'exalte ou se lamente pour se délivrer, et recommence souvent, car à cette chose il n'a pas été promis de libération. Comme si une division essentielle — ou on ne sait quelle désarticulation au gré de périodes — était à la fois le ressort caché de cette voix et sa malédiction incurable :

*Et pourtant, déchiré de n'être au*
*[bord du monde*
*Qu'un témoin récusé dont la*
*[mémoire tremble,*
*J'affirme, en reniant...*

La note personnelle, elle peut coûter à l'auteur ce que sait lui seul, et il faut qu'il en fasse sa joie. Et, puisque chaque poète vient apporter, sous son propre ton qu'il connaît mal, sa propre catastrophe à laquelle il ne peut plus grand'chose, ni lui ni nous ne sommes sûrs de souhaiter que se résolve — ou se dissolve — l'énigme qui fait dire :

*J'ai vécu sans savoir que je vivais*
*[ma fable,*
*Qu'il avait commencé, l'exode*
*[épouvantable,*
*Que déjà je n'étais plus qu'un*
*[fuyard noirci*
*Que rien ne peut sauver, mais qui*
*[creuse le sable*
*Encor, pour y puiser l'eau fraîche*
*[du sursis.*

R. S.

## *THÉATRE*

**LA CONDITION HUMAINE, trois actes et vingt-six tableaux adaptés du roman de Malraux par Thierry Maulnier *(Théâtre Hébertot)*. — PORT-ROYAL, d'Henry de Montherlant *(Salle Luxembourg)*. — LES SORCIERES DE SALEM, quatre actes d'Arthur Miller, adaptés par Marcel Aymé *(Théâtre Sarah-Bernhardt)*. — Il faudrait beaucoup d'outrecuidance pour concevoir un article de critique autrement que comme un témoignage personnel, où l'on s'efforce d'équilibrer par la raison, d'appuyer par l'expérience et d'éclaircir par l'analyse l'émotion ressentie à l'audition d'une œuvre dramatique — sans toutefois prendre ladite émotion pour un critère universel.**

**Dans ce sentiment, et dans ces limites, j'avouerai que j'ai quitté la salle au cours du vingt-quatrième tableau de *La Condition humaine*, mes nerfs n'ayant pas, physiquement, résisté à l'accumulation de sensations brutales et de cruautés déployées au cours du spectacle. Il y avait déjà eu sifflements d'obus, lancement de bombes, coup de poignard crevant un homme endormi, mitrailleuse en action braquée sur le public, sadismes d'interrogatoires policiers... Il y avait eu des cages où se traînaient des hommes ravalés par leur misère au rang des bêtes (y compris la férocité) cinglés à grands coups de fouet par un autre homme...**

**Quand on en vint à nous imposer la vue de prisonniers blessés qu'on choisissait un à un pour les mener brûler vifs dans une chaudière de locomotive, à nous faire entendre le sifflement de la vapeur, leurs gémissements et leurs râles, il est vrai que j'ai dû sortir.**

**Ecrivant ceci après plusieurs jours, j'ajoute que je n'en ai pas honte : trop de livres, trop de spectacles, trop de films déploient trop de talent pour cultiver hypocritement en nous ce vieux fonds**

de cruauté que nos civilisations humanistes — déclinantes peut-être? — s'étaient efforcées de mater ou de restreindre. C'est d'une bonne hygiène défensive de refuser sur ce point la dégradante habitude où nous sommes conviés.

Et si certains m'accusent de vouloir oublier que de telles horreurs (je pense particulièrement aux tortures de *la Condition humaine*) ont existé, et même qu'elles existent peut-être encore, je leur répondrai que je ne le sais que trop. J'en ressens une humiliation si vive, et si désespérée, que précisément leur simulation matérielle, aux fins d'une réussite théâtrale, m'est proprement intolérable.

On s'est généralement accordé à constater que le roman inspiré à Malraux par la victoire de Tchang Kai Tchek en 1927, et par son féroce reniement des forces communistes qui y avaient participé, perdait de sa grandeur lyrique dans ce découpage nettement influencé de la technique cinématographique. Sur ces vingt-six « flashes » brefs et violents, la prose somptueuse de Malraux a quelque mal à reprendre racine. Ses dialogues d'anthologie, coupés de la narration comme fleurs de l'arbre, se trouvent rapprochés comme dans un bouquet trop serré. Il leur arrive de prendre, par ce manque d'air, un allure arbitraire et parfois artificielle...

Je ne crois pas que personne eût pu faire mieux en l'occurrence que n'a fait Thierry Maulnier, ni qu'aucune mise en scène, une fois pris ce parti de tableaux réalistes et paroxystiques, n'eût été plus habile, plus souple, plus vivante que celle de Marcelle Tassencourt. Il faut peut-être simplement convenir que le roman s'est refusé à cette matérialisation : les œuvres d'art sont des personnes majeures et qui parfois entendent demeurer maîtresses d'elles-mêmes.

●

On souhaiterait fort, pour l'honneur du théâtre et du public, que le *Port-Royal* de Montherlant renouvelât la brillante aventure des *Dialogues des Carmélites* de Bernanos. La Comédie-Française vient de réaliser en tout cas le plus noble spectacle dont elle ait pu s'enorgueillir depuis bien des années. Le goût natif de Montherlant pour les groupes qui se forment — et se ferment — au nom d'un idéal particulièrement exigeant, et d'une implicite supériorité, lui avait inspiré dès le collège la fondation d'un « ordre ». Il éclate dans *le Maître de Santiago*, et nous ne sommes pas étonnés que depuis toujours, comme Montherlant nous le confirme lui-même, il l'ait attiré dans la familiarité de Port-Royal. Il ne

faut pas s'étonner non plus si le subtil Sainte-Beuve qui fut son introducteur et son guide, l'a fait rêver, par une conclusion de chapitre qui est une merveille d'insinuation réticente, à l'écroulement possible de cet idéal au secret même d'une des âmes qui militaient le plus hautement pour lui : la Sœur Angélique de Saint-Jean, nièce du grand Arnauld. Un si splendide édifice d'intelligence, d'ardeur héroïque, d'orgueil irréductible, d'ascétisme presque cruel — et, au dedans, peut-être, plus rien que cendres : quelle tentation également puissante pour la religiosité tarie de Sainte-Beuve et pour l'espagnolisme vivace de Montherlant!

C'est donc ce drame intérieur de la Sœur Angélique qui constitue le pathétique essentiel de la pièce (deux heures et demie de texte, sans entr'acte, et qui s'écoulent sans peine...). Montherlant lui donne pour cadre et ressort historique l'ultime démarche de l'archevêque Hardouin de Péréfixe, en 1664, essayant d'obtenir l'adhésion des religieuses au fameux Formulaire. Leur résistance ne fléchissant pas, il sévit en toute rigueur. Elles seront privées des sacrements. Douze des plus énergiques d'entre elles seront envoyées prisonnières en différents couvents. Elles seront remplacées, dans le gouvernement de Port-Royal, par douze autres religieuses d'un ordre adversaire.

A vrai dire, si la Sœur Angélique a connu — comme certains de ses écrits le donnent à soupçonner avec d'ailleurs beaucoup de retenue — une sorte de crise de désespoir spirituel, c'est au cours de son emprisonnement solitaire et, semble-t-il, par un épuisement d'âme. Montherlant déplace, et par là même, grossit les choses, en situant cette angoisse au plus fort du combat collectif. Mais il en tire d'admirables effets, dans des dialogues où les paroles authentiques des religieuses resplendissent d'un sombre éclat, dignement enchâssées qu'elles sont par son propre style qui n'a jamais déployé plus austère vigueur.

Très belle mise en scène, fervente et intelligente, de Jean Meyer. Très belle interprétation collective d'où se détachent le pittoresque nuancé de Debucourt (Péréfixe), l'humble et rayonnante grandeur d'Andrée de Chauveron (la Mère Agnès) et, pardessus tout, la fierté guerrière et pudique, le tragique profond et volontairement dépouillé, enfin disons le splendide jansénisme, d'Annie Ducaux dans la Sœur Angélique.

●

Arthur Miller est un enfant des faubourgs de New-York, qui a connu beaucoup d'expériences, et qui en nourrit une œuvre théâ-

trale vigoureuse, aux couleurs simples mais à la musculature puissante et saine. *Les Sorcières de Salem* nous apportent l'évocation d'une crise passionnelle collective qui a secoué, vers 1690, une petite ville de cette future Amérique qui n'était encore que la Nouvelle Angleterre. Une fille perverse, enragée d'amour, entraîne dans des célébrations plus ou moins magiques plusieurs de ses compagnes, avec l'espoir de reconquérir l'homme qui a été son amant, et de perdre l'épouse légitime qui les a séparés. Maladies bizarres, rêves délirants, hystéries collectives se propagent, provoquant d'autres hystéries soupçonneuses, puis répressives. La moitié du pays est envoyée au gibet par l'autre moitié, jusqu'au moment où la crise ayant atteint son paroxysme de cruelle absurdité, commence d'elle-même à décroître, après qu'elle a causé la mort des plus manifestement innocents...

Comme devant tout exemple historique, nous demeurons libres d'évoquer des cas similaires d'autrefois ou d'aujourd'hui, de là-bas ou d'ici même. La force de la pièce est de ne pas nous y inciter ouvertement, et d'émouvoir sans propos de catéchiser.

Dans quatre admirables décors de Lilia de Nobili, Raymond Rouleau a réalisé une de ses plus belles mises en scène, tant par le bonheur plastique que par le travail intérieur auquel il a soumis ses interprètes, dont chacun a ainsi donné son maximum, notamment Nicole Courcel et Simone Signoret. Quant à Yves Montand, sobre, puissant, juste et ample, il se pourrait bien que son grand succès marquât des débuts, non pas seulement de comédien mais de tragédien authentique. Rouleau est, paraît-il, tenté de risquer avec lui un *Othello*. Nous le lui demandons de toutes nos forces.

*Dussane.*

## *CINÉMA*

**PENSE-BETE.** — L'autre jour, à la télévision, Nicole Védrès a dressé pour Pierre Dumayet la liste des questions auxquelles Nicole Védrès avait l'envie de répondre. Avec la permission de Pierre Dumayet, je me suis passé de Pierre Dumayet. Autrement dit, l'Auteur, s'étant courtoisement fait plusieurs questions, s'est répondu avec une égale bonne grâce.

Que trouve-t-on au cinéma? — La Chine. — Vous n'avez pas vu de films chinois! Vous voulez parler de l'exotisme? — Plus que de « l'exotisme ». Tout est exotique. Petit-Quevilly est aussi

exotique que Vladivostok. C'est ce qu'on apprend au cinéma. — L'exotisme, ou la réalité. — Oui. Les livres prêchent des vérités. Mais toute vérité est suspecte. La réalité est irrécusable. — L'image ne ment pas? — L'image ment assez souvent. Mais on y lit le mensonge. La réalité du mensonge. Mais souvent, le cinéma est la réalité, simplement la réalité. — La réalité, ou la vérité révélée. — Si vous voulez. — Mais la réalité est partout. Elle est informe. Au commencement, il y a le choix. — Oui, l'auteur. Qui est l'auteur d'un film? — Quelquefois un cinéaste (Chaplin). Quelquefois un scénariste (Prévert). Quelquefois, une équipe, c'est-à-dire une rencontre qui donne sens à — à quoi? Peut-être au hasard. Mais il se pourrait bien que les acteurs soient aussi les auteurs, le plus souvent. Quand les gens disent un film de Jean Gabin, ils savent ce qu'ils disent. Qui *imaginerait* un film de Martine Carol sans Martine Carol? On peut dire que c'est peu de chose. C'est beaucoup tout de même. Le commentaire n'en appartient pas au critique de cinéma. — Il y a beaucoup de vedettes, mais y a-t-il encore des stars? — Peut-être Michèle Morgan.

Vous faites grand cas du cinéma anglais? — Le cinéma anglais ne fait pas pleine justice à l'Angleterre. Il suffit d'aller à Londres pour comprendre ce que je veux dire. Il faudrait donner une caméra à Pierre Mac Orlan. Mais ce qui subsiste de l'Angleterre dans le cinéma anglais vaut d'être vu. Les Anglais ont quelque chose d'unique. — Quoi? — Vous n'auriez pas lu nos œuvres complètes? — Le cinéma français fait-il pleine justice à la France? — Vous n'auriez pas une autre question? — Alors revenons à l'Angleterre. Vous attachez du prix à l'école documentaire qui s'y est implantée. C'est peut-être ce que vous appelez le point de vue social-démocrate? — C'était. — Elle est morte? — Elle renaîtra. Elle est une ligne de recherche. Elle porte déjà d'autres noms. Elle n'est plus anglaise. — Qu'est-ce qu'elle est? — Peut-être sera-t-elle le cinéma chinois. Mieux vaut ne pas lui donner un nom politique. Les vocables politiques sont défaillants, devant la réalité. En tout cas, il y a un cinéma de la réalité sociale aux Etats-Unis, dit progressiste. — Supérieur à l'école anglaise? — Beaucoup plus intéressant. De même que le cinéma vaut mieux que les cinéastes, de même la réalité vaut mieux que le talent, d'une certaine façon. Il y a plus de talent, dans le cinéma américain, à Hollywood qu'en dehors d'Hollywood, dans le cinéma officiel que dans celui des rebelles. Mais le cinéma des rebelles est quelquefois le plus captivant parce qu'il montre, non pas *la* réalité, mais une réalité cachée. Puis, cette école est

plus importante que l'ancienne école anglaise parce que les problèmes intérieurs sont infimes en Angleterre, au regard des problèmes de l'Amérique du Nord. C'est sans parler de l'Amérique du Sud. De vieux pays qui s'émancipent nous seront bientôt révélés par les frères Lumière.

Un critique, qu'est-ce que c'est, en somme? — Souvent, quelqu'un qui fait de la sauce avec des génériques. Il faudrait que les critiques voient les films sans leurs génériques. Il y aurait des surprises. Naturellement, il faut tenir compte des génériques, il faut aussi situer un film parmi les films. C'est le premier mot de la culture. Il faut savoir qu'un arbre de la forêt n'est pas un arbre tout seul. Mais il arrive le plus souvent, en France, que la forêt cache l'arbre. Un arbre, c'est quelque chose. Faire le portrait de l'arbre. C'est le premier devoir du critique. Chaque film est unique aussi. Ce qu'il faut montrer. — Qu'est-ce qu'une théorie esthétique? — C'est quelquefois un créateur qui met son tempérament en formules. C'est quelquefois la réaction d'une période contre la précédente. C'est quelquefois un critique qu'irrite la réalité. — Y a-t-il des chefs-d'œuvre de l'écran? — S'il y en a, il y en a très peu, mais personne n'en sait rien. Je me suis servi du mot, comme les autres. Mettons que ce soit façon de dire. Si l'on veut être rigoureux, il faut bien convenir que le vocable n'a pas grande signification en matière de cinéma, parce que le cinéma est de l'époque. Ce n'est pas que l'époque soit pauvre. C'est bien autre chose. — Mais y a-t-il au moins des classiques? — Il y a plutôt des points de repères. Ils sont conservés dans des cinémathèques. Ils s'effacent souvent les uns les autres. Mais ils portent tous une leçon. Il vaut bien de les revoir. Quelquefois, rarement, il y en a qui se réveillent. Il arrive alors qu'ils précèdent l'actualité. — Il y a bien un « grand genre » qui vous laisse froid? — Le western. Il y a d'admirables westerns, bien entendu. A distance, on se demande ce qu'ils doivent au genre, — bien qu'on ait tort. — Mais un de vos confrères a fait une phénoménologie du cinéma avec le western? — Ça ne m'étonne pas. L'essence du cinéma, c'est le western pour qui préfère le western. Mais j'en ferais un bouquet de trois images. Une jolie fille. Un cheval qui galope. Un pot de fleurs sur le képi du flic. — Les fleurs coûtent cher. — Non, c'est plutôt les pots cassés.

Entre les grands, y en a-t-il au moins un que vous n'aimez pas du tout? — Stroheim. — Qui est le plus grand de tous? — Vous êtes bien malade. Car la question est obscène. Le plus grand est incommensurable à tous les autres. Si vous ne trouvez pas, consultez un spécialiste. Je veux dire un docteur. — Si

vous étiez libre de choisir des sujets de monographies? — Dreyer, Becker, Vigo, Humphrey Jennings, Bussières, Bourvil, McLaren, U. P. A., la comédie américaine, Leslie Caron (dans quelques années), Mack Sennett et Mickey Mouse, ou la même chose dans l'ordre inverse. — Quels cinéastes ont l'intelligence naturelle du cinéma? — De mémoire, Chaplin, Eisenstein, Vigo, Clair, de Sica, Stroheim, Jennings, et naturellement Mack Sennett, parmi d'autres. — En ce moment, parmi les Français? — Franju, Rouquier, Lamorisse, Clément par exemple. — Etes-vous objectif? — Il n'y a pas d'objectivité. Il n'y a que des objets. Ce qu'il faudrait, ce serait d'être impartial. C'est souvent difficile. C'est quelquefois impossible. Mais il faut essayer.

Qu'est-ce qu'un vrai metteur en scène? Il y a le metteur en scène de la belle image. Un peu le garçon coiffeur, vous savez. Et il ne faut pas trop bouger à l'intérieur, comme chez les photographes des familles. Mais peut-être le vrai metteur en scène est-il celui qui improvise en cours de chemin, qui bouscule un peu l'histoire, au besoin, qui travaillerait au canevas, si c'était possible. C'était possible pour Mack Sennett. Jean Renoir a essayé. Il est de cette race. C'est un grand metteur en scène. — Mais c'est accorder peu de prix au décor? — Mais pas forcément du tout. Jean Renoir a beaucoup plus de sens plastique que tels metteurs en scène qui s'enferment dans un décor léché. De même, le metteur en scène le plus doué de l'école allemande formée à la primauté du décor, a-t-il secoué cette tyrannie. C'était Murnan. Inversement, il y a le risque de ne pas rendre leur dû à des décorateurs de « génie » sinon de génie. Le mot décorateur étant pris dans son sens le plus large. Dreyer et Eisenstein sont des cinéastes d'une importance cardinale pour cette raison parmi d'autres. Lazare Meerson est peut-être le cinéaste le plus important de l'ère française du cinéma, avec Jacques Prévert. Car il peut arriver que les cinéastes les plus importants ne soient pas les cinéastes proprement dits.

— Qu'est-ce qu'un bon film? — Je ne sais pas, ça dépend.

Le parlant est-il un progrès? — Certainement. Il n'empêche pas de faire des films muets. Les répliques qu'échangent les personnages de Tati sont des bruits de fond. L'atmosphère sonore supprime bien des surimpressions et contorsions picturales de l'ancienne « avant-garde » française. Le bafouillage du facteur de *Jour de fête* qui force à tendre l'oreille est désopilant, même quand on ne le déchiffre pas. Il exprime aussi que nous nous parlons tout le temps à nous-même, en réalité, à voix tue, et quelquefois à voix basse, voire pour quelques-uns, comme aujour-

d'hui. On ne peut donc faire des films parlants muets. On peut aussi faire des films parlants. Je ne dis pas que nous gagnons tout le temps sur l'un ou l'autre tableau, ou sur les deux. Adressez-vous aux cinéastes. — Peut-on « revoir » des films muets? — Certains, sans aucun doute. La plupart n'ont qu'un intérêt d'archéologie. Toutefois, le burlesque n'a fait aucun progrès depuis Mack Sennett. Tout au plus pourrait-on lui ajouter quelques scènes des frères Marx et quelques expressions de Bussières (et naturellement plusieurs milliers de mètres de pellicule imprimées au signe de Chaplin).

— Vous disiez tout à l'heure que le cinéma vaut mieux que les cinéastes. Dans un film moyen, une aficionadine a célébré, l'autre jour, un chat qui traverse une pièce. C'est en effet, à ce moment du film, une jolie idée, éloquente même. Mais c'est le talent du cinéma, vous me suivez? — Je suis entièrement d'accord avec moi, je veux dire avec vous. Donnez à un écrivain les moyens matériels, il fera un film. Bon ou mauvais, mais il y aura quelque chose dans son film. Au moins un chat. La réciproque est rarement vraie. Ces temps-ci, j'ai lu le *Maître de pension* d'André Dhôtel. C'est un livre tissé dans une envoûtante richesse des images, dans les surprises de toutes les minutes, dans des pays regardés et vus, tels que les cinéastes en savent peu. J'ai lu *Vile bodies* d'Evelyn Waugh. On y trouve la saveur montante des épisodes, l'ampleur de la résonance comique, une qualité évocatrice et directe du dialogue. J'ai lu *Le chiffre de nos jours* d'André Chamson. Le pur éclat de l'honnêteté et la qualité d'une prose belle comme le pain distinguent ce troisième livre. Tous trois battent la plupart des cinéastes à plate couture. — Comment l'expliquez-vous? — Quelle question! J'y pourrai peut-être répondre en un livre, mais tous les dieux m'en gardent. En une phrase, je ne peux aborder qu'un aspect de cette réalité, faute de génie. Mais la supériorité de la solitude sur le tohu-bohu, de la pauvreté sur la richesse, de l'artisanat sur l'industrie est évidente. — Sauf du point de vue industriel. A ce sujet, croyez-vous que la télévision supplantera le cinéma? Croyez-vous à la mort du cinéma? — Le cinéma est polymorphe.

Qu'est-ce que la spécificité? — Au lecteur qui le dira, il sera offert sur-le-champ et contre remboursement un ours en prime en peluche en mauvais état.

*Jean Queval.*

## *MUSIQUE*

**REPRISE DE « LA TRAGEDIE DE SALOME » DE FLORENT SCHMITT A L'OPERA.** — Lorsque l'on assiste à une reprise comme celle de *la Tragédie de Salomé* que vient de faire l'Opéra, on est tenté de se demander pourquoi certains ouvrages restent pendant si longtemps écartés de l'affiche. Et l'on réfléchit aussitôt que l'alternance (qui est la loi à laquelle il faut bien se plier) ne permet pas de maintenir les œuvres lyriques ou chorégraphiques indéfiniment en état d'être représentées. Il faudrait deux ou trois troupes et des locaux deux ou trois fois plus vastes que le théâtre de Charles Garnier, pour permettre les répétitions exigées par un répertoire trop étendu. Et comme à l'heure présente, les nécessités budgétaires obligent d'assurer des recettes considérables grâce à des spectacles dont le luxe attire une foule qui n'a point la musique pour principal souci, il est bien évident que celle-ci passe au second plan. Elle trouve de temps en temps sa revanche et c'en est une à laquelle nous assistions l'autre soir : il y a quarante-sept ans que Florent Schmitt acheva la première version de *La Tragédie de Salomé*, créée sous la direction de D.-E. Inghelbrecht au Théâtre des Arts, le 9 novembre 1907, par Loïe Fuller. Réinstrumentée pour orchestre symphonique, la partition fut entendue sous la direction de Pierné le 8 janvier 1911 aux Concerts Colonne — et ce n'est pas trop dire qu'elle triompha. En avril 1912, Natacha Trouhanova la dansa pendant la saison donnée au Châtelet. Karsavina y parut avec la troupe des Ballets russes de Diaghilev, en 1913; Mmes Ida Rubinstein et Yvonne Daunt enfin en furent les interprètes à l'Opéra dans le décor de René Piot. Depuis quarante-sept ans, chaque reprise n'a fait qu'augmenter le succès d'une œuvre qui reste, avec *le Psaume XLVI* et *Oriane*, un des sommets de la musique française contemporaine, — ce qui faisait dire tout à l'heure que l'on souhaiterait de le voir maintenu au répertoire sans de trop longues éclipses. Il en est ainsi de *Daphnis et Chloé*, de *la Péri*, d'*Istar*, qui ont supporté sans vieillir le moins du monde la quarantaine d'années passée depuis leur création. Aux ouvrages de Ravel, de Dukas, de d'Indy que l'on vient de citer auprès de ceux de Florent Schmitt, il faut joindre *Jeux* et la charmante *Boîte à joujoux* de Debussy (je ne parle pas du *Prélude à l'après-midi d'un Faune*, entré par surprise au théâtre et auquel toute interprétation mimée ne fait que nuire), cela fait plus d'une demi-douzaine d'ouvrages de qualité destinés à la chorégraphie. Pourquoi cette musique paraît-elle se démoder moins vite que celle des ouvrages lyriques, exception faite, bien entendu,

de quelques chefs-d'œuvre de plus en plus rares? Ce n'est point sans alarmes que l'on voit la danse éliminer de l'Opéra les œuvres purement vocales et instrumentales. Engouement du public, certes, mais aussi disparition progressive et continue des chanteurs et chanteuses capables de tenir les emplois de premier plan, tandis qu'au contraire, la troupe dansante maintient sans faiblir sa qualité. Mais revenons à la *Tragédie de Salomé*.

L'ouvrage fut qualifié par ses auteurs — Robert d'Humières, pour le livret, et Florent Schmitt, pour la musique — de « drame muet » : ici, la parole est inutile en effet, la musique suffit à tout dire, à tout suggérer, et l'on ne voit pas ce que les mots pourraient ajouter à ce qu'elle traduit si parfaitement sans leur secours. Elle domine, elle impose aussi bien au décorateur qu'au chorégraphe sa bienfaisante tyrannie. Toute erreur deviendrait trahison, tant il est impossible de se tromper sur le sens de ce que le musicien fait entendre : les deux thèmes de l'introduction, l'ampleur, la gravité de cet exorde créent l'atmosphère lourde de l'orage qui va bientôt se déchaîner sur la terrasse du palais d'Hérode. La phrase du cor anglais, avec ses deux triples croches lancinantes du court motif répété nous éclaire autant que les flambeaux que l'on apportera tout à l'heure, pour que brille davantage la beauté de la jeune fille, pour que s'attise plus sûrement le désir du Tétrarque. Et, lorsque après la danse des perles, les lumières mystérieuses s'allumeront sur la mer maudite, de l'orchestre monteront comme la brume maléfique sur la mer, « les lambeaux de vieux chants d'orgie, étranglés par la pluie de bitume et de cendre, aux terrasses de Sodome et de Gomorrhe ». Je ne connais pas de musique qui exprime plus parfaitement ce que dit l'argument dont elle s'est inspirée. Ces « vieux chants d'orgie » animent les mesures brèves des danses, et l'on entend « des frissons de cymbales étouffées, des claquements de mains, des soupirs, un rire fou qui fuse ». Ou plutôt, on n'entend point exactement tout cela, car cette musique ne vise pas à décrire; elle fait mieux et plus sûrement. Si chaque auditeur reste libre d'imaginer les formes qu'il lui plaît d'apercevoir à travers cette nuée sonore, il ne peut échapper à l'effet de ce philtre que lui verse le musicien. Il est maintenant lui-même Hérode. Il va partager le trouble grandissant du Tétrarque, suivre chaque mouvement de Salomé dont la danse lascive commence sur une phrase des cors en sourdine, et se développe sur le motif si étrangement expressif d'Aïça, authentiquement recueilli sur la rive de la mer Morte. Le Tétrarque, hors de lui, tremblant de désir, accorde à la jeune fille la tête du Précurseur. Salomé s'en empare; puis sitôt

qu'elle l'a saisie, devient la proie d'une insurmontable angoisse et précipite le plateau dans la mer. Les flots et l'horizon même deviennent couleur de sang. Toute fuite est inutile devant ces têtes décapitées qui se multiplient et la poursuivent. La foudre s'abat. Les dômes du palais s'écroulent; la musique ayant exprimé toute l'horreur de la scène, fait entendre une fois encore le thème de Jean, redit largement par les cuivres. Lorsque enfin tout s'apaise, on croit sortir d'un songe, et l'on demeure haletant devant une telle force en si complet accord avec le sujet qui l'inspire.

Le caractère oriental, si nettement marqué dans cet ouvrage, l'apparente étroitement au *Psaume* : il semble le deuxième volet d'un diptyque. Il n'est pas question de les comparer l'un à l'autre, on les admire également; dans le *Psaume*, Florent Schmitt a su traduire par les équivalents les plus justes, l'âpre et magnifique poésie hébraïque; dans la *Tragédie de Salomé*, il a exprimé avec la même réussite l'essence même du conflit entre un monde qui va finir et un monde qui va naître, entre l'atroce dureté de coutumes barbares et la douceur d'un espoir né du message d'amour apporté par le Précurseur.

Le décor et les costumes d'Yves Brayer sont en si complet accord avec la partition de Florent Schmitt qu'on ne pouvait souhaiter entente plus complète. Sobriété des éléments construits, réduits à l'essentiel, mais par dessus les créneaux de la terrasse une vue dégagée sur un vaste horizon étendu au-delà de la Mer Morte dont les eaux de métal semblent dormir d'un sommeil lourd. Décor tragique où pas un détail, pas une tache de couleur ne sont inutile; mais réussite des costumes, qui s'intègrent par leurs formes mouvantes, l'animent, à l'instant que la musique vient suggérer l'action. On a parlé pour la première fois — le mot a fait fortune — de « dynamisme » à propos de la partition de *La Tragédie de Salomé*. En 1907, avec vingt musiciens, Florent Schmitt obtenait des effets de puissance inouïs jusqu'alors. On les retrouve, non point multipliés par le nombre des instrumentistes placés sous la baguette de M. Blot dans la fosse de l'Opéra, car ce qu'il y a de merveilleux dans cette musique c'est son parfait équilibre, c'est que la force déchaînée demeure telle qu'elle doit se manifester à l'instant qu'elle devient nécessaire à l'action, et ne paraisse jamais l'effet d'un caprice arbitraire. C'est d'un art supérieur, et jamais musicien n'a paru plus maître de la « matière » sonore.

L'interprétation est digne de l'ouvrage, avec Mlle Darsonval en Salomé, Mlle Dynalyx en Hérodias, M. Blanc en Hérode, Mlles Amiel, Serval, Grimoin, MM. Parrès et Jamet.

**Il faut au moins signaler l'excellente reprise de *Madame Bovary* à l'Opéra-Comique. *La Flûte enchantée* fera l'objet de ma prochaine chronique : la répétition générale n'a pas encore eu lieu au moment où il me faut envoyer cet article.**

***René Dumesnil.***

**La vie musicale en France au siècle de Louis XIV : Nicolas Lebègue (1631-1702)**, par *Norbert Dufourcq* (Edit. A. et J. Picard, 224 p.). Un joli livre, admirablement présenté, et plein de substance : c'est tout l'art de l'historien de ressusciter une époque, de lui rendre la vie sans trahir la vérité, sans rien romancer, et c'est ce que réussit exactement M. Norbert Dufourcq dans l'ouvrage qu'il consacre à Nicolas Lebègue, organiste de la Chapelle royale, et de Saint-Merry de Paris, musicien — dont la mère Marie Le Nain, fut la cousine germaine des trois peintres du roi, Antoine, Louis et Matthieu. Rien de plus curieux que cette biographie, où l'on ne trouve cependant rien d'extraordinaire, mais précisément tout ce qui permet de se rendre exactement compte de ce que fut le tissu quotidien d'une existence d'homme en un temps si proche et déjà si loin du nôtre. M. Norbert Dufourcq donne ensuite sur la vie que l'on pourrait qualifier d'artisanale du musicien, sur son labeur, sur le climat sonore, le visage musical du Paris d'alors les détails les plus minutieux et les mieux contrôlés (quantité de pièces justificatives sont publiées en appendice de ce volume consacré à un grand musicien qui fut un brave homme : il donnait chaque année, sur les 400 livres de son traitement, trente livres au facteur qui entretenait son orgue, et ceci venait en supplément des appointements versés à l'artisan par la paroisse, et les doublait!).

**La musique, la radio et l'auditeur**, par *Alphons Silberman* (Presses Universitaires de France, 232 p., 800 fr.). — On ne peut nier l'intérêt du livre que M. A. Silbermann consacre à une étude sociologique de la Radio, mais on est souvent surpris des conclusions parfois un peu hâtives qu'il tire de ses observations : elles nous étonnent parce qu'elles montrent chez l'auteur quelque ignorance des raisons que les Français peuvent avoir de ne point penser comme lui. La page 72, par exemple, où il compare le comportement de l'Allemand, de l'Anglais, du Français devant un problème (il prend le cas d'une affection chirurgicale nécessitant une intervention), me semble le type même du paralogisme. On veut bien croire qu'il soit fait de bonne foi, mais on s'étonne de cet air de certitude adoptée par l'auteur, où un Français, précisément, aurait mis plus de prudence. Curieuse proposition que celle d'intégrer à la Radio les associations symphoniques comme Lamoureux et Pasdeloup — sous prétexte qu'elles vivent péniblement. Moyen de les soutenir à la manière dont la corde soutient le pendu.

**Le Ballet des Six**, par *Mgr Pierre Jobit* (Editions du Tambourinaire, dessins au trait et couverture en couleurs de Roger Wild, 60 p.). — Le *Baile de los Seises*, Mgr Pierre Jobit traduit ces mots « hardiment » — écrit-il — par *Le Ballet des six*, parce qu'il s'agit là « non d'une danse profane, joia ou seguedille, mais d'une série de pas graves et nobles, tout ce qui compose un véritable ballet sacré ». Donc une danse, soit, mais religieuse et chargée d'une signification spirituelle que Mgr Jobit va définir. Auparavant quelques pages d'historique s'imposent : ils furent six petits enfants de chœur à l'origine. Aujourd'hui ils sont dix, et, par tradition, on dit toujours *Baile de los Seises*, *seises* étant le pluriel de *seis*. La nuance vaut d'être notée. Il y eut jadis une « paraliturgie » des fêtes où la danse, danses d'hommes, danses de femmes, avait place, même devant le Saint-Sacrement. L'Eglise a réagi. Mais demeure à Séville le *Baile* des petits danseurs, vêtus encore du costume qu'ils portaient à la fin du XVI^e^ siècle, agrémenté d'ornements ajoutés au siècle suivant. On trouvera dans ce joli volume tout ce qu'un curieux des choses d'art peut souhaiter de connaître sur la coutume qu'ils perpétuent — et l'on s'arrêtera devant les dessins dont Roger Wild a enrichi le texte de Mgr Pierre Jobit en le commentant fidèlement.

**Brahms**, par *Claude Rostand* (Collect. « Amour de la Musique », Plon, Le Bon Plaisir, 384 p., 990 fr.). —

Au moment où Brahms trouve en France une audience chaque jour plus large (le temps n'est pas loin où l'on répétait qu'il y avait entre la musique de Brahms et le goût français un infranchissable fossé), le volume très documenté, très riche de substance de Claude Rostand est particulièrement opportun. On y trouvera en effet, d'abord tout ce que l'on peut souhaiter connaître sur la vie, l'esprit et les œuvres du compositeur du *Requiem allemand*. On y découvrira aussi maints aperçus, maintes considérations qui vont beaucoup plus loin, et s'étendent à toute l'époque de Brahms, aux problèmes généraux d'esthétique et d'histoire de l'art. Et c'est ainsi que l'on en viendra à mieux comprendre ce différend dont on parlait tout à l'heure, et qui tint les amateurs français de musique éloignés de Brahms. L'élément biographique se mêle à tout instant à l'élément historique, en cette étude qui acquiert de ce fait ce que l'on pourrait dire un intérêt humain dont les travaux de musicographie sont trop souvent privés. Rien de sec en ce volume « qui se lit comme un roman » — et se consulte comme un dictionnaire. Et j'imagine qu'il sera, comme les dictionnaires, où chacun trouve son bien, souvent pillé. Ce qui est, après tout, une manière d'hommage — trop anonyme, il est vrai! Ce premier volume qui se clôt sur les adieux à Hambourg (1864) fait souhaiter de lire bientôt le deuxième.

**Commentaires d'œuvres musicales (L'Evolution de la musique, du moyen âge à nos jours)**, par *Jean Ruault* et *René Blin*. (Edit. Bourrelier, 128 p., nombreux exemples et illustrations.) — L'idée est excellente qui a servi de point de départ aux auteurs : choisissant une série de 84 disques qu'il est facile de se procurer, ils présentent les ouvrages enregistrés, donnent sur chacun d'eux toutes indications utiles, et accompagnées d'exemples musicaux très clairs. Toute complication est bannie de ces commentaires réduits à l'essentiel, mais néanmoins très complets. Ce choix révèle une connaissance approfondie des nécessités de la pédagogie autant que des richesses de l'art musical, et ces volumes doivent rendre les plus grands services aux éducateurs.

## *BRESIL*

**LE ROMAN DU CEARA. — Le Brésil est né de petites cellules de peuplement, séparées les unes des autres par d'immenses distances, qui à force de grandir ou de se multiplier, ont fini par se rejoindre. Mais avant de se rejoindre, elles sont restées isolées assez longtemps pour que des traditions différentes puissent naître dans le nord, le nord-est, le centre, le sud. Aussi a-t-on pu définir parfois la littérature brésilienne comme un « archipel littéraire ». Le livre récent de Abelardo F. Montenegro, auteur également d'un bel essai sur *Cruz et Sousa et le Mouvement symboliste*, et intitulé *O Romance Cearense*, nous est une occasion de parler d'une de ces îles de notre archipel, le Ceara.**

**Le Ceara appartient à la zone de sécheresse; on a parfois comparé son nom à celui du Sahara, de l'autre côté de l'Atlantique. En réalité, il ne s'agit pas d'un désert, mais d'une zone où la pluie est rare, désirée, où chaque dix ans environ une sécheresse chasse les malheureux habitants, à travers un paysage calciné de cactus épineux, vers les villes de l'Océan. Une population dure et fière l'habite, de vachiers bardés de cuir ou de planteurs de coton, ces derniers dans la zone agreste, plus près de la mer. On pourrait**

s'imaginer que, dans ces conditions, le Ceara n'ait pas eu le temps ou même le désir de se livrer à la littérature. Et cependant, c'est le contraire qui est vrai; et sa capitale, Fortaleza, est un dès centres intellectuels les plus avancés du Brésil. De l'époque romantique à nos jours, on y compte un grand nombre de sociétés littéraires, à commencer par *l'Académie Française*, dont le nom suffit pour montrer quel attachement cette province a pour notre pays, et dont la dernière en date est le groupe si sympathique de *Clan*.

Le premier romancier du Ceara est un des plus célèbres romanciers brésiliens, José de Alencar. Mais José de Alencar a quitté Fortaleza à l'âge de douze ans pour n'y plus revenir qu'une fois, de passage, par la suite. Il a toujours porté pourtant son pays natal dans son cœur, inextricablement lié avec la poésie de son enfance. Et c'est pourquoi il l'a évoqué dans deux de ses livres, *Iracema* en 1865 et *O Sertanejo* en 1876. Mais les Indiens qu'il y fait vivre restent imaginaires et ses paysans sont des paysans d'opérette. Le Ceara n'a été pour lui qu'une nostalgie, qu'un chant d'amour, et si frémissant soit-il, il n'a pas de racines terriennes. Le véritable roman de Ceara ne naîtra qu'avec le Naturalisme, vers 1890, et ce naturalisme triomphera grâce à la création, à Fortaleza, de deux groupements importants d'écrivains, la *Maçonnerie spirituelle* et le *Centre littéraire* de 1892. Franklin Tavora en est le pionnier, qui a commencé à écrire avec le romantisme, qui a même composé un roman indianiste au début de sa carrière (bien qu'il soit antérieur à *Iracema*, M. Montenegro montre qu'il a été écrit en fait contre José de Alencar), mais qui, à la fin de sa vie, a créé ce qu'il a appelé « le roman du Nord » contre « le roman du Sud ». Romans de mœurs *(O Cabeleira, O Matuto)*, âpres et sauvages, opposés aux romans d'analyse psychologique, nés dans les salons de Rio. Evocation des bandits du *sertao* tragique ou des cabocles misérables, opposée à l'évocation des femmes végétales de Machado de Assis. Poésie de la terre calcinée par le soleil opposée à la poésie de la mer ou de la grande ville.

Mais les trois grands romanciers naturalistes du Ceara sont Adolfo Caminha (1867-1897), Domingos Olimpio (1856-1906) et Rodolfo Teofilo (1853-1932). Adolfo Caminha est sans doute le plus osé de tous les naturalistes brésiliens; il n'a pas craint de consacrer un de ses romans, à une époque où le sujet n'était pas encore à la mode comme de nos jours, à l'homosexualité, aux amours souvent bestiales d'un blanc et d'un nègre. Si le roman du Ceara de José de Alencar est le fruit de la nostalgie amoureuse, celui de Caminha est le fruit de la haine. Cet écrivain, en effet, avait enlevé l'épouse d'un de ses collègues de l'armée et, devant le

scandale, il avait dû abandonner la carrière navale comme son pays pour fuir à Rio de Janeiro; il y traînera jusqu'à sa mort une existence misérable. Aussi n'a-t-il pas pardonné à ses concitoyens de Fortaleza et il a peint dans *A Normalista* d'une plume noire et acide la petite bourgeoisie immorale et hypocrite du Ceara. Comme les amours saphiques de ses adolescentes.

Rodolfo Teofilo n'a certes pas sa valeur. Mais comme son roman *A Fome* date de 1890, on peut le considérer comme le premier peintre des drames de la sécheresse, poussant les populations de l'intérieur à fuir leurs cabanes pour mourir sur les routes, et même manger les cadavres rencontrés. Il a appliqué la théorie de Zola sur le roman naturaliste à la peinture des bandits du nord-est *(Cangaço*, surtout *Os Brilhantes)*, cherchant dans les hérédités familiales la source d'une dégradation morale, le goût sadique de l'assassinat, alors que le banditisme s'explique en fait surtout par des causes sociales, la lutte des clans, l'éloignement du contrôle de l'Etat obligeant les particuliers à se faire justice eux-mêmes, l'opposition du littoral et du *sertao*. Ne cherchons donc pas chez Rodolfo Teofilo le grand roman de la sécheresse. C'est Domingos Olimpio qui nous l'a donné avec *Luzia-Homem* (1903). Le titre de ce roman pourrait prêter à confusion, l'Homme Lucie; il ne s'agit pas d'un *virago*, mais de la femme paysanne, habituée à vivre à cheval, au milieu des bêtes, sur une terre aride, et à prendre des décisions, dure et courageuse. M. Montenegro a bien montré ce qui fait la valeur de ce roman, c'est sa parfaite simplicité de ton : pas de touches noires volontairement forcées, pas d'exagération, ni d'excès de langage. Mais la plus grande fidélité dans la peinture de l'homme aux prises avec la faim et avec la mort.

Le Ceara compte aujourd'hui quelques-uns des meilleurs écrivains brésiliens, comme Gustavo Barroso, qui s'est spécialisé dans le domaine de l'histoire et surtout du folklore et comme l'admirable auteur de *O Quinze* et *Caminho de pedras*, Raquel de Queiroz. Elle a connu toute jeune les horreurs de la fuite devant la sécheresse et elle a pu ainsi donner de ce drame la peinture peut-être la plus humaine qui soit. Mais *O Quinze* est un roman de jeunesse; depuis l'auteur a acquis un style encore plus riche et plus anthentique, qu'elle a mis au service de la peinture du prolétariat. Mais une peinture plus psychologique que sociologique, celle du drame de l'idéologie vécue. Elle vit aujourd'hui dans une île de Rio, où elle écrit des chroniques, sensibles, dosées d'humour. A ces deux noms, il faudrait ajouter les jeunes de l'équipe *Clan*, Jadeu de Carvalho (qui a tenté le roman de la nouvelle classe

**moyenne du Ceara), Fran Martins, Joao Climaco Bezerra, des noms à retenir et que nous aurons à plusieurs reprises l'occasion de retrouver.**

***Roger Bastide.***

**Commission du IVe Centenaire de São-Paulo.** — A l'occasion du IVe Centenaire de la fondation de São-Paulo, plusieurs volumes ont été publiés, qui font le plus grand honneur à la commission organisatrice :

Un ensemble de plans anciens de la cité qui permettront, en les comparant avec les statistiques démographiques de la même période, une étude écologique du développement de São-Paulo.

*Historia e Tradições de São Paulo*, de Ernani Silva Bruno, en trois volumes (les origines, le bourg des étudiants, la métropole du café), avec de nombreuses reproductions de photos, de tableaux anciens, des illustrations précieuses de Portinari et des vignettes de Clovis Graciano. L'auteur a appliqué la méthode pointilliste de Gilberto Freyre, qui nous rappelle un peu celle du Taine des *Origines de la France contemporaine*, utilisant journaux, almanachs, récits des voyageurs, pour faire jaillir de petits traits amassés avec art la vie quotidienne de la cité de São-Paulo. Une œuvre de valeur, délicieuse à lire.

*Os Escorpioês*, de Gastão de Holanda. Ce roman a obtenu le premier prix du concours de romans institué par la commission d'organisation du IVe Centenaire. On songe un peu au *Blé en Herbe* en le lisant, car c'est le roman des amours enfantins. Tout le début est excellent, de fraîcheur et de tendresse, avec toutes les différences naturellement du « namoro » brésilien par rapport aux amours français. Mais Gastão de Holanda a eu d'autres ambitions que celles de raconter le simple éveil des sens chez des adolescents. Le garçon est catholique, la fille juive et immigrante; ce qui fait que la naissance de l'amour se complique du choc de deux mystiques. Quant au symbolisme du scorpion, il complique inutilement, pensons-nous, la fin du roman. Gastão de Holanda s'affirme, par la valeur de son style, un des espoirs de la jeune littérature brésilienne.

*O Rio*, de J. Cabral de Melo Neto, grand prix de poésie. Nous avons déjà dit notre admiration pour ce jeune poète, qui a commencé par Valéry, mais a découvert la poésie populaire (ce qui ne veut pas dire la poésie folklorique) et qui chante l'histoire du Rio Capibaribe de sa source jusqu'à la ville de Récife, où il se jette à la mer, traînant avec lui la boue noire des terres de sucre, les souvenirs des temps passés, la misère des ouvriers d'usines...

*Chargé*
*d'îles de terre noire*
*images de l'homme d'ici*
*et de l'homme que j'ai rencontré*
*au cours de mon long voyage*
*Car la douleur des hommes*
*me donne aussi cet aspect*
*sévère, presque de boue,*
*à force de pesanteur, de densité.*

**Balzac et le Brésil.** — Paulo Ronaï, ancien élève de Marcel Bouteron, est certainement un des hommes qui connaissent le mieux Balzac aujourd'hui. Sa thèse, publiée par les soins de l'Institut Français de Budapest, portait déjà sur les romans de jeunesse de Balzac. Il s'est attaché au Brésil à publier une édition monumentale de *La Comédie Humaine*, qui sera sans doute achevée en 1955 ou 56 et où chaque roman est précédé d'une petite introduction dont beaucoup sont de véritables chefs-d'œuvre de pénétration comme d'érudition. Il a publié aussi en 1952 *Um Romance de Balzac, A Pele de Onagre* (A. Noite éd., Rio) qui étudie le texte, la genèse, la signification, le style et la fortune littéraire de *La Peau de Chagrin*. Ce n'est pas seulement une synthèse critique de tout ce qui a été écrit sur cette nouvelle et qui est dispersé en maints ouvrages, c'est une très juste appréciation du style de Balzac en général et on trouvera dans cet essai aussi, modestement présentées, toute une série de suggestions personnelles des plus intéressantes.

**Le Réveil du Parana.** — Cette province brésilienne avait joué un rôle de premier plan à l'époque du

symbolisme. Et puis, elle semblait s'être endormie. Elle se réveille maintenant et cet éveil intellectuel est peut-être lié au remarquable essor économique dont cet état est le théâtre. Ceux qui voudront prendre connaissance de cet essor, comme des particularités du Parana dans l'ensemble, ou mieux, la mosaïque du Brésil, pourront lire le très bon livre de Themistocles Linhares, *Parana vivo* (José Olympio, Rio). Nous avons déjà parlé ici de la revue de jeunes *Joaquim*, malheureusement disparue, comme des travaux de Wilson Martins. Et voici que cette année, trois poètes font leur apparition.

Sotero Angelo (*Muçambés, ritmos e baiadas*) utilise toute la richesse de la langue brésilienne, avec ses mots tupis ou africains, ses régionalismes savoureux; mais sa poésie ne dépasse pas la poésie des vocables; il lui faudra la dépasser pour aller à l'essentiel.

Geroldo Augusto Haves (*Primeiro Aceno*) est un descendant d'Allemand et il consacre à son aïeul, luttant contre la terre brésilienne, et finalement conquis par elle, un beau poème d'amour grave.

Colombo de Sousa a une poésie plus onirique, dans *O Hospede e a Ilha*. L'homme est un étranger dans le monde et ne peut participer à la vie mystérieuse des choses. Comme un voyageur perdu dans une île, il lance alors des symboles, véritables bouteilles à la mer, qui nous arriveront, de l'autre côté de l'Océan, toutes enroulées d'algues ou incrustées de coquilles. Il y a dans ces messages désespérés une beauté sombre, surtout à la fin du recueil.

**Poésies et Romans.** — Arruda Dantas (*Petala Morna*, São-Paulo) se rattache incontestablement, en opposition aux jeunes d'aujourd'hui, au courant moderniste, par le vers libre, l'ivresse des mots, le goût des rencontres inattendues, mais pour y couler une sensibilité bien moderne, une espèce de mysticisme érotique.

Helio Chaves a publié de 1952 à 54 un roman, sans doute le meilleur de ses livres (*Uma familia burguesa*, Petropolis) et deux recueils de vers, *Céu de Espumas* et *Luz crescente* (Agisa, Petropolis). Il y exprime une philosophie de l'existence qui, bien que partant de l'évolutionisme et des origines animales de l'homme, est essentiellement idéaliste. Mais cet idéalisme se heurte à la double résistance de la nature et de la société, ce qui conduit parfois l'auteur à une apologie de la révolte créatrice.

Le roman de Oliveira E. Silva, *Orquidea* (Livros de Portugal, Rio) appartient à une tradition littéraire bien brésilienne, qui remonte au romantisme, a donné ses chefs-d'œuvre avec Machado de Assis, pour baisser à partir de là avec Afriano Peixoto : le heurt du Mâle devant le mystère féminin. Ce mystère féminin n'est en effet malheureusement que l'effet du manque de psychologie de l'homme, qui se sert de son introspection pour bien analyser le comportement masculin, mais ne fait nul effort pour déchiffrer d'autres comportements; ce n'est donc pas un véritable mystère, c'est de la paresse. Une ornière à dénoncer, dont le roman dit psychologique doit sortir.

**Essais.** — Alceu Amoroso Lima, un des plus grands noms de la littérature brésilienne d'aujourd'hui, avait déjà montré dans *A Europa de hoje* (1950) la force de résurrection du vieux monde et son éternelle jeunesse. Dans *A Realidade Americana* (Agir, Rio), écrit à la suite d'une mission culturelle auprès de l'Union Panaméricaine, il nous montre, avec la même intelligence et parfois le même courage, la contradiction de la civilisation américaine, à la fois technique et humaniste, urbaine et champêtre, ploutocrate et chrétienne. Un livre sincère, qui sait se dégager de tous les stéréotypes qui encombrent bien des livres français, et écrit sous le signe du catholicisme.

Eduardo Tourinho, avec *Alma e Corpo da Bahia* (Pongetti, Rio), nous donne de cette cité enchanteresse une série d'évocations très poétiques, bien que toujours fondées sur une documentation historique très sûre (on y relève cependant quelques erreurs dans le domaine folklorique).

Signalons pour terminer la réédition de l'*Historia do Brasil, 1500-1627* de Frei Vicente do Salvador (Ed. Melhoramentos, São-Paulo). Né en 1564 à Bahia, entré dans les ordres franciscains, il partit au Portugal pour y composer cette première histoire du Brésil qu'il devait achever dans sa terre natale en 1627. C'est un livre précieux pour tout ce qui touche aux luttes des Portugais contre les envahisseurs français et hollandais; la

Cie Melhoramentos, sachant le livre épuisé, nous en donne une nouvelle édition très soignée, avec les notes de Capistrano de Abreu et Rodolfo Garcia. — R. B.

## *LETTRES ANGLO-SAXONNES*

**UNE AUTOBIOGRAPHIE.** — **Edwin Muir, âgé de soixante-sept ans, a écrit un roman, plusieurs volumes d'essais, et des poèmes dont il a été parlé dans le *Mercure*. La publication de son *Autobiography* (London, Hogarth Press, 1954, 288 p., 18/) permet de relier l'homme à l'œuvre et de mieux comprendre celle-ci. Plus simplement, ce livre mérite une chronique parce qu'il est singulier.**

**Tout prédisposait l'auteur à l'originalité. L'enfance passée dans une petite ferme des Orcades, à l'abri des banalités de masse et de série. Un tour d'intelligence et de sensibilité, fortifié par l'éducation première et les épreuves familiales, qui porte l'adolescent, plongé dans la vie prolétaire de Glasgow, vers la culture personnelle, la lecture, l'introspection, l'association avec d'autres jeunes cherchant eux aussi leur voie. Le hasard a favorisé l'émersion de Muir hors d'un marécage prêt à engloutir de moins forts. Il a rencontré en Ecosse la femme, et parmi les écrivains de Londres les amis, les plus propres à l'engager et à l'assurer dans une carrière qui fut longtemps difficile. Ce jeune ménage vit précairement de leçons, de tâches littéraires, à Londres et à l'étranger. Plus tard, juste avant la deuxième guerre, quatre ans en Tchécoslovaquie élargissent l'horizon de Muir et le placent au centre du drame européen. Pendant la guerre, le British Council l'emploie en Grande-Bretagne. Ensuite il retourne à Prague diriger l'Institut britannique, et va remplir la même mission à Rome quand l'installation du communisme rend sa présence à Prague sans objet. Enfin il prend en main un établissement d'études supérieures destiné à donner leur chance à des étudiants hors-série : des employés, des ouvriers, des maîtres d'école, des journalistes y passent au moins un an, complètement défrayés, pour retourner ensuite à leur métier ou continuer, comme boursiers, des études universitaires qui leur permettent de s'en évader.**

**Muir, à l'expérience si particulière, était l'homme qu'il fallait pour occuper ce poste. Doit-on déplorer qu'au départ il n'ait pas eu meilleure fortune? Sans doute il a débouché tard dans la vie d'écrivain pour laquelle il était fait. Les fameuses dix années d'avance dont parle Gœthe lui auront manqué. En échange il a**

connu le milieu qui l'a fait ce qu'il est. Dans les autobiographies célèbres, on revient avec le plus de plaisir, avec l'intérêt passionné qu'on porte aux choses uniques et révolues, aux temps où l'auteur habitait un petit monde intensément vivant et singulier : Genève, Combourg... Ainsi des Orcades où subsistait depuis l'époque scandinave un genre de vie millénaire, sous l'apport calviniste à la mode hyperboréenne. Des gens pauvres, simples, doux, sans envie, d'une civilisation spirituelle raffinée, étaient heureux sur cette terre sobre dont tout le malheur, peut-on dire, vient d'avoir appartenu souvent à des propriétaires injustes. L'un des traits les plus curieux chez ces puritains de culture et, en majorité, de fait, c'est leur tolérance des péchés de la chair, leur liberté fréquente en cette matière, leur raisonnable attachement à l'essentiel : la modération, l'intégrité de l'âme. Les gens et les choses de l'île prennent place parmi ces souvenirs que nous faisons nôtres. On garde en mémoire l'oncle Sutherland, l'orage, et maint paysage.

Le même intérêt insolite s'attache à d'autres étapes du livre : en particulier la vie dans les *slums* et dans les bureaux oppressifs de la Clyde; et surtout les séjours en Tchécoslovaquie et les tragédies imméritées de cette vaillante nation. Insolite? Nous avons aussi connu ce mutisme subit et sombre.

Voilà l'extérieur de l'autobiographie selon Muir. On aimera trouver l'homme dans ce récit scrupuleusement sincère; sa vision personnelle exprimée en termes rigoureux; son effort pour surprendre et sauver sa vraie vie, sa vie inconsciente. Beaucoup de modestie, le brillant fui assidûment, et à la longue l'autorité de la clairvoyance et de la sérénité. Muir juge les autres et lui-même sans aigreur. S'il faut critiquer, il appelle tout par son nom; mais alors le détachement ou l'amusement tranquille est tel qu'il n'y a pas de venin. La charité domine. Le rare, c'est qu'une sensibilité aussi vive que la sienne s'allie à une si fine discrétion. Rien de forcé, rien qui le comprime dans les catégories commodes. Il cherche, il parvient intellectuellement à la nécessité de croire et à ce qu'il nomme la grâce; rien pourtant ne dit qu'il adhère à un système commun de croyances; rien non plus, rien surtout qui l'apparente à l'agnosticisme de calibre courant. Il doit beaucoup à une cure psychanalytique; il a le sentiment de la mémoire collective héritée; il lui arrive de proférer une maxime qui sent son Freud (« la distraction est en général l'obstination déguisée ») ; pourtant il ne se réclame ni de Freud, ni de Jung. Il n'y a pas lieu d'enrôler sous leurs enseignes cette expérience unique, bien que Muir se rapproche d'eux par ses analyses de rêves et par l'idée d'un sentiment ancestral de culpabilité envers les animaux.

Terminons là-dessus. La fantaisie de Muir dans ses rêves, et la précision de la mémoire qu'il en garde, paraissent exceptionnelles. Non moins remarquable est l'usage qu'il en a fait dans la création artistique (l'*Autobiography* jette un jour sur la genèse de plusieurs de ses poèmes) et dans l'exploration de la destinée et de la psychologie humaines. « Si je décris un grand nombre de rêves, dit-il, c'est que je voudrais sauver du tout-venant de l'expérience quelques lueurs d'immortalité. » Au premier plan de ces rêves interviennent presque toujours les animaux. On ne peut citer la page étrangement émouvante où Muir évoque nos relations antiques avec eux, l'origine de leur caractère sacré, le remords de l'homme à devoir les immoler pour en vivre; ni cette autre où il incorpore l'animal et l'homme dans une vaste métaphysique, toute personnelle. Il faut pour écrire ces choses ressentir vivement une parenté, ou, si l'on veut, d'obscures affinités. En cela, Muir n'est pas le seul à son époque. Il est très curieux que d'autres de sa génération comme le Garnett de la renarde et de l'homme au zoo, et Lawrence avec sa galerie de renards encore, de serpents, d'étalons, etc., aient cultivé à la même époque le mythe animal et décrit la même sympathie entre ses acteurs muets et les autres. On ne paraît pas avoir jamais signalé ce point d'histoire de l'imagination et de la sensibilité littéraires. Il est pourtant frappant. On admettrait malaisément qu'il soit fortuit.

*Jacques Vallette.*

**Les dépouilles de Poynton**, par *H. James*, trad. David (Paris, Calmann, 1954, 241 p., 320 fr.). — On est heureux de voir James gagner le public français. Ce roman publié en 1897 est à plusieurs égards typique de son auteur. Il est né d'une anecdote entendue à table, et que James a remaniée, étoffée de thèmes moraux. Elle soutient l'intérêt : les trésors de Poynton vont-ils échapper à celle qui les a réunis et vit par eux? Fleda Vetch va-t-elle épouser celui qu'elle aime et qui s'est trop tôt fiancé à une autre dont il découvre ensuite la médiocrité? L'intrigue, les caractères, le débat moral, tout se tient dans ce tissu serré. Fleda joue un jeu ombrageusement scrupuleux; elle doit satisfaire à plusieurs loyautés qu'elle entend de manière cornélienne; son sort passionne.

**Panorama de la littérature contemporaine aux Etats-Unis**, par *J. Brown* (Paris, N.R.F., 1954, 653 p., 1.350 fr.). — Ecrit en un français aisé par un Américain plein de son sujet, ce livre est bien informé, facile à suivre, ordonné, complet. Tout au plus, puisque l'auteur a l'humilité de solliciter les suggestions, pourrait-on lui demander si l'omission de Salinger n'est pas un peu sévère et s'il ne passe pas un peu vite sur les critiques américains. L'information et le jugement ne s'y excluent pas; la synthèse de ce qu'on a pu lire ailleurs fait bon ménage avec l'appréciation personnelle. Trois parties : une introduction qui occupe plus de la moitié du volume; d'abondants extraits d'écrivains traduits; enfin des « documents » — problèmes et idées, choses vues et vécues — qui aident à connaître l'Amérique à travers sa littérature. Et un index, à la bonne heure!

**We are the Living**, by *E. Caldwell* (144 p., 25 c.). **This Man and this Woman**, by *J. T. Farrell* (126 p., 25 c.). **The Scattered Seed**, by *S. Engstrand* (144 p., 25 c.). **Aseignment in Eternity**, by *R. A. Heinlein* (192 p., 25 c.). **Flight into Space**,

by *J. N. Leonard* (190 p., 35 c.). **The Hive**, by *C. J. Cela* (222 p., 35 c.). **The Chain in the Heart**, by *H. Creekmore* (399 p., 50 c.). **Psychology of Sex**, by *H. Ellis* (272 p., 50 c.). **Good Reading** (251 p., 50 c.). — Tous : N. Y., NAL, 1954. — 1. Vingt nouvelles de Caldwell. 2. Débats de conscience conjugaux. 3. Remous romanesques autour d'un jeune homme, pendant un été chaud. 4. Bataille pour une arme qui peut détruire l'univers et voyage dans d'autres dimensions par l'action psychique. 5. Discussion des voyages spatiaux et de ce qu'ils pourraient donner. 6. Splendeurs, brutalités, laideurs de Madrid. 7. Misères de trois générations noires du sud. 8. Classique de la sexologie; positif et sérieux. 9. Déjà signalé ici. Revu et augmenté.

**Stefan George**, by *E. K. Bennett* (Cambridge, Bowes, 1954, 63 p., 6/). — Un des derniers-nés de la série « Studies in Modern European Literature and Thought » : un essai suivi de traductions des originaux cités dans le texte, d'un memento biographique et d'une petite bibliographie. Bennett défend George contre le reproche de nationalsocialisme. Il suit l'évolution de sa poésie, depuis la racine symboliste plantée à Paris, et en passant par le culte d'une forme de plus en plus significative, jusqu'à une conception de la vie harmonieuse et à un prophétisme désenchanté. Sur la valeur de cette poésie il ne se prononce pas sans réserves.

**The Age of Chaucer**, ed. by *B. Ford* (491 p.). **Misericords**, by *M. D. Anderson* (80 p.). Chac. : Penguin, 1954, 3/6. — *The Age of Chaucer* ouvre une nouvelle série, « A Guide to English Literature », qui comptera sept tomes. Il s'agit de guides, d'introductions, et non de manuels. Ici, par exemple, une première partie traite du vers, puis de la prose, au moyen âge; une seconde, de l'arrière-plan social de la littérature anglaise médiévale; une troisième, suite d'essais sur des auteurs et sur des œuvres particuliers, et même, avec dessins, sur l'architecture anglaise à la fin du moyen âge. La quatrième partie n'aura pas sa pareille dans les tomes suivants; c'est une anthologie de textes choisis pour leurs mérites et pour leur difficulté d'accès; pas de Chaucer, de Dunbar, de Henryson, mais des échantillons dont chacun forme un tout : *Sir Gawayne*, un épisode tiré de Langland, un autre de Gower, un mystère complet du cycle d'York, etc. Enfin une longue bibliographie avec notices sur les auteurs. — On retrouve le moyen âge dans un délicieux recueil de quarante-neuf excellentes photos pleines pages, précédées de trente-deux pages de texte sur les miséricordes, miroir de la vie médiévale. Qui de nous, furetant dans nos vieilles églises, n'a remonté avec appétit les sièges des stalles, espérant y découvrir de quoi s'amuser et rêver de temps merveilleusement naïfs devant les petites sculptures polies par des siècles de frocs? Eh bien, ils en ont en Angleterre, dans des églises petites et grandes, nous livrant souvent avec beaucoup d'habileté délicate la vie quotidienne, la culture biblique, antique, historique et légendaire, la gaieté volontiers gaillarde, d'un âge satirique, guère critique, rude, aimable, et dont le temps a décanté l'humanité.

**The Season of the Year**, by *J. Moore* (London, Collins, 1954, 254 p., 15/). — Livre très anglais; fait pour nous charmer, nous instruire, élargir notre horizon. Réflexions au long des douze mois, pleines d'observations intéressantes sur la campagne, souvent drôles, poétiques à l'occasion. Apprendre à vivre à la campagne : le chemin d'un bonheur possible.

**Quite Early One Morning**, by *D. Thomas* (*Ib.*, Dent, 1954, 191 p., 10/6). — Avec *Under Milk Wood* dont on a parlé ici, voilà tout ce qui restera imprimé des émissions de Thomas à la radio — par bonheur il y a des enregistrements. On dit qu'il était merveilleux émetteur. Même sans la voix, on sera pris par cette collection divisée en deux parties : 1. Souvenirs, fantaisies, confidences; 2. Critique et discussions littéraires. Dans les deux cas il y a là une variété contemporaine de l'essai, genre si bien cultivé en Angleterre, et où tant d'esprits et de tempéraments variés ont aimé à s'exprimer. Thomas le poète et le Gallois s'amuse à se portraire au physique et au moral à tous les détours de ces discours tantôt graves, tantôt drôles et satiriques, où qui parfois tout à coup débouchent naturellement dans un fragment poétique, et toujours avec cette abondance, cette félicité, cette musique verbales dont le jaillissement fort et original doit manifester autant de vie intérieure que de facilité.

**Christopher Fry**, by *D. Stanford*. **Charles Lamb**, by *E. Blunden*. Chac. : *Ib.*, Brit. Council & Longmans, 1954, 40 p., 2/. — Numé-

ros 54 et 56 de « Writers and Their Work ». On a parlé ici du livre que Stanford a consacré à Fry, dont il fait ressortir dans cette brochure les traits saillants, par exemple le sens du possible et du nécessaire bien équilibrés, et dont il analyse successivement les pièces classées par genres. Fry, écrivain contemporain, est sans doute plus connu chez nous que Lamb qui a pourtant sa niche dans la littérature durable et sur qui un Français, Derocquigny, a écrit un livre. Lamb tient une des premières places dans l'histoire de l'essai en Angleterre. Il a fort contribué à mettre les auteurs anglais de la Renaissance dans leur perspective actuelle. Son histoire est touchante en proportion de ses épreuves et de sa patience. Peu, autant que lui, auront su provoquer l'amitié de ses contemporains et de la postérité. La brochure si distinguée d'E. Blunden est faite pour entretenir cette amitié.

**George Orwell**, by *L. Brander* (*Ib.*, Longmans, 1954, 216 p., 12/6). — Jamais on ne fut moins homme de lettres qu'Orwell, dont Brander examine les œuvres une à une en rapport avec l'histoire mouvementée de sa vie. Bon écrivain certes, mais surtout militant héroïque et sans compromission, satiriste farouchement indépendant, toujours du côté de l'homme contre l'intellectuel frelaté, contre le mauvais riche, contre le pouvoir dangereux, ce rebelle-né fut un des plus purs adversaires du totalitarisme. De ce livre il sort vivant et clair.

**Wordsworth, A Re-interpretation**, by *F. W. Bateson* (*Ib., Id.*, 1954, 237 p., 21/). — Contre toute attente, après tant de livres consacrés à Wordsworth encore récemment, il restait à dire sur l'homme et sur le poète. Bateson fera sans doute scandale non pas en réduisant le rôle d'Annette Vallon dans la crise poétique et la coupure de 1808, mais en interprétant le journal de Dorothy Wordsworth, en rapport avec le changement survenu dans la poésie de son frère en 1798, dans le sens d'une exaltation qui dépassait des sentiments fraternels normaux. Cette hypothèse colore une interprétation nouvelle des poèmes consacrés à « Lucy », où, comme il serait arrivé au moins dans un autre cas, Wordsworth aurait fait mourir la jeune fille pour s'arrêter sur une pente dont il avait pris conscience. C'est là un des aspects de la lutte de Wordsworth contre une subjectivité fondamentale aiguë, dont il souffrait et qu'il a combattue, selon Bateson, avec un courage qui doit nous le faire mieux aimer.

**Surrey Gardens**, by *E. Parker* (*Ib.*, Batsford, 1954, 271 p., 18/). — L'Angleterre est sous tous ses aspects bien servie par cet éditeur. Si l'on connaît la diverse et inépuisable beauté des jardins anglais, on s'intéressera aux dizaines que décrit Parker, nous instruisant précisément de la flore et de la faune, rappelant les amateurs de jardins illustres du Surrey, et s'accompagnant de dessins au charme vieillot.

**180 Games for One Player**, by *J. B. Pick* (*Ib.*, Phoenix, 1954, 137 p., 10/6). — Si vous avez des loisirs solitaires et le désir de distractions simples et saines, vous trouverez ici suggérés et expliqués cent quatre-vingts jeux de toute espèce : pour l'extérieur et pour l'intérieur; sur les murs, les tables, les planchers; de tête ou avec un crayon et un bout de papier; *last not least*, avec des cartes (presque la moitié du livre consacrée aux « patiences »). Si vous préférez la lecture, le livre est volontiers facétieux et souvent drôle.

**Edith Evans**, by *J. C. Trewin* (*Ib.*, Rockliff, 1954, 116 p., 12/6). — Une carrière commencée sous la direction de Poel, en 1912, comme Cressida sortie un instant d'un magasin de modes, et dont le dernier chef-d'œuvre est le rôle de la comtesse Rosmarin dans *The Light is Dark Enough* actuellement représenté à l'Aldwych. Qui de chez nous, l'ayant vue à l'écran français comme duchesse Bracknell de Wilde (*The Importance of Being Earnest*), n'a désiré savoir qui est cette étourdissante actrice? La réponse est dans le livre de Trewin. La voix, il faut aller autre part pour l'entendre. Mais la séduction des yeux et de la bouche, si jeunes toujours à soixante-six ans proclamés, la noblesse moqueuse, l'infinie variété contre laquelle il n'est pas d'années ni d'accoutumance, vous les trouverez dans plus de soixante-dix photos hors texte accompagnant ce récit remarquablement circonstancié et documenté d'une longue suite de réussites, ainsi que cette analyse de leurs causes et de leurs moyens.

**Poems 1920-1945, A Selection**, by *A. Tate* (*Ib.*, Eyre & Spottiswode, 114 p., 10/6). — Ce critique-poète est l'un des principaux écrivains américains sudistes, universitaires, régionalistes, conservateurs, connus comme « Agrariens », ou « Fugi-

tifs ». Sa poésie a beaucoup évolué en vingt-cinq ans. Cette anthologie n'est cependant pas chronologique. Le sudiste, aristocrate, est représenté ici entre autres par une *Ode* célèbre *aux morts confédérés*. Le conservateur se distingue par la forme accomplie, par la clarté, par le classicisme général d'un ton poli jusque dans la satire. La méditation se mêle volontiers du souvenir des morts dont il lui arrive de rappeler l'accent (Yeats). Il y a aussi une sorte de dégoût détaché, de pessimisme curieux dans certaines pièces comme *Enée à Washington*. Si l'on veut connaître la poésie américaine contemporaine, Tate est un de ceux par qui il faut commencer.

**Beyond the Glass**, by *A. White* (*Ib., Id.*, 1954, 285 p., 12/6). — Devenir fou, habiter un asile où les autres ne savent pas que vous gardez clairement conscience d'eux, vivre pourtant dans un monde de terreurs qui leur est dérobé, un monde analogue à celui de la poésie et de l'intuition; revenir à la santé; lutter pour concilier les deux mondes qui vous écartèlent, et rester victorieusement dans celui des gens « normaux » : voilà ce qu'avec intensité raconte ce roman où le drame, sur un fond familial, prend un accent de tristesse et de joie entièrement distinct de ce que donne l'enregistrement d'un « cas ».

**Ten Novels and their Authors**, by *W. S. Maugham* (*Ib.*, Heinemann, 1954, 306 p., 21/). — Fielding et *Tom Jones*, J. Austen et *Orgueil et préjugé*, Stendhal et *Le rouge et le noir*, Balzac et *Le Père Goriot*, Dickens et *David Copperfield*, Flaubert et *Madame Bovary*, Melville et *Moby Dick*, E. Brontë et *Les Hauts de Hurle-Vent*, Dostoïevsky et *Les Frères Karamazov*, Tolstoï et *Guerre et paix*, encadrés d'une introduction et d'une conclusion, font la matière de ce livre. Ces couplages montreraient assez, même si Maugham ne s'en expliquait, l'importance qu'il attache à l'auteur dans la critique de l'œuvre. Sur les rapports du premier avec la seconde, il n'a guère de nouveau à nous apprendre. Ce n'est pas son propos; le vif intérêt de ses études est ailleurs, dans le spectacle d'un homme de métier parlant de ce qu'il connaît, c'est-à-dire dans ses remarques sur les livres (je crois, à propos de ces remarques, que Flaubert a mis dans la bouche d'Homais une faute de syntaxe pour peindre l'homme, et non par mégarde comme le croit Maugham). Son choix de titres est justifié par quelques principes dont l'un est qu'un roman doit être distrayant. Quand on est Maugham, on peut se permettre de le rappeler sans se faire prendre en pitié.

**Sweet Thursday**, by *J. Steinbeck* (*Ib., Id.*, 1954, 272 p., 12/6). — Les revoici! Mais la guerre a passé. La rue de la Sardine a retrouvé la plupart de ses habitants, pas tous. Doc rafistole son labo et recommence ses recherches zoologiques. Il n'a plus le cœur à l'ouvrage. Pourquoi? Les amis se consultent et se concertent. La Mrs. Tellier de l'endroit, ancienne missionnaire, ayant comme eux décidé qu'il lui faut une femme, d'intérieur, veut ajouter à de précédents succès l'embourgeoisement d'une encore de ses filles, et manque ainsi tout faire manquer. Naturellement tout s'arrange. Lisez ce revenez-y si *Tortilla Flat* et *Cannery Row* vous en ont donné le goût. Lisez-le à l'un de ces jours d'euphorie où nous avons besoin d'une sympathie optimiste dans une atmosphère de *Copains*, de *Pétanque*, élargie à la plus attendrissante fraternisation picaresque de tout ce dont il faut pour faire un monde délicieusement invraisemblable et sensé.

**Wyndham Lewis**, by *H. Kenner* (*Ib.*, Methuen, 1954, 169 p., 12/6). — « La personnalité la plus fascinatrice de notre époque » : T. S. Eliot l'a dit de cet auteur de quarante livres et de tableaux sans nombre; Sickert l'appelait aussi « le plus grand portraitiste de tous les temps ». Il est probable qu'on ne le connaît guère chez nous. Raison de plus de s'intéresser au livre où Kenner a voulu, plus qu'écrire une biographie, esquisser un portrait et expliquer l'unité logique d'une carrière. Ce qu'il y a chez Lewis d'orgueilleux, de tendu, d'inhumain au sens courant, se comprend certainement bien mieux par rapport à l'antithèse fondamentale de l'art et de la vie, et des thèmes où elle prend forme dans ce cas : l'artiste obligé de s'arranger de l'homme — soi-même et les autres; la nécessité d'humaniser un monde solipsiste, sans verser dans une culture qu'on estime vulgaire. Le rôle de Lewis dans la création du vorticisme, son renouvellement perpétuellement ordonné, son attitude par rapport au nazisme, tout cela appartient à l'histoire littéraire. On le trouvera ici, avec des analyses souvent très critiques de ses œuvres et des remarques sur son art.

*Ariel Poems :* **Christmas Eve, by** *C. Day Lewis;* **The Cultivation of Christmas Trees, by** *T. S. Eliot;* **Mountains, by** *W. H. Auden;* **The Winnowing Dream, by** *W. de la Mare.* Chac. : *Ib.*, Faber, 1954, 4 p., 2/. — Courts poèmes, remarquablement illustrés et présentés sous des enveloppes et des brochures de couleurs variées. Certains sont de circonstance : celui d'Eliot, ingénieux et qu'il a sans doute écrit en s'amusant, mais où quelques vers ont de la profondeur; celui de Day Lewis, grave et qui touchera tous ceux chez qui l'adulte désenchanté redevient enfant une fois dans l'année. De la Mare feint qu'un séraphin vanne les pensées de l'homme et montre le peu qui subsiste, négligé, immortel. Auden médite en strophes d'une musique flexible et en images au charme frais et imprévu, sur l'homme et la montagne. On est heureux de voir Faber reprendre cette formule de l' « Ariel Poem » qu'il avait abandonnée depuis la guerre.

**The New Statesman and Nation,** 27.11-18.12. — *Séries :* France, Union française; Arts, spectacles, BBC; E.U.; Correspondances; Sagettes; Poèmes; Concours. — *27.11 :* Purge au Labour. TV et partis. Avenir du Kenya. Prix des armements. Portraits-pastiches de Churchill. Enseignement par correspondance. Un grand syndicat. Un original. Romans de l'école. Muir. *4.12 :* Un procès en obscénité. Co-existence en Asie. Deux socialismes. Réflexions de Priestley. H. Plunkett. Epileptiques. Grenade. Livres de Noël. Un dictionnaire de la musique. *11.12 :* Mendès et l'U.R.S.S. Fin de Beveridge. Malenkov et la Yougoslavie. Shangaï-Canton. Réforme judiciaire. L'Institut Weizmann. Victime. Les lettres de G. Eliot. *18.12 :* Une exécution. Sécurité sociale. 1984 et la TV. L'affaire Dominici. Hôpitaux. Culture au Négueb. Sir K. Clark. *Tristan* et Léger à Londres. Idées et choses.

**The Listener,** 25.11-16.12. — *Séries :* Pensions; Les doux anarchistes; Ms. de la Mer morte (25.11-2.12). Romans; Problème racial (25,11-9.12). Arts, spectacles, BBC; Poèmes; La G. B. dans le monde; Correspondance (25.11-16.12). Nationalisme et Commonwealth (2-16.12), J. Selden (9-16.12). — *25.11 ;* La G.-B. en Afrique. Une armée allemande. Défense de la Constitution britannique. Elevage du poisson. Un clergyman du siècle dernier. *2.12 ;* En Chine. Nehru. Churchill. Peintres européens du XVIII^e siècle. Un faubourg de Rome. Livres de Noël. *9.12 ;* Prix de la paix. Aviation civile en G.-B. Barrages dans les Dolomites. Un critique de Shakespeare. Alma-Tadema. La mer nourricière. Science et sensibilité. Bronzes sardes. *16.12 ;* Politique étrangère et santé publique en U.R.S.S. Afrique du S.-O. La bataille des Falkland. Un monde chrétien. Aventure et enseignement. Opinion sur la littérature. Visite Labour en Chine.

**Etudes anglaises,** Octobre 54. — Une curiosité littéraire (L. Cazamian et A. Koszul). *Le Journal* de Beckford (A. Parreaux). M. Wodhull, maître de Southey et disciple de Rousseau (J. Voisine). Connaissance du théâtre anglais (J. Jacquot). Chaucer et le métier d'écrivain (F. Mossé). Une récente biographie de Fielding (A. Digeon). Constable (J.-J. Mayoux). — J. v.

## *LETTRES HELVÉTIQUES*

**PRELIMINAIRES. — La Rédaction du *Mercure* a souhaité que fût créée — ou plutôt rétablie, car elle exista jadis, assumée par Bernard de Weck — dans le cadre de la Mercuriale, une chronique consacrée à la « littérature suisse ». Cette expression exige quelque commentaire. Entité politique, de caractère composite par ses origines et son histoire jusqu'à une époque récente, la Suisse s'est formée, depuis un siècle, une unité purement humaine. Les facteurs géographiques et linguistiques entretiennent dans ce pays des tendances centrifuges, qu'accentuent les nécessités économi-**

ques et même démographiques. Mais un style de vie sociale, un ensemble d'habitudes collectives et personnelles, une « qualité » particulière du regard jeté par l'individu sur soi-même, tels sont les éléments d'une communauté réelle, d'une distinction fondamentale à l'égard de l'étranger. Ils se sont constitués peu à peu, au cours d'une assez brève expérience historique, et suffisent à cimenter les fragments d'un peuple. Les vallées s'écoulent du Gothard vers la Mer du Nord, la Tyrrhénienne, l'Adriatique, la Mer Noire. Le monde physique signifie dissociation. La seule unité valable est intérieure à l'esprit. Toute vie « culturelle », et les œuvres en particulier de la littérature, portent en Suisse cette double marque. Suisse « française », « allemande », « italienne » sont des locutions fautives, auxquelles on doit préférer, pour leur ambiguïté même, Suisse « romande », « alémanique », « tessinoise ».

Aussi bien, le lien de dépendance héréditaire qui unit aux grandes patries étrangères les diverses régions de la Suisse est de force inégale. La Suisse alémanique s'oppose à une Allemagne, intellectuellement peu centralisée, par une différence personnelle plus intense que la Suisse romande à la France. Sur le plan littéraire, une large autonomie, vieille déjà de plusieurs siècles, est accusée encore par l'existence d'une poésie, d'un théâtre et d'un art narratif en dialecte alémanique (seule langue vraiment vivante de la population), d'une originalité affective et formelle beaucoup plus sûre d'elle-même que par exemple la littérature patoisante de certaines provinces françaises. La base sociologique des lettres tessinoises est trop ténue pour que l'attrait de l'Italie ne rende pas impossible la constitution d'une vraie littérature locale. La situation des cantons romands est intermédiaire; une double attraction irrésistible s'y exerce : celle de Paris et celle de la langue dans la forme très élaborée que lui a donnée la tradition proprement française. La position personnelle des écrivains majeurs témoigne du même caractère incertain. Un Francesco Chiesa fut littérairement annexé par l'Italie au point que le souvenir de sa nationalité s'est, pour le public d'aujourd'hui, effacé. Un Gotthelf ou un Gotfried Keller, qui figurent parmi les plus grands noms des lettres allemandes du XIX^e^ siècle finissant, ne peuvent être compris en profondeur si l'on ne maintient à leur œuvre le signe helvétique qui la marque, dans ses thèmes mêmes. Un Amiel, ou d'une autre manière, et plus proche, un Ramuz, se rangent dans un secteur de la tradition française que seule la qualité (bien commune, malgré les différences de réalisation) de sa lumière intérieure permet d'identifier comme « à part ».

Néanmoins, la diversité de ces rapports n'empêche que, au Nord, au Sud et à l'Ouest, les horizons suisses restent largement ouverts à des expériences littéraires mal comparables. L'absence en territoire suisse de grand centre urbain (Zurich excepté), la vigueur et la diversité des traditions locales, l'inexistence d'une prépondérance véritable de l'une des parties du pays sur les autres, tous ces facteurs rendent l'individu, le petit groupe, plus sensibles aux prestiges extérieurs, et plus perméables. Mais, inversement, un goût ombrageux d'indépendance, et la conscience même d'une identité nationale, interdisent toute communication féconde avec les nombreux écrivains étrangers résidant en Suisse, rappelons Romain Rolland et Hermann Hesse pour fixer les idées.

De l'ensemble de ces faits il a résulté, à plusieurs moments de l'histoire, que la Suisse alémanique joua, comme telle, un rôle important dans les lettres allemandes, tandis que les Romands ne se sont jamais intégrés qu'individuellement à la littérature française. Mais sur ce point interviennent les données économiques : l'édition littéraire suisse n'a pas les moyens d'être une industrie nationale; elle assure son existence matérielle par la publication de classiques, d'auteurs étrangers consacrés, de livres de luxe, ou d'une infra-littérature d'usage populaire; elle n'assume qu'occasionnellement la diffusion des lettres nationales. D'ailleurs, le succès commercial et littéraire n'est guère accessible à l'écrivain suisse qu'au moyen d'une publication à l'étranger. L'existence même d'une revue littéraire suisse est, pour toutes ces raisons, presque impossible.

D'où l'extrême difficulté de délimiter cette chronique. On voudrait en principe se borner aux ouvrages d'auteurs suisses publiés en Suisse. Ce choix implique donc des perspectives assez particulières, et que compte est tenu d'un certain hasard.

●

C'est à ce hasard que j'ai d'abord recours, et il me sert grandement. Parmi les rares auteurs de langue française en effet dont l'œuvre entière a été publiée en Suisse, il en est deux dont le couple — par ses contradictions et sa communauté profonde — m'apparaît comme un emblème. Edmond Gilliard et Gustave Roud mènent l'un et l'autre, de façon différente, une « vie recluse en littérature », digne authentiquement de *représenter* les plus hautes valeurs de leur génération. La qualité littéraire de leur œuvre l'apparente aux plus grands de leurs confrères français. Sa subtilité l'intègre, comme la plus grande partie de la littérature

romande, à ce courant que l'on appellerait symboliquement gidien. Sa vertu propre, son mode d'incarnation dans le réel, manifestent de façon typique (aussi bien dans son essence que dans ses limitations) l'unité humaine de toute littérature helvétique; simultanément, dans la mesure même où s'opposent ces auteurs, elle introduit à certaines des tendances permanentes de celle-ci (le pur pittoresque local mis à part).

La longue carrière d'Edmond Gilliard, écrivain et professeur, a été depuis près de quarante ans celle d'un maître à penser et à sentir. Dans cet étroit Pays de Vaud, où l'individu « oppose à tout effort de distinction particulière un tel poids de résistance foncière qu'il oblige l'indépendance aux coups d'audace » solitaires, Gilliard a été l'un des « hommes de choc » dont une telle humanité a besoin pour se maintenir. En quelque mesure, on verrait dans Gilliard une sorte d'Alain local. La nature de sa sincérité offre comme celle d'Alain une saveur peut-être aujourd'hui légèrement désuète de « début de siècle ». Son œuvre témoigne d'une étonnante unité interne, appuyée sur un petit nombre de principes intellectuels d'où découle une logique propre. Au reste, plus que celle d'Alain elle est orientée vers l'immédiat intérieur; moins qu'elle *vers* l'esthétique (elle s'y résorbe entièrement); aucunement vers le politique. Essais, poèmes, souvenirs, journaux, les genres ignorent toute frontière, une vingtaine de volumes constituent une vaste et complexe *épopée* de soi : au sens double du mot originel. « parole incantatoire » et « ex-position ». Un livre comme *De Rousseau à Jean-Jacques* (Mermod, 1950) est révélateur d'une nature et d'un dessein. La démarche de la pensée part du critique et revient à lui (on n'aime jamais que soi, avoue Gilliard, la passion même y ramène, et l'amour des autres n'est qu'intermédiaire : vérité générale), mais en vertu d'un désir immanent de justification. Après quelques pages, l'essai débouche sur deux des thèmes fondamentaux et complémentaires de la méditation gilliardienne, et s'y concentre : thème de la Mère et celui de la Naissance, qui forment ailleurs la substance de poèmes comme *La passion de la mère et du fils* (Les cahiers vaudois), de souvenirs comme *Reconnaissance filiale* (Baconnière, 1944). « Impossibilité d'exister hors d'un sein » (*Journal*, I, p. 81) : l'existence d'un être est acte perpétuel de naître, et le lien maternel confond indissolublement Masculin et Féminin, avides de restituer à l'homme une femme qui soit celle de l'enfant. « Ma mère m'a *mis au monde*. De cette locution j'ai fait ma *profession* » (*Reconnaissance filiale*, p. 76).

De là la structure d'une pensée. Il y a soi, et l'instant, et la soli-

tude en lui, et l'acte salvateur de l'abstraction œuvrante. Un égocentrisme foncier, avec ses limites et sa grandeur propres, une volonté de renouveler indéfiniment la possession de soi-même, de reconquérir le « salut total dans ce mot : Je suis » (*Journal*, I, p. 244) au terme d'une science atomique de l'âme. Le seul but valable est d'exposer au monde la matière de sa vie après en avoir, par abstraction verbale, transmué la subtance. C'est l'admirable « Chant de l'os » (*Journal*, II, p. 104-109), intensité parlante de qui se sait exister au plus dur de soi. Une alchimie y introduit, à laquelle l'écrivain se livre sur sa propre matière; au sens propre du terme, car Gilliard penche à une sorte de cabbalisme fondamental : abolition de contraires tels que création-créateur, spirituel-temporel, Dieu et rédemption (d'où un anti-christianisme agressif, du reste marqué de lointaines origines protestantes); mais, plus encore, dans la conduite du raisonnement et de la phrase, le recours incessant à l'image lettrique (S, verbe ESSE, Serpent) ou géométrique : le point, la sphère (la solitude du soi — le cosmos, l'un l'autre s'engendrant), et ce symbole, capital chez Gilliard, de la Croix qui Tourne, d'où proviennent, aux carrefours de l'Un, l'Espace, le Temps et la Vie. Dans cette perspective se situe une recherche existentielle centrée sur le problème de l'identité. Le soi répond au monde : « âme passionnément convive » (*Journal*, II, p. 11), il est, en son essence, étonnement. Sa réponse, sa fonction vitable, c'est de dire, de *se* dire, par quoi tout est possédé. L'écrivain en ce sens est élu. Il se confère la vie, par les mots; il se fait révolte, dont l'instrument est pureté seule de langue et d'intellect. Il crée un ordre, établit un contact.

L'œuvre par excellence où s'épanouit cette constante découverte, ce sont les deux *Journaux* (Mermod, 1945 et 52), produit d'extrême maturité et culmination d'une expérience. Le premier, plutôt déchiffrement; le second, davantage réflexion; l'un plus tourné vers la vie-vie; l'autre (l'auteur a soixante-quinze ans et est atteint d'angine de poitrine), vers la vie-mort; l'un plus « actuel », l'autre se défendant mal contre l'assaut des souvenirs : l'un et l'autre, faits d'aphorismes çà et là coupés de confidences, négligent toute incidence, se concentrent sur la perception vivante, étincelle de substance saisie. Le détail biographique n'importe, accessoirement, qu'à titre d' « entrée de conscience ». Il s'évanouit entièrement de l'*Outre-Journal* (Mermod, 1953), extraordinaire testament de paix, où s'harmonisent tous les thèmes majeurs de cette œuvre, réduits à leur dernière pureté. Désormais, Gilliard a cessé d' « insinuer sa nudité dans l'imaginaire » (*Journal*, II, p. 23). « Mon erreur était, employant les mots de la terre, de

croire que ce que je m'efforçais d'y « séduire » de silence appartenait à quelque essence. » (*Outre-Journal*, p. 21.)

●

C'est moins par son caractère essentiellement poétique que l'œuvre de Gustave Roud (qui a fait, en 1950, l'objet d'une édition en deux volumes, sous le titre général d'*Ecrits*, chez Mermod) s'oppose à celle de Gilliard, que par le sens qu'y revêt la poésie. Non plus épopée, mais « faire » : poiésie. Non découverte, mais suscitation. Son caractère formel permettrait de la ranger entière dans le genre du poème en prose, s'il ne fallait prendre ici ce terme dans une acception presque aberrante. Cette œuvre est journal de voyage, guide, itinéraire, Chaix et Baedeker de l'envers d'un monde mesuré en perspectives champêtres et en teintes végétales : l'un des titres, *Petit traité de la marche en plaine*, est pleinement *significatif*, non moins que le thème, constant, de la route, du chemin, de la porte ouverte, de la fenêtre, du nuage chassé par le vent.

« La longue tache fauve qui s'éveille tout à coup veut dire *peut-être* un rosier touché par le soleil, mais *aussi* la chair nue de faucheur penché sur la fontaine. *C'est la même chose.* » (*Ecrits*, I, p. 120.) Poésie est identité, et par là touche à l'éternel; mais le propre de celui-ci est de ne se répéter jamais, et la richesse inconcevable du monde ne s'ouvre qu'à l'œil sans souvenirs. Le mythe du Sphynx est inversé. Le monde ne demande qu'à répondre; la poésie seule l'interroge, et ce sont moins les mots de la question qui importent, que l'inflexion de la voix. En celle-ci réside l'art du poète. Elle seule, par une qualité mystérieuse, distingue le « faire » du « parler ». La langue de Roud se déroule comme un courant familier, translucide, que ne trouble aucune recherche étonnante. L' « inflexion » créatrice est rendue sensible dans le mouvement seul de la syntaxe et de l'image. Dans les premiers recueils de Roud, une certaine hantise de la phrase neuve, jamais dite, engendrait une préciosité parfois gênante. Depuis 1940 (*Pour un moissonneur*, et surtout l'admirable *Air de la solitude*), l'auteur a trouvé son assiette, et une fermeté simple, une plasticité de rythme qui évoquent à certaines pages Maurice de Guérin, ou (avec moins d'extériorité voulue, moins de puissance aussi) le meilleur Ramuz.

L'un des éléments de la quête menée par Roud, parmi des choses autant rêvées que vécues, est une interrogation incessante, souvent non expérimée quoique partout sensible, sur la portée et

l'efficacité de sa voix. Non certes auprès de lecteurs possibles; mais à l'égard des choses mêmes. Le poète apparaît comme un magicien mieux persuadé de son pouvoir que de la constance de celui-ci. Il est un mutisme de l'âme qu'il redoute à l'instant même qu'elle parle; une conscience suraiguë de l'extraordinaire du don; une humilité parfaite devant la merveille non méritée; un refus de dire, de penser « moi », sinon par figure de style, tandis qu'elle s'opère. Le moi se résorbe en la seule mémoire, comme en un vase à lui donné, où les apparences, d'elles-mêmes, se transmuent. Par là, poésie est solitude, essentielle, positive, féconde. Plusieurs poèmes de Roud pourraient se réduire ainsi à un schéma moteur : être enfermé — sortir, être hors du temps — entrer dans le temps, être sans amour, engendrer l'amour. D'où un certain nombre de thèmes-clés : l'éternel se livre au poète dans un geste, un acte (plutôt que dans un pur objet); toute forme est message, mais de rien d'autre qu'elle-même, il n'y a pas d'au-delà des formes, sinon qu'elles sont vie et mort à la fois; il est des êtres (comme cet Aimé, dont le nom revient sans cesse, ou ces cavaliers — ces « dragons » — dont l'image persiste dans toute l'œuvre) en qui le temps s'arrête, s'écarte, et germe une « présence ». Mais si la poésie parvient à saisir ces présences, c'est par le truchement d'accords secrets liés à certains lieux, certaines saisons, certaines lumières. L'œuvre entière est en ce sens un poème du Pays de Vaud. La structure de ses diverses parties comporte une alternance voulue (soulignée par la typographie) entre des plans multiples où s'entrecroisent Etres, Choses, Occasions, Présences, et où le monde sensoriel se dissocie à l'appel d'Orphée. Souvent les passages en italiques insèrent, dans le déroulement du voyage, de véritables « natures vivantes », qui le suspendent (au sens où suspendre signifie aussi accrocher à un point fixe). Ou bien, dans une page au thème descriptif, le poète nous fait glisser sur une série précipitée de paliers imperceptibles, jusqu'à l'imprévue Rencontre : du village nocturne à l'étoile, à la lampe, au visage, à la solitude, à l'éternelle naissance. La signification ultime de sa démarche poétique, dans sa fragilité et sa toute-puissance, Roud la donnait sans doute, dès 1932, dans son dialogue entre l'homme et son reflet dans la vitre (*Ecrits*, I, p. 130-141) : « Tu essaies de croire à cette ville inventée, tu me jettes des mots sans vertu, d'une profonde voix fausse, tu sais bien qu'il n'y a pas de ville, pas de port, pas d'église, pas de cimetière. Il n'y a qu'un homme et son reflet; un homme qui n'a pas voulu d'une épaule humaine où appuyer sa tête... »

*Paul Zumthor.*

## *INSTITUT ET SOCIÉTÉS SAVANTES*

**ELOGES ACADÉMIQUES.** — A l'Institut, la fin de l'année s'accompagne toujours d'une floraison d'éloges particulièrement drue. D'abord, à la séance des cinq académies du 25 octobre, le président annuel loue, selon l'usage, tous les membres ordinaires résidants ou non résidants, libres ou associés, correspondants nationaux ou étrangers, disparus au cours des douze mois. Cette tâche ardue exige un sérieux effort de documentation auprès des spécialistes, pour donner le change sur la compétence nécessairement limitée de l'orateur, et elle se réduit, en fait, à la lecture de multiples et brèves notices nécrologiques.

Mais, lorsque chacune des cinq académies tient ensuite sa séance annuelle, le secrétaire perpétuel, en vertu d'une obligation statutaire, lit une « notice sur la vie et les travaux » d'un M. X. qui n'a pas reçu son juste tribut d'hommages, soit, du fait de la négligence ou de la mort prématurée de son successeur, ou même d'une volonté bien arrêtée, ce qui est rare. Il s'agit alors d'un morceau d'une réelle ampleur qui, en dépit de son titre modeste, est un véritable éloge académique et tend parfois à justifier la définition qu'en donnait au début du siècle dernier le *Journal de l'Empire* : un genre littéraire relevant essentiellement de l'erreur et du mensonge, où les faits sont altérés, les faiblesses du personnage dissimulées, ses vices, s'il en a, palliés ou ennoblis, en somme un art de la flatterie où le faux enthousiasme et le mépris de la vérité, premières conditions du programme, donnent au style des formes particulières : la roideur, l'obscurité, l'emphase, une solennité ridicule ou une déplaisante onction.

Il arrive enfin qu'un nouvel élu, soucieux de ses obligations académiques, choisisse lui aussi la saison des brumes pour évoquer l'ombre de son devancier, comme fasciné, par cette atmosphère de deuil, ou touché par la contagion.

Quel que soit le cas, on ne saurait dire que l'audition d'un éloge académique soit un régal impatiemment attendu (sauf par les mondaines assidues à l'Académie française), car il est naturel de redouter tout exercice oratoire de caractère obligatoire. Dès que l'auteur paraît et pose devant lui ses feuillets, il se fait une concentration de regards inquiets s'efforçant d'évaluer le nombre des pages dont il va falloir subir la lecture. Pourtant d'agréables surprises peuvent être réservées à un auditoire très prévenu. Il arrive que le laudateur se montre véridique sans verser dans

l'indiscrétion, sincère en demeurant réservé, simple en se révélant habile, louangeur avec mesure et avec nuances, et surtout qu'il ait à traiter un beau sujet, ce qui fut bien le cas de M. Maurice Levaillant parlant de Fortunat Strowski.

Il rappela que son devancier fut à la fois éminent et charmant, et dit avec autant de finesse que de justesse : « Quelques éminentes et solides que fussent ses qualités, c'est le charme et la grâce qui en formaient le lien, une sorte de grâce intellectuelle un peu parente de cette grâce féminine que La Fontaine déclare plus belle encore que la beauté. ... Ondoyant et divers, ainsi que l'était Montaigne, Fortunat Strowski, poète aussi, volait aussi de fleur en fleur et d'objet en objet, comme La Fontaine. »

Petit-fils et fils d'émigrés, réfugiés en France, seconde patrie des patriotes polonais, à la suite des soulèvements de 1831 et de 1861, Fortunat Strowski de Robkowa était né d'une mère bretonne à Carcassonne où son père enseignait les langues au lycée. Il y fit ses premières études et les continua à Mont-de-Marsan où son père fut muté. Puis il partit pour Paris préparer à Louis-le-Grand le concours de l'Ecole normale, et fut reçu à dix-neuf ans, dans la promotion de Romain Rolland et du philosophe André Lalande qui, à quatre-vingt-huit ans, prêtait une oreille visiblement attentive à l'éloge de son condisciple et ami. Ceux qui ont conservé le souvenir de Ferdinand Brunetière, dogmatique, âpre dans ses convictions, et logicien rigoureux, s'étonneront sans doute de l'influence qu'il exerça sur son ondoyant disciple. « Je lui dois tout » déclarait celui-ci. « Ah! l'admirable maître! étudiant découragé et incertain de l'avenir, je n'aurais jamais rien osé essayer. Deux mots orientent quelquefois toute la vie. »

Devenu professeur, Strowski se lia à Albi avec Jaurès, puis enseigna à Montauban et à Nîmes, où il trouva son tremplin pour bondir jusqu'à Paris. Il paraît, en effet (c'est du moins lui qui se plaisait à le raconter) que Gaston Doumergue prit ombrage de son éminente et séduisante personnalité et que, pour écarter ce rival, il le fit nommer dans la région parisienne, au lycée Lakanal. Précisons qu'il s'agissait d'une rivalité éventuelle politique et non amoureuse.

C'est à Nîmes, justement, que Strowski eut l'idée du grand ouvrage qui occuperait toute sa jeunesse et dont le plan contenait en puissance les études de l'abbé Henri Brémond, de même que *La crise de la conscience européenne*, de Paul Hazard. Il s'agit de son *Saint François de Sales, introduction à l'étude du sentiment religieux en France au XVII^e siècle*, qui fut sa thèse principale de doctorat.

Nommé à la Faculté des lettres de Bordeaux, où il eut pour élèves La Ville de Mirmont, André Lafon et François Mauriac, il y accomplit l'œuvre qui lui valut la grande renommée universitaire en donnant, après *Pascal et son temps*, l'édition critique des *Essais* de Montaigne, d'après un jeu complet de bonnes feuilles de l'édition de 1588, surchargées de réflexions, de corrections, de notes de lecture de l'auteur.

Après dix ans de séjour, il fut nommé à la Sorbonne suppléant d'Emile Faguet, et découvrit Paris et le monde, devenant le familier de Barrès et d'Anna de Noailles. Il était alors, physiquement et intellectuellement, dans le plein de la séduction, note M. Levaillant, qui donne sur sa méthode d'enseignement ces aperçus : « Ce qu'on vit, ce fut, sans déclaration de principes et sans fracas, l'application d'une méthode de souplesse et de simplicité qui, gardant de rompre en visière avec les justes exigences de la critique purement scientifique, les utilisait pour une recherche de la vie et de l'art. Les conférences de Fortunat Strowski semblaient n'être d'abord qu'une suite de libres propos où le professeur eût pris pour modèle l'aisance d'un chapitre des *Essais*. Plus encore dans le cours public que dans la leçon dite magistrale, il triomphait dans « l'explication française, exercice capital de notre enseignement supérieur où, par l'intermédiaire d'un grand auteur, le professeur établit plus facilement un contact vivant entre lui et ses auditeurs... Il enseignait à ne pas prendre les circonstances pour les causes, à chercher au delà, car c'est dans le cœur qu'est la source de la vie, c'est là qu'est l'explication définitive de l'histoire. Les choses qui se font s'élaborent au fond des âmes. » Cette déclaration, il la transposait dans le domaine de la littérature, où s'affirmait son intuition psychologique et son esprit de finesse.

Mais dix ans de Sorbonne blasèrent la curiosité de ce grand esprit, si largement ouvert. Il obtint des missions pour l'Italie (1919), la Pologne (1920), le Canada (1921), enseigna à deux reprises (1923 et 1931) aux Etats-Unis, à l'Université Columbia. Rentré à Paris, il se prit à « rechercher les éléments encore mal connus, les mouvements encore mal définis qui semblaient préparer l'avenir ». Il s'intéressa au théâtre et devint le critique dramatique de *Paris-Midi*. Mis à la retraite par l'Université en 1937, à soixante et onze ans, il fut chargé à la veille de la guerre d'une sorte d'ambassade intellectuelle au Brésil, d'où il ne revint que quelques années après la fin des hostilités, tant il avait paru s'y plaire.

« Montaigne, Pascal, La Fontaine... trois maillons d'or dans la

chaîne de sagesse où s'était solidement attachée toute cette destinée d'un penseur et d'un humaniste », a dit en résumé de sa péroraison M. Maurice Levaillant qui, par malice et comme pour inquiéter un secrétaire perpétuel trop à cheval, ainsi qu'on l'est à la Radio, sur le respect des horaires, avait entassé devant lui les feuillets de *deux exemplaires* de son discours.

*Robert Laulan.*

## *PHILOSOPHIE*

NOTE SUR *L'HOMO CREDULUS.* — En 1847, dans une ferme de Hydesville (Etat de New-York), vivait la famille Fox : les parents et deux jeunes filles, Margaret et Katie, quinze et douze ans. La ferme était « hantée ». Des coups, — ou *raps*, en langage spirite — étaient frappés dans les cloisons et dans les meubles qui, parfois, se déplaçaient tout seuls... Un soir, Mrs Fox entra délibérément en conversation, si l'on peut dire, avec l'hôte invisible : « Je lui demandai, si c'était un être humain, de frapper un coup. Il y eut un silence complet. Si c'était un Esprit, de faire entendre deux coups. Les deux coups furent frappés »...

Yvonne Castellan, dans un petit livre de la Collection « Que sais-je? » sur *le Spiritisme* (1), entend ne composer ni une apologie, ni un pamphlet. Elle *expose*, tout honnêtement. Et c'est très bien ainsi. Pour plus d'un lecteur, la simple relation des faits suffit à engendrer de mélancoliques réflexions sur la fragilité de la Raison humaine. Et les deux chapitres consacrés aux opinions des détracteurs du spiritisme deviennent presque superflus.

Quant aux *autres*, l'idée de douter ne saurait germer en eux... Bref, la famille Fox s'émerveilla. Après elle, les voisins, puis les amis. Le bruit de ces conversations possibles avec les morts se propagea comme une traînée de poudre dans toute l'Amérique... Exclus de l'Eglise méthodiste, les Fox émigrèrent à Rochester, suivis de l'Esprit désormais apprivoisé. Margaret et Katie firent une belle carrière de médiums, et suscitèrent sur leur passage des vocations nombreuses. En 1854, les spirites comptaient déjà, aux Etats-Unis, plus de trois millions de fidèles et plus de dix mille médiums

Entre temps, l'épidémie avait atteint l'Angleterre, puis l'Allemagne, puis la France. En vain, chez nous, Chevreul et Faraday

(1) *Le Spiritisme*, par Yvonne Castellan. Un vol. de 130 p., petit in-8°. Collection « Que sais-je? », Presses Univ. de France, Paris, 1954.

décident l'Académie des Sciences à se prononcer contre les prétendus phénomènes spirites. Le monde des « salons », peu soucieux des jugements de la Science (que l'on nommait peut-être déjà, en ricanant, « officielle ») accueille avec faveur cette nouveauté. M^me^ de Girardin, convertie dès la première heure, va communiquer à son tour la foi spirite à Victor Hugo.

Ici, je quitte un instant l'ouvrage d'Yvonne Castellan pour me référer aux documents directs concernant Hugo. C'est en 1923 que Gustave Simon, exécuteur testamentaire du poète, publia les procès-verbaux des séances de spiritisme tenues à Jersey à partir du 11 septembre 1853. Etaient présents à ces séances Victor Hugo et sa femme, leurs deux fils (Charles et François-Victor), M^me^ de Girardin, le général Le Flô et M. de Tréveneuc. Mentionnons à part Auguste Vacquerie : en effet, il mérite une mention spéciale, puisque, avant son arrivée à Jersey, les premières séances (du 6 au soir jusqu'au 11) n'avaient rien « donné ». Le 11 et le 12, bons résultats, mais sans relief. On eût dit que les Esprits de qualité avaient délégué quelques éclaireurs de second ordre pour tâter le terrain. Le 13 au soir, enfin, commence le défilé des célébrités : Racine et Chateaubriand, accompagnés, dans leur visite, par une entité mystérieuse qui déclare se nommer « l'Ombre du Sépulcre »... Outre! Bouffre!...

Sachant à qui ils ont affaire, ces Esprits témoignent d'assez de patience pour épeler tous les mots de leur message en frappant, pour chaque lettre de l'alphabet, un nombre convenu de coups. Procédé bien connu depuis les Fox, mais vraiment peu commode... Vont s'y plier, cependant, avec complaisance Dante, Marat, Charlotte Corday, Robespierre, Annibal, André Chénier, Mahomet, Shakespeare, Luther, Eschyle, Molière, Anacréon, Aristophane, Byron, Walter Scott, Galilée, Jésus-Christ (!), Platon, — j'en passe, et des milleurs, sans oublier, cependant, la fidèle Ombre du Sépulcre..., ni le Lion d'Andromède, qui parle en vers...

Tous ces personnages, par une délicate attention, adoptent les opinions littéraires et politiques de Hugo. Ils imitent même son style, en vers ou en prose. Jean Racine reconnaît humblement que ses tragédies sont « étriquées », et que le drame (romantique) est « le feu qui a roussi sa perruque ». André Chénier, devenu républicain ardent depuis sa mort, déclame : « Ma tête, en tombant, a vu l'idée dont mes yeux avaient vu la hache. Ma pensée, arrosée de mon sang, a germé dans le tombeau. Ma lyre qui tonnait contre l'échafaud s'est mise à chanter la Révolution dans le sépulcre » (etc. Il y en a trois pages, sur ce ton)... Passons sur une suite de scènes ahurissantes en leur gravité burlesque. Gustave

Simon nous assure que le poète prenait tout à fait au sérieux ces communications avec l'au-delà. Or, c'est justement cela qui est *hénaurme!* Qu'il ne se soit pas écrié, en frappant du poing le guéridon tripode : « Quelqu'un, ici, se fout de moi! Et quelqu'un de vivant! Est-ce vous, Vacquerie? Ou bien qui donc? »...

. . . . . .

Mais quoi!... Un poète, dira-t-on. Nous ne saurions exiger de lui le sens critique, la défiance à l'égard des invraisemblances les plus démentes... Hélas! Des savants aussi se montrèrent également dociles. Je pense à Crookes et surtout à l'illustre Richet, et à plusieurs autres. Yvonne Castellan relate (p. 18) et je lui en sais gré, des séances de « matérialisation » que j'ai très souvent citées comme l'une des plus typiques illustrations de la crédulité massive, *boubourochienne* (pardon pour le néologisme), et qui firent l'objet, vers 1918, d'une conférence au Collège de France. Elle ne dit rien, en revanche, les réservant probablement pour son prochain livre (2), des « séances » rocambolesque de la Villa Carmen, où fut si longuement mystifié Ch. Richet, au moyen de procédés archi-classiques, connus de tous les prestidigitateurs. Et quand le soi-disant médium, Marthe, raconte en riant, à des amis, tous les « bons tours » joués au respectable savant, quand ceux-ci en font part à la victime, ils entendent cette réplique sublime, qui eût enchanté Georges Courteline :

— C'est à présent qu'elle ment!...

. . . . . .

Tant de *faits* de ce genre, d'un comique triste, dont la relation demanderait autant de gros volumes que ceux consacrés par Lévy-Bruhl à la mentalité primitive, en quoi intéressent-ils la philosophie?

— En bien des points, et non médiocres. D'abord, le spiritisme nous montre, avec un fort grossissement, ce que des auteurs — Jean Piaget, par exemple (3) — dénoncent dans le spiritualisme. Il y a un penchant irrésistible à *matérialiser* ce qui, par définition même, devrait être conçu comme *immatériel*... Là-dessus, on pourrait déjà longuement réfléchir. Mais ce qui, personnellement, m'occupe davantage, et qui n'est pas sans un profond intérêt pour la connaissance de l'Humain, c'est le besoin ancestral de *croire*. De croire à n'importe quoi, sans autre point d'appui que la croyance elle-même, à l'état pur... Les grandes religions canalisent, orientent ce besoin en des voies que l'agnostique peut admirer

(2) *La Métapsychique* (en préparation). Même collection.
(3) Jean Piaget, *Introd. à l'Epistémologie génétique*, tome III, p. 153, sq.

sans s'y engager. Mais il y a tous les *succédanés* de la foi : ils sont innombrables...

Quant à la Raison... Eh bien, ce serait une occasion de la mieux définir : comme une *ascèse*, une méthode rigoureuse de penser, applicable dans certains domaines, en Science tout particulièrement. Méthode lentement formée au cours des âges, en de petits sous-groupes spécialisés, et non pas, ô Durkheim! dans la « conscience collective ».

Peu *naturelle* chez l'Homme. Ce qui est naturel, spontané, c'est, tout au contraire, ce que certains ont nommé la « catégorie de l'affectivité ». La Raison ne flatte pas les penchants. Elle attaque l'ignorance, la sottise, la paresse, la crédulité. Besogne ingrate!... La Raison, on en parle beaucoup. Une tradition archaïque en dotait théoriquement chaque humain. En fait, on ne l'aime guère; on la juge sèche et froide. Et l'on saisit tous les prétextes pour s'évader de la discipline qu'elle s'efforce vainement d'imposer...

*Achille Ouy.*

P. S. — Au moment même où nous envoyons cette chronique à l'impression, nous recevons, des Presses Universitaires, un important ouvrage de Marcel Boll : *l'Education du jugement* (325 pp. grd in-8°). Il en sera rendu compte dans le numéro d'avril. Nous ne voulons pas attendre jusque-là pour signaler ce nouveau livre d'un auteur dont la valeur scientifique, l'érudition, la clarté critique et la vigueur intellectuelle ne sont plus à découvrir pour la quasi-totalité de nos lecteurs.

**Psychologie de la Sensibilité**, par *A. Burloud*. Un vol. de 225 p. in-16, de la Collection Armand Colin (Dir. Paul Montel, de l'Acad. des Sciences) Paris 1954. Prix : 250 fr. — Le regretté Albert Burloud, prématurément disparu, était professeur de Psychologie à la Faculté des Lettres de Rennes. Il avait publié un *Traité de Psychologie*, un ouvrage sur les *Principes d'une psychologie des tendances*, et *De la Psychologie à la Philosophie* (dont nous avons rendu compte en son temps). La théorie de l'affectivité qui est exposée dans ce petit livre posthume se fonde tout entière sur l'affirmation suivante : il existe une dynamique mentale et des « causes » psychologiques.

Les tendances ne sont autre chose, en droit, que les rapports constituants de nos états d'Âme et de nos conduites. Par ces tendances, s'exerce, avec ou sans le concours de la volonté, une triple action : l'une d'orientation, la seconde significative, et la troisième structurante. Albert Burloud appelle thématisme l'activité signifiante (et *thèmes* les forces psychologiques qu'elle met en jeu); *schématisme*, l'activité structurante (et *schèmes* les tendances par lesquelles elle se déploie)... L'activité d'orientation et le thématisme concernent spécialement la psychologie de la sensibilité. Le besoin et l'aversion (au sens de ce mot le plus proche de l'étymologie) sont des facteurs constants d'orientation, dont on ne peut saisir la vraie nature que dans les expériences vécues de *l'attention*, de *la recherche* et de *l'évitement*. Issu des besoins qu'il prolonge, le désir est une forme objectale qui tend à se concrétiser... Mais le thématisme affectif déborde de beaucoup le

simple désir et son contraire : il se forme en nous, à tout instant, des thèmes axiologiques qui confèrent aux objets une signification affective, une valeur de fins ou de moyens... Les forces psychologiques s'engendrent à la fois par une différenciation de l'inné et par une assimilation fonctionnelle de l'acquis...

Parallèlement au mouvement qui éparpille nos intérêts dans le monde, un autre concentre nos tendances affectives sur des objets privilégiés. Ainsi se forment les sentiments...

L'ouvrage comporte une courte préface de Gaston Bachelard, une Introduction de l'auteur, puis trois parties : les bases de la vie affective (tendances affectives, états affectifs); les sentiments et leur formation (Qu'est-ce qu'un sentiment? La genèse des sentiments; les infra-structures du sentiment); les désordres du sentiment (la frustration et ses conséquences); une Conclusion, et, enfin, une Bibliographie choisie.

Selon l'expression heureuse de G. Bachelard, on peut dire que l'ouvrage « achève en quelque manière une philosophie des fondements de la psychologie », et que, à ce titre, « il retiendra, outre l'attention des psychologues, celle des philosophes ».

**Esquisse d'une Philosophie concrète**, par *Philippe Fauré-Fremiet*. Préface de V. Jankélévitch, Professeur à la Sorbonne. Un vol. de XII-185 pp. grand in-8°. Bibl. de philos. contempor. Press. Universit. de France. Paris, 1954. Prix : 600 fr. — Au moment même où nous achevions la lecture de cet ouvrage, nous apprenions la mort, à l'âge de soixante-cinq ans (19 nov. 1954) de Philippe Fauré-Frémiet. Encore une disparition bien prématurée...

Pour présenter un ouvrage « dont le cheminement », disait l'auteur, « importe sans doute plus que les conclusions », nous ne saurions mieux faire que d'extraire quelques passages d'une belle préface de V. Jankélévitch :

« Depuis plus de vingt ans, Philippe Fauré-Frémiet poursuit en toute indépendance une méditation solitaire et originale qui lui fait rejoindre et, sur beaucoup de points, devancer, approfondir les grandes thèses de la philosophie contemporaine. Les professeurs de philosophie que nous sommes, souvent alourdis par une problématique traditionnelle ou barrés de l'expérience concrète par la position historique des questions, éprouveront un vif sentiment de renouvellement devant la spontanéité et la probité si convaincantes d'un tel effort. »

Le point de départ de cette pensée a été une méditation sur des faits d'expérience psychologique, et notamment sur le problème de la mémoire. « Ph. Fauré-Frémiet a consacré des analyses particulièrement décisives à la dénonciation de la mythologie *conservatrice* : le souvenir n'existe que rappelé et dans le seul instant du rappel; l'idée de la thésaurisation mnésique ou de « l'enregistrement » n'est qu'une métaphore (...); elle n'est jamais constatée comme donnée immédiate (...). Il n'y a pas de magasin d'images, pas de contenus dans un contenant, pas de récipient à souvenirs (...). Le souvenir n'est pas un donné tout fait, il est le dynamisme d'un effort réalisateur (...). Tout ce que nous revivons est, en quelque manière, vécu comme la première fois... »

« Ph. Fauré-Frémiet inaugure, et de la manière la plus pénétrante, un genre de recherches qui n'est pas sans parenté avec les recherches de Gaston Bachelard et du Dr Minkowski et qui est susceptible de nous faire avancer très sérieusement dans la compréhension de la métaphore, de l'analogie et des modes de participation humaine en général. Sa méthode, en cela, reste toute bergsonienne (...). On lira dans *l'Esquisse d'une philosophie concrète*, une critique subtile du Rien et de ses succédanés fantasmatiques, Le Vide, l'Absence, le Noir; une réfutation de la liberté indifférente et immotivée qui sont dans la pure tradition nominaliste de *l'Evolution créatrice*. Il est vrai que, n'admettant pas de latence, ce négateur du négatif se rend la tâche plus difficile que Bergson (...). « Réfusant la conservation dans le temps continu comme Bergson avait refusé l'« être-dans » au cerveau, à l'espace et au langage, il serait en somme plus bergsonien que Bergson lui-même, plus intransigeant dans ses déductions, plus rigoureux dans ses analyses... »

V. Jankélévitch voit, dans la pensée de Ph. Fauré-Frémiet un autre aspect encore : « une expérience poétique qu'il doit à son tempérament d'artiste et à ses dons littéraires; une expérience musicale qui tient à l'influence paternelle (...); une expérience mystique enfin, qu'il puise peut-être dans sa sympathie congénitale pour les Cathares, ces ultra-platoniciens du midi albigeois »... Et la préface s'achève par des considérations pathétiques sur l'espérance du *Requiem*, auxquelles la mort —

alors non-prévue — de Ph. Fauré-Fremiet donne aujourd'hui l'accent liturgique d'une absoute...

**Science et Réalité**, par *Fernand Brunner*. Un vol. de 230 p., petit in-8° de la Collection « Philosophie de l'Esprit », dirigée par L. Lavelle et René Le Senne. — Aubier, Editions Montaigne, Paris, 1954. — Cet ouvrage, nous dit l'auteur (Professeur d'Histoire de la Philosophie à l'Université de Neuchâtel), à l'ambition d'atteindre l'essence et de faire comprendre la nécessité de la science véritable. Partant de la critique de l'objectivité moderne qui ne s'inquiète pas de la totalité de l'objet (chap. I), il discute la qualification d'anthropomorphique qu'on donne ordinairement à la pensée ancienne préoccupée au contraire d'intellectualité transcendante (chap. II et III). Puis, après avoir présenté dans la littéralité en histoire l'analogue de la mesure en physique (ch. IV), il oppose le vrai scientifique, relatif à une méthode, au bien et au juste absolus de la morale et du droit (ch. V). Il déduit de là que la science moderne, qui a pour objet moins la vérité en soi du monde que le développement des implications d'une méthode, ne nous donne qu'un pouvoir limité sur l'univers, sans compter les dangers et les contraintes auxquelles elle nous soumet (ch. VI). Il y a donc lieu de soupçonner l'existence d'un autre type de science, qu'il est seul nécessaire de posséder, s'il s'agit de connaissance du monde (ch. VII). Cette science, sans se confondre avec elle, doit être co-essentielle à la métaphysique, ce qu'on ne saurait dire de la science actuelle (ch. VIII). Ici, l'ouvrage examine la phénoménologie qui semble dépasser le rationalisme scientifique, alors qu'elle reste enfermée dans les limites de la conscience individuelle (ch. IX). Dans les derniers chapitres, la réflexion s'élève au fondement suprême de la science véritable, à savoir la connaissance de Dieu. On découvre d'abord la nécessité de cette connaissance qu'implique déjà l'affirmation de l'existence de Dieu et que doit rechercher quiconque veut éviter d'adjoindre à la vérité de Dieu une vérité d'une autre essence (ch. X). On montre en second lieu la possibilité de cette connaissance afin d'empêcher la pensée de trouver prétexte à se détourner d'elle (ch. XI). Enfin, comme Dieu ne cessait pas d'être conçu en tout cela comme supérieur à ses effets, il convenait de rappeler que la connaissance de Dieu n'étant pas en elle-même conceptualisable, on peut dire aussi bien que Dieu est inconnaissable alors même qu'on ne connaîtrait nul autre que lui (ch. XII). La conclusion de l'ouvrage indique comment cette connaissance transcendante descend dans les différents degrés de la pensée et de l'être pour assumer finalement les formes de la perception sensible et de la vie pratique et constituer ainsi la connaissance véritable du monde...

**Problématique de l'Evolution**, par *François Meyer*, Professeur à l'Université de la Sarre. Un vol. de 285 p. gr. in-8°, de la Bibl. de Philos. contempor. Press. Universit. de France, Paris, 1954. Prix : 900 fr. — L'opposition qui se manifeste en Biologie théorique — principalement en ce qui concerne le problème de l'évolution — reprend sans cesse, sous des formes plus ou moins subtiles, la querelle du *mécanisme* et du *vitalisme*. Et la situation, nous dit en substance M. Fr. Meyer, semble être la suivante : les discussions nous donnent en fait à choisir entre une attitude mécaniste conforme aux vertus épistémologiques les plus positives, mais qui ne paraît pas avoir conscience de l'urgence et de l'ordre de grandeur des problèmes qui lui sont posés, et une attitude vitaliste qui tombe facilement dans l'anthropomorphisme et dans l'arbitraire des constructions métaphysiques. Si bien que le spectateur impartial de ces débats n'éprouve guère de sympathie ni pour l'un ni pour l'autre camp. L'une et l'autre de ces prétendues « solutions » accréditeraient l'idée qu'il n'y a plus de problème.

Refusant donc le confort de ces deux positions, l'auteur veut maintenir ouverte la réflexion, et penser « dangereusement », c'est-à-dire accepter et même accentuer la tension dialectique entre ces exigences apparemment inconciliables, revenir avec patience aux phénomènes eux-mêmes... Il aboutira à intégrer « dans une conception positive de l'Univers la dimension de surdétermination nécessaire pour combler le déficit d'intelligibilité que laissent subsister les considérations mécanistes, en ce qui concerne la marche de l'évolution »... Mais ces possibilités offertes par la cosmologie positive, M. Fr. Meyer ne songe à les mettre en évidence « qu'à la faveur d'un examen préliminaire portant sur l'état actuel de la problématique évolutive, dans une perspective strictement méthodologique; puis à la faveur d'une description phénoménologique, réso-

lument neutre quant à toute implication théorique réductrice, et portant sur les dimensions positives présentées par les grandeurs caractéristiques d'évolution à l'échelle des temps géologiques »... C'est à ces conditions que l'objet propre de la science de l'évolution doit pouvoir manifester son aptitude ou son inaptitude à accéder à un statut d'intelligibilité véritable. Les déductions a priori à partir de la cosmologie scientifique interprétées à la lumière de l'hypothèse d'inversion du temps, viennent dessiner dans l'Univers une dimension d'évolution identique à celle constatée dans la forme mathématique des équations en fonction du temps, conduit à reconnaître que le phénomène évolutif majeur n'est pas réfractaire à une intégration dans la cosmologie positive.

Le livre est très dense, d'une rare puissance de pensée. Si la thèse est originale et forte, l'« information » en est riche et minutieuse. Ce n'est pas là l'ouvrage d'un jour! Il demande à être lu sans hâte. La problématique de l'évolution intégrée à une cosmologie cohérente, c'est-à-dire à une structure cosmique dialectique nous est présentée comme répondant à une forme d'*intelligibilité* que je me permettrai d'appeler *mathématique*. Nous rejoignons ainsi, dans un domaine où jusque-là s'affrontaient des représentations *imagées* (modèle mécanique ou animisme anthropomorphique), une esquisse interprétative qui s'apparente à Louis de Broglie ou à Einstein.

Telle simple « note » en pied de page (p. 261, par exemple) a de quoi nous inciter à de très longues réflexions.

**La personnalité et la maturité psychique**, par *Ernest Aeppli*. Un vol. de 272 p. gr. in-8°. Biblioth. scientif. Payot. Paris, 1954. Prix : 800 fr. — Ernest Aeppli, le psychologue de Zurich, a donné précédemment, dans la même collection, *Les Rêves et leur interprétation*, ainsi que *Psychologie du conscient et de l'inconscient*. L'ouvrage qu'il vient de publier se propose de « mettre en relief l'essence et l'existence particulière de cet aspect humain qu'on ne peut atteindre qu'en tout dernier lieu, qui ne peut être qu'à un seul individu, et que nous appelons personnalité ». Décrire le cheminement, les étapes de l'évolution individuelle jusqu'à la « maturité », sans faire pour autant une apologie du Moi, c'est ce qu'a réalisé l'auteur. Il appuie son étude sur la « psychologie des profondeurs » dont C. G. Jung lui a fourni, pour ainsi dire, le modèle.

« Seule, la large expérience de la psychologie analytique », dit-il, « permet de voir la véritable essence de la personnalité et de comprendre son aspect et la façon dont elle agit. Nous croyons nous-même, et notre expérience de praticien (psychothérapeute) nous en a fourni des preuves, que celui qui se préoccupe actuellement de la réalité vitale humaine que nous appelons personnalité ne peut plus se passer de psychologie analytique. »

Voici la suite des chapitres (tous facilement accessibles au public de bonne culture) : L'essence de la personnalité; prise de conscience et totalité; le processus d'individuation dans la psychologie complexe de C. G. Jung; la personnalité et le destin; la vie dans le temps; le Toi physique; la personnalité et le milieu environnant; le mariage; l'amour (l'éros); l'amitié; la personnalité et la profession; la possession et la propriété; les chocs émotionnels et la mélancolie; la souffrance; le bonheur et le malheur; la faute et l'expiation; une nouvelle image du monde; l'attitude et la manière de penser; l'entretien avec la mort; la liberté de l'homme mûr.

**Histoire de la Philosophie russe, des origines à 1950**, par *N. O. Losski*, Professeur au Séminaire russe orthodoxe de New-York. Un vol. de 432 p., gr. in-8°, de la Bibl. histor. Payot, Paris, 1954. Prix : 1.500 fr. — A peine venions-nous de rendre compte du tome I de l'Histoire de la Philosophie russe par B. Zenkovsky (chez Gallimard) que nous recevons celle de N. O. Losski (en un seul volume, chez Payot). N. O. Losski semble avoir prévu cette « rencontre », quand il écrit (p. 429) : « Un sujet aussi complexe que l'Histoire de la Philosophie de tout un peuple ne peut être épuisé dans un seul ouvrage. Il faut espérer que (...) d'autres études sur l'Histoire de la Philosophie russe verront le jour, écrites par des personnes appartenant à d'autres tendances que celle qui est propre à l'auteur de ce livre. Ces ouvrages vont se compléter mutuellement... » Et il est bien vrai, en effet, que l'Histoire composée par B. Zenkovsky et celle que nous offre N. O. Losski se complètent. On s'en rendra mieux compte, lorsque sera paru le tome II de Zenkovsky (le tome I s'arrête vers 1920).

Mais nous n'avons à parler ici que de l'ouvrage du Professeur Losski. Il est clair, bien construit.

Il fournit des indications bibliographiques précises sur les auteurs étudiés. S'il fait une critique serrée du matérialisme dialectique, du moins s'efforce-t-il (pp. 361 à 398) d'en fournir un exposé préalable, abondant en citations bien choisies. Ne lui demandons pas, bien sûr, un « effort de sympathie », comme eût dit Bergson. Le « *diamat* » (abréviation peu usitée chez nous) est une philosophie de *Parti*. C'est pourquoi nous ne pouvons guère lire, à son sujet, que des études « *partiales* ». Pour, ou contre... C'est pourquoi aussi, en U.R.S.S., il n'y a qu'*une* philosophie, à l'heure actuelle. N. O. Losski nourrit l'espérance que « libérée de la dictature du Parti Communiste, et ayant recouvré la liberté de pensée, la Russie produira une multitude de courants philosophiques, comme en produisent tous les pays libres et cultivés »... En tout cas, c'est forcément dans une époque *antérieure* à la Révolution bolchévique, ou bien chez des auteurs exilés, réfugiés en deçà du « rideau de fer » que peut s'étudier une Histoire de la Philosophie russe.

On y trouve alors une fréquente préoccupation, touchant les problèmes religieux : tantôt dans un sens purement chrétien; tantôt loin des dogmes. Un mysticisme tourmenté, lyrique, et, pour tout dire, romantique, comme celui de Vladimir Soloviev (longuement analysé par l'auteur, pp. 82 à 134), une pensée moins étrange, mais pas plus orthodoxe, comme celle de Nicolas Berdiaev (pp. 240-258), les élucubrations d'un Rozanov, proches de la folie, l'irrationalisme de Chestov, etc...

N. O. Losski s'analyse lui-même — pourquoi pas? — dans le chapitre consacré aux « Intuitivistes ». Et il nous parle, plus loin, de son fils (né en 1903) spécialement orienté vers la théologie comparée.

Au cas d'une seconde édition française de cette Histoire de la Philosophie russe, souhaitons que l'auteur y adjoigne un *Index nominum*. Ce serait bien utile pour en faire un instrument de travail. L'actuelle table des matières ne comporte, forcément, qu'un nombre très limité de noms d'auteurs.

**Lucrèce. De la Nature des Choses.** Textes choisis, Préface, Commentaires et Notes explicatives, par *Georges Cogniot*, Agrégé de l'Université. Un vol. de 180 p., petit in-8°. Collection « Les Classiques du Peuple ». Editions sociales, Paris, 1954. Prix : 240 fr. — Sur les cent quatre-vingts pages de cet ouvrage, une bonne moitié est consacrée à une Etude de Georges Cogniot sur Lucrèce, son œuvre et sa philosophie. Et aussi à l'atomisme nouveau (caractérisé par Marx et Engels) ainsi qu'à l'atomisme scientifique plus récent, dont Lénine et Staline ont commenté l'intérêt, la signification philosophique. N'oublions pas que Marx prit pour sujet de sa thèse de doctorat : « *Différence de la philosophie de la Nature chez Démocrite et chez Epicure.* » Il y considère Lucrèce comme un admirable artisan des lumières dans le monde antique, comme un matérialiste, un dialecticien et un athée décidé.

L'Etude que Georges Cogniot consacre à Lucrèce est extrêmement solide et très bien documentée. Que l'on sente, en l'auteur, un « homme de Parti », c'est bien certain. Et c'est le contraire qui étonnerait. Il fait, comme on dit, flèche de tout bois, et ne laisse passer aucune occasion de défendre ses convictions. Mais, s'il a volontiers la dent dure, et même très dure, personne ne saurait soutenir qu'il connaît imparfaitement son sujet. En ce qui concerne Epicure et Lucrèce, comment lui donner tort quand il opère une mise au point, faisant justice des calomnies traditionnelles dont on a voulu accabler ces deux grands esprits?... Que dirai-je de plus? Les extraits sont bien choisis, les notes en pied de pages abondantes et souvent fort érudites. L'Etude d'ensemble sur Lucrèce est vigoureuse, vivante et précise. Je gage que plus d'un lecteur non-communiste ou même non-communisant y prendra grand intérêt.

**Le Rire et le Risible. Introduction à la Psycho-sociologie du Rire,** par *David Victoroff*, Docteur ès Lettres. Un vol. de 200 p., gr. in-8°, de la Bibl. de Philos. contempor. Press. Universit. de France, Paris, 1954. Prix : 600 fr. — Le Rire pose un problème, et même une série de problèmes non encore résolus. Si les études sur le rire semblent piétiner, dit l'auteur, si les recherches expérimentales sont excessivement rares, la responsabilité en incombe à la stérilité heuristique de la plupart des théories : les philosophes, préoccupés de donner du rire une explication logiquement valable, perdent de vue cette idée que la valeur de toute théorie se mesure avant tout à sa capacité de pouvoir servir de point de départ à la recherche expérimentale. Que, par ailleurs, toute recherche de ce genre prenne pour point d'appui une théorie quelconque, toutes les rares tentatives des chercheurs sont

là pour le montrer (...) Deux voies s'ouvrent à celui qui veut examiner les théories du rire : ou bien étudier dans l'ordre chronologique de leur apparition, sinon toutes, du moins les principales de ces théories, ou bien les grouper pour cette étude sous deux ou trois rubriques selon leurs affinités respectives, quitte à indiquer, le cas échéant, à l'intérieur de chaque rubrique, ce que certaines théories présentent de spécifique et d'irréductible.

D. Victorof a choisi une voie intermédiaire : il s'est borné à étudier à fond trois grandes thèses contemporaines qui, par l'abondance et l'originalité de leurs vues, lui ont semblé dominer l'ensemble des théories du rire (Bergson, Freud, Max Eastman)...

Une abondante bibliographie, un index facilitent la consultation de cet ouvrage comme instrument de travail sur la question. La place nous est trop mesurée, dans un simple compte rendu pour analyser comme il le faudrait cette excellente étude de psycho-sociologie. Nous aurons plaisir à y revenir dans une Chronique, utilisant toutes les notes que nous avons prises en le lisant. L'important, pour le moment, c'est de le signaler avec insistance à tous ceux que la question intéresse.

**Revue de Psychologie des Peuples.** Trimestrielle. Publiée avec le concours du C. N. R. S. Directeur : Able Miroglio. Boite postale 258, Le Havre. 9e année. N° 3 (3e trimestre 1954). Noté au sommaire : La timidité, trait du caractère suisse, étudiée à travers les écrivains suisses (Fr. Jost); La personnalité morale de Zurich (Aymon de Mestral); Caractère de Madrid et personnalité du Madrilène (F. Chueca y Goitia); Essai d'explication du style britannique (Alb. Eiselé); La Révolution russe et le XVIe siècle de l'Occident (A. Eiselé); Notes ethnopsychologiques indiennes (W. Maas); Bibliogr. critique, par E. Duprat, A. Eiselé, A. Miroglio, R. Troude. Nous trouvons, en fin de numéro, des nouvelles de l'Institut havrais de Sociologie économique et de Psychologie des Peuples. Nous apprenons avec plaisir que, dans la promotion de septembre 54, Abel Miroglio a été nommé Chevalier de la Légion d'Honneur. Nous lui adressons bien tard nos compliments cordiaux pour une distinction si largement méritée. (Les journaux ont parlé de la cérémonie du 10 décembre, au cours de laquelle la décoration fut remise à A. Miroglio par André Siegfried)... Enfin, un hommage ému est rendu, dans la Revue, par son Directeur, à la mémoire du Professeur René Le Senne, de l'Institut, qui montra toujours un vif attachement aux travaux de l'équipe havraise et à la Revue de Psychologie des Peuples (à laquelle il a collaboré).

**Bulletin analytique (Philosophie).** Vol. VIII. N° 2. 1954. — Revue trimestrielle publiée par le C. N. R. S. — Près de cinq cents pages (exactement : 493) serrées, de format grand in-8°. Y compris 94 pages consacrées à la Sociologie. Une équipe hors de pair, sous la direction de M. Raymond Bayer, Professeur à la Sorbonne, fournit indication et très clair résumé de tous articles et études parus dans les périodiques de langue européenne. C'est un instrument de documentation dont la mise au point est parfaite.

**Culture humaine.** La psychologie appliquée à la conduite de la vie. Revue mensuelle. Editions J. Oliven, Paris. Le n° : 165 fr. — Relevé aux sommaires des numéros : *Octobre* 1954 : La Psychanalyse a-t-elle évolué? (Dr Dugast-Rouillé); La Discipline dans l'Enseignement (Ph. Carlier, d'après M. Mauco, Direct. pédagog. du Lycée Claude Bernard); Philosophie de Joubert (C. Théodore); L'Adolescent (M. Caucheteur); La Femme et le travail (M. Bastier), etc... *Novembre* 1954 : Les couleurs (Saint-Marceau); Apprendre à observer (J. Guérin-Desjardins); Les yeux et le tempérament (Dr Dugast-Rouillé); L'œil et la mimique symbolique (J. des Vignes-Rouges); L'œil, la mémoire et le caractère (Emilie Moussat); Entretien avec le Professeur Mondor (J. Guéritte); Mieux voir (Dr Harold-Peppard); Lyautey (Améd. Fayol). N° spécial de *Décembre* (même prix : 165 fr.) : Violons d'Ingres (D. Jordan); Psychologie de la réussite (Ph. Carlier); métiers de femmes (Maité Bastié); L'adaptation conjugale (Maur. Tieche); Lire et étudier avec profit (Em. Moussat); « Monsieur » Pouget (J. Guéritte); L'humanisme contemporain (R. Van Loo); etc...

Dans chaque numéro, suite du Cours de Psychologie pratique, de Abel Delcourt.

## *QUESTIONS MILITAIRES*

**A PROPOS D'UN NOUVEAU LIVRE SUR LA BATAILLE DE LA MARNE (1). — La Marne!... Pour bien des lecteurs d'aujourd'hui, n'est-ce pas déjà de l'histoire ancienne?...**

**Ce ne serait pas une raison de s'en désintéresser, car les leçons de l'histoire ancienne ne sont pas négligeables, non plus que celles qu'on peut tirer de l'histoire de la Marne. Il y a quelque trente ans un professeur du cours d'Histoire Militaire de l'Ecole de guerre, qui avait fait précisément de cette bataille l'objet de son étude et de son enseignement, justifiait ainsi ce choix aux yeux de ceux de ses auditeurs qui, trop imbus des souvenirs de la guerre de position, considéraient, dès cette époque, la Marne comme représentant une forme de guerre périmée : « De la prochaine guerre, nous ne savons rien, — sinon qu'elle débutera par une surprise. Etudions donc une surprise, la Marne! »**

**Cette prophétie facile, on pourrait la renouveler aujourd'hui. Il n'est donc pas inutile de rechercher comment, par quelle manœuvre et par quelles décisions, par quel sursaut moral aussi, le Général Joffre para aux effets de la surprise d'août 1914, et il faut remercier celui qui fut, en mai 1940, la première victime d'une autre surprise, plus grave encore, d'être sorti de sa retraite silencieuse pour se livrer à cette recherche, — quitte à provoquer peut-être des comparaisons qui risquent de lui être défavorables.**

**Son livre n'ajoute rien d'essentiel à ce que savaient déjà tous ceux qui ont étudié la bataille de la Marne. Mais, grâce à ses souvenirs personnels et à la situation qu'il occupait en 1914 auprès du Général Joffre, le Général Gamelin démonte avec précision le mécanisme de cette manœuvre continue qui, de la veille de la bataille jusqu'à la victoire, à travers les fluctuations incessantes de la lutte, fut l'œuvre personnelle du Commandant en chef. Il y montre en action la belle équipe que ce chef avait réunie à son G.Q.G. Il y esquisse, des acteurs du grand drame, d'excellents portraits, accompagnés de jugements qui, à notre avis, seront ceux de l'Histoire. Il y met au point, — définitivement, espérons-le, — l'énervante polémique Joffre-Galliéni, confirmant ainsi les conclusions d'une étude sur *Joffre et Galliéni à la Marne* que publia en 1938 le capitaine Lyet, et qui, dans le fracas des événements d'alors, passa trop inaperçue. Enfin il y**

(1) *Manœuvre et Bataille de la Marne*, par le Général Gamelin (Grasset, 1954, 361 p., avec 7 croquis, 885 fr.).

analyse brièvement les facteurs de la victoire, au premier rang desquels il place les facteurs moraux, valeur des chefs, des officiers et des sous-officiers, patriotisme de la troupe, union dans le Gouvernement et dans la nation.

Pour les curieux de la petite histoire, signalons, en passant, une anecdote peu connue : comment cette vaste bataille, qui s'était étendue de la Lorraine au Nord de Paris, fut baptisée d'un nom appelé sans doute à l'immortalité. Le soir du 10 septembre, Joffre télégraphiait au Ministre : « Aujourd'hui, je puis vous annoncer les résultats de la bataille de la Marne... » La rédaction de ce télégramme avait été précédée d'une discussion à laquelle avaient pris part le Major-général, les aides-majors-généraux et le Commandant Gamelin. « Comment allons-nous baptiser notre victoire? » avait dit Joffre. Le Général Berthelot avait proposé : « les Champs catalauniques ». « Je vis, raconte Gamelin, un étonnement, puis quelque malice dans les yeux du grand chef. Et il dit : « Croyez-vous que le grand public comprendra? N'est-ce pas un peu prétentieux? » Le Général Belin proposa : « Paris-Verdun » : Le Général Joffre me regarda, le sourcil froncé... Je me permis d'objecter : « Mon Général, militairement, c'est très exact; mais, au civil, n'est-ce pas le titre d'un circuit automobile ou cycliste? » Le Général Belin voulut bien sourire, en me répondant : « Et alors? » Ainsi autorisé, je repris la parole : « Le général en chef n'a-t-il pas dit le 4 : « Nous nous battrons dans la vallée de la Marne. » Pourquoi pas « la Marne » tout court : cela sonne bien! — « D'accord » dit le général Joffre, — et ce fut ainsi que ce nom entra dans l'histoire.

On pouvait craindre, en ouvrant ce livre, que l'auteur eût pris prétexte de cet exposé historique pour se livrer à des récriminations personnelles et à une défense de sa propre attitude et de son rôle en 1940. Il n'en a rien été. Tout au plus pourrait-on y relever des allusions très discrètes, par exemple sur l'inopportunité des changements dans le commandement au cours de la bataille.

Même il serait facile d'y souligner maintes considérations qui pourraient être retournées contre le vice-président du Conseil Supérieur de la Guerre d'avant 1939 et contre le Général en chef de 1940.

Quand il signale l'erreur commise en 1940 par ceux qui, en réaction contre d'autres erreurs de 1914, accordaient à la défensive une confiance exclusive, ne s'accuse-t-il pas lui-même, qui avait la responsabilité de la formation des cadres supérieurs de l'armée? Quand il approuve les nombreux « limogeages » de

généraux, décidés par Joffre du 2 août au 6 septembre 1914, n'autorise-t-il pas le lecteur à lui demander s'il a lui-même, au cours de la « drôle de guerre », procédé avec assez de soin à une sélection analogue? Quand il exalte, comme une des causes de la victoire de la Marne, l'activité personnelle de Joffre, la fréquence de ses contacts personnels avec ses subordonnés et son impulsion directe sur leurs décisions, ne s'est-il pas demandé s'il ne s'était pas trop souvent et trop longtemps attardé dans sa casemate de Vincennes et s'il ne s'était pas trop obstiné dans une organisation du commandement qui le dispensait de toute action immédiate?...

« La loi de la guerre, écrit-il, c'est l'action... Et dans notre siècle de vitesse, il faut agir sans retard. » Mais l'organisation du commandement voulue par lui malgré toutes les objections n'était-elle pas une cause de lenteur, sinon de paralysie?...

« Comme en 1914, écrit-il encore, nous ne pouvions (en 1940) faire face à la situation que par la manœuvre. » Or, manœuvre suppose réserves et mouvement. Le dispositif qu'il avait adopté ou approuvé comportait-il ces réserves?... Celles dont il eût pu disposer étaient-elles réparties de façon à pouvoir intervenir rapidement?... S'était-il préparé les moyens de porter avec toute la rapidité nécessaire, sur les points où elles auraient à agir?... ces réserves, ou celles que, comme Joffre avait fait en 1915, il eût pu retirer des fronts passifs?...

Enfin ne dénonce-t-il pas expressément, à propos du plan initial de 1914, les dangers d'une bataille de rencontre et d'un mouvement en avant où les forces s'engagent avant d'avoir pu « s'asseoir progressivement sur les positions atteintes », — dangers auxquels il s'exposa volontairement en décidant l'entrée en Belgique?...

Par la clarté de son exposé, le plus complet, le plus précis et le plus vivant qu'on ait écrit sur la bataille de la Marne, comme par la netteté de ses analyses et de ses conclusions, ce livre témoigne incontestablement d'une vivacité d'intelligence que l'âge n'a pas affaiblie. Comment cette constatation, rapprochée de nos souvenirs récents, ne nous inciterait-elle pas à nous poser certaines questions délicates sur les causes de ce que, à tort ou à raison, on a considéré en 1940 comme une « défaillance du commandement »!

Peut-être une note de ce même ouvrage suggère-t-elle une réponse à ces questions. L'auteur y rappelle qu'il avait, en 1906, publié une *Etude philosophique sur l'art de la guerre*. Il est d'ailleurs frappant que ce mot de « philosophe » se soit tout naturellement imposé, pour le qualifier, à tous ceux qui ont parlé de

**lui ou rapporté les entretiens qu'ils avaient eus avec lui. Ne faut-il pas en conclure que les qualités du philosophe ne sont pas nécessairement celles qu'on doit chercher dans un chef militaire?**

**Ce serait là une de ces leçons que donne l'histoire de tous les temps, et auxquelles l'âge atomique lui-même n'apportera pas de démenti.**

***G. Lestien.***

**Lyautey l'africain**, textes et lettres présentés par *P. Lyautey*, tome II (Plon, 1954, VI-349 p., avec 3 cartes, 990 fr.). — La préparation méthodique et la réalisation de la jonction entre Maroc oriental et Maroc occidental, la lutte contre les menées allemandes, les célèbres décisions prises en juillet 1914, en contradiction avec les instructions de Paris, pour maintenir notre occupation tout en expédiant en France plus que les effectifs demandés, la crise grave provoquée en novembre 1914 par l'initiative malheureuse d'un subordonné, l'exposition de Fès, qui affirma notre confiance dans la victoire, tels sont les principaux sujets qui font la matière de ce nouveau recueil de documents. Ces textes sont de ceux qui mettent le mieux en lumière la méthode de la « tache d'huile » et qui témoignent le mieux du sens très élevé de la responsablité qui caractérisait Lyautey.

**Goumier de l'Atlas**, par *Jacques Weygand* (Flammarion, 1954, 351 p. avec illustr., 600 fr.). — *Le Légionnaire*, dont, pour ses débuts dans les Lettres, l'auteur nous avait naguère conté les débuts militaires, est passé au Service des Affaires Indigènes. C'est la vie de ce jeune officier, commandant d'un goum et d'un poste avancé du Sud-Marocain dans les années 30, qu'évoque, non moins brillamment, le nouveau livre de J. Weygand. Si vivant est le tableau des problèmes posés aux officiers des Affaires Indigènes, si précise l'analyse des sentiments éprouvés par ces hommes qui ne doivent pas seulement se battre, mais aussi pacifier, si nettement dessinés les portraits des chefs, des collaborateurs et des adversaires dont dépend leur succès ou leur échec, que l'auteur a dû se défendre de s'être mis en scène personnellement. Puisse ce roman vrai faire apprécier plus justement les mérites de « ceux qui jetaient les bases de ce qui pouvait — et peut encore — être une réelle amitié franco-marocaine » !

**Mon sous-marin l'« Unbroken »**, par *Alastair Mars*, trad. par H. Daussy (Corrêa, 1953, 287 p. avec 6 illustr., 675 fr.). — Tableau pathétique de la vie d'un sous-marin, des sentiments et des émotions de son commandant, de ses espoirs, souvent déçus, à l'apparition d'un objectif, de ses réactions devant les dangers contre lesquels il est désarmé et impuissant, de la peur qu'il lui faut savoir vaincre, de la joie du retour à la surface succédant à l'attente de la mort la plus horrible.

**Antoine de Saint-Exupéry**, par le général *P. Paquter* (in-12, 117 p. avec 2 portraits). — Ce petit livre semble avoir été écrit à l'intention des jeunes élèves de l'Ecole de l'Air. Pourraient-ils trouver en effet meilleur « maître-écrivain », « maître à penser », « maître d'action », « maître de volonté », plus classique, de tempérament plus français et plus humain?... C'est ce que leur montre l'auteur, lui-même aviateur et écrivain, en analysant avec amour tous les aspects de l'homme et de son œuvre.

**Voyage autour de ma carrière (1890-1933)**, par le médecin-général-inspecteur *Brice* (Aubanel père, 1954, 230 p.). — Il y a de tout dans ce livre, des considérations sévères sur la médecine, d'autres, non moins sévères, sur les mœurs militaires, des souvenirs du Sud-Algérien et de la Légion étrangère, d'émouvants épisodes de la guerre 14-18, le récit de rencontres avec Verlaine, avec Péguy, avec Barrès, avec certains chefs militaires aussi, le rappel de tentatives littéraires, généralement couronnées de succès, tout cela imprégné d'une amertume que ne paraît pas justifier une carrière brillante. Mais si on peut estimer que la sévérité y est sou-

vent poussée jusqu'à l'injustice, comment ne pas éprouver une vive sympathie pour cette belle franchise et pour cet amour des petits et des faibles et comme on comprend qu'Alfred Vallette ait jadis accueilli au *Mercure* un des premiers récits d'un tel écrivain!

**La nouvelle armée allemande est là**, par *Alexis Dormont* (Amiot-Dumont, 1954, 220 p.). — Précisions impressionnantes sur l'importance, l'organisation et l'esprit des forces militaires et paramilitaires de la République Démocratique allemande, ainsi que sur son industrie de guerre. L'auteur estime à 750.000 l'effectif susceptible d'être mobilisé par l'Allemagne de l'Est, armée reconstituée dès maintenant par l'URSS et ouvertement préparée à la guerre contre les impérialistes anglo-américains. Il en conclut que cette force ne peut être neutralisée que par la création d'une armée de l'Allemagne de l'Ouest, et le général Béthouart, dans sa préface, en tirait argument en faveur de la C.E.D.

**Lueurs sur les soucoupes volantes**, par *Aimé Michel* (Mame, 1954, 287 p. avec 32 p. de photogr., 570 fr.). — Puisque les militaires sont à peu près les seuls à avoir pris au sérieux ce phénomène déconcertant, admettons que cette énigme relève jusqu'à nouvel ordre de la rubrique « questions militaires ». Après avoir exposé et analysé un très grand nombre d'observations relatives à ce phénomène, l'auteur discute les hypothèses formulées à ce sujet. Il conclut à « 90 chances sur 100 pour que les mystérieux engins existent réellement et à 60 pour 100 pour qu'ils viennent d'un monde prodigieusement différent du nôtre ». Cette probabilité l'amène à de hautes considérations philosophiques, voire même théologiques. Sans doute hésitera-t-on à le suivre à ces hauteurs vertigineuses et se contentera-t-on de sa première approximation de la vérité possible, en attendant que les savants nous aient fourni d'autres éléments.

**Revue d'Histoire de la 2e Guerre Mondiale, avril 1954.** — *La politique française de réarmement* (1933-39), par *J. M. d'Hosp.* — Remarquable synthèse des indications, malheureusement fragmentaires et insuffisantes, recueillies dans les 11 volumes de la Commission d'enquête parlementaire. La conclusion provisoire qu'on en peut tirer est que le réarmement ne commença que trop tard, en 1936 et même en 1938. Il fut « entravé par une préparation insuffisante » et par des difficultés sociales, et, « que ce soit une question de personnes ou d'organisation », ne reçut pas l'impulsion nécessaire. L'article, qui groupe des détails précis, comporte des leçons qui méritent d'être retenues.

# GAZETTE

**Le texte des « Illuminations ».** — *Dans « L'Enigme des* Illuminations *»* (Revue des Sciences humaines, *octobre-décembre* 1950, *p.* 223, *n.* 3), *M. Antoine Adam a mis en évidence l'aspect peu définitif de maint chapitre de cette série de poèmes en prose qui constituent le dernier ouvrage de Rimbaud. Si, au premier abord, cette remarque peut paraître pédantesque à l'endroit d'un poète révolutionnaire, précurseur des modernes, la lecture attentive d'un feuillet manuscrit qu'on vient de reproduire dans le* Bulletin des Amis de Rimbaud *semble devoir nous faire ranger à son avis.*

*C'est que dans le numéro publié en l'honneur du Centenaire (septembre* 1954), *M. Pierre Petitfils a fait insérer le texte manuscrit de trois paragraphes (numérotés II, III, IV par l'auteur lui-même) de* Jeunesse : *« Sonnet », « Vingt ans » et « Tu en es encore... ». Or il se trouve que le texte exact de la dernière phrase du premier paragraphe se lit ainsi :*

Mais à présent, ce labeur comblé, toi, tes calculs, — toi, tes impatiences — ne sont plus que votre danse et votre voix, non fixées et point forcées, quoique d'un double événement d'invention et de succès + une (biffé : *la*) saison, — en l'humanité fraternelle et discrète par l'univers sans images; — la force (en surcharge de *danse*) et le droit réfléchissent la danse et la voix à présent seulement appréciées (1).

*Si, jusqu'ici, on connaissait à cette phrase un aspect quelque peu bizarre, comme c'est le cas, par exemple, de la phrase finale de* Soir historique, *on peut constater maintenant que Rimbaud lui-même a posé un instant la plume au moment où l'expression de sa pensée allait dévier de la logique stricte — ou bien il a apporté ce signe après coup en corrigeant ce qu'il avait écrit. Il a donc laissé le texte, quitte à le reprendre plus tard, quand il s'agirait de consigner au papier la version définitive du chapitre en question.*

*M. Adam peut donc avoir eu raison de voir dans plus d'une phrase*

(1) Le texte du début de « Sonnet » diffère aussi un peu de celui que M. de Bouillane de Lacoste a publié en 1949 : avant « ô journées enfantes » et après « à prodiguer » se place un tiret. Puis; conformément aux éditions 1912, 1914 et 1922, il faut lire « *vous* poussaient aux crimes » au lieu de *nous*.

Quant à « Vingt ans », il faut lire un tiret au lieu d'un point après « Adagio », encore un tiret avant « Un chœur » et une virgule après « verres », ce qui, de même que les tirets ajoutés plus haut dans « Sonnet », contribue à éclaircir le texte...

des Illuminations une sorte de tâtonnement et de conclure ainsi : « H. de Bouillane de Lacoste a eu mille fois raison de s'en tenir avec rigueur au texte des autographes, car c'est cela que l'on attend d'une édition. Mais il est permis ensuite de méditer sur le texte publié et d'en étudier la formation. » Or, il convient d'ajouter qu'au moins une fois Rimbaud lui-même s'est trouvé se rendre compte du caractère provisoire d'un texte donné des Illuminations.

L'argumentation suivie intéresse aussi, on aura pu le constater, la chronologie des œuvres de Rimbaud. Car si le texte des Illuminations tel qu'il nous est parvenu ne constitue pas une véritable mise au net, il y a lieu de supposer qu'une fois on réussira peut-être à l'exhumer. Or si, grâce aux données de l'écriture comparée, M. de Bouillane de Lacoste a daté les manuscrits retrouvés des années 1874-75, cet autre texte daterait d'une époque encore plus tardive.

Si M. Adam et moi, nous avions conféré à plus d'un chapitre des Illuminations une date plus récente que ne l'a fait M. de Bouillane de Lacoste, le détail que je viens de relever pourrait rapprocher, dans l'avenir, nos points de vue. Ce serait, par ailleurs, une rencontre curieuse entre des procédés techniques et littéraires. — DANIEL A. DE GRAAF.

**Vues d'Henri Poincaré sur l'art militaire.** — L'illustre mathématicien dont on vient de célébrer avec éclat le centenaire avait eu l'occasion de formuler ses vues de façon frappante sur une science (ou un art) qui lui était apparemment assez étrangère : la science militaire. Ce fut, en qualité de directeur de l'Académie française, lors des funérailles du général Hippolyte Langlois, le 14 février 1912. Il le fit en ces termes : « La science de la guerre est particulièrement difficile; elle devrait être expérimentale comme toutes les sciences; mais les expériences y sont trop coûteuses pour qu'on puisse les répéter sans nécessité, et cependant, les progrès sont si rapides que les expériences d'hier sont promptement suspectes. Quelle fermeté de jugement ne faut-il pas, pour ne pas se laisser séduire par des modes éphémères, par des chimères spécieuses qui s'évanouissent au premier coup de fusil! Aussi, peut-on dire que le professeur de tactique doit créer son enseignement avec son caractère autant qu'avec son intelligence. »

Les débuts malheureux de la guerre de 1914 devaient démontrer la justesse de ces vues d'un profane. — ROBERT LAULAN.

**Les « Mélanges Bonnerot ».** — C'est une très belle coutume que d'offrir un recueil de Mélanges à un maître qui se retire de la vie militante. Amis et disciples composent pour lui mais non pas sur lui, à son intention mais non pas à sa mémoire, un travail

*qu'ils lui dédient en témoignage d'affection, de gratitude et d'admiration.*

Le Mercure *a annoncé au mois de juin dernier* (*p.* 370) *les* Mélanges Bonnerot *dont l'édition se préparait alors à la librairie Nizet. Le volume vient d'être remis, le* 10 *janvier, à Jean Bonnerot, au cours d'une réunion amicale et chaleureuse.*

*Plusieurs allocutions ont été prononcées, notamment par M. Julien Cain et par M. André Billy, retraçant l'action multiple de l'écrivain, du bibliothécaire, de l'érudit et de l'auteur de la monumentale et fameuse édition de la* Correspondance *de Sainte-Beuve. Nulle pompe d'ailleurs; mais au contraire, à l'occasion, un peu de gentille et charmante malice... Jean Bonnerot a répondu; mais bien vite, et de peur sans doute de se laisser gagner par l'émotion, il remplaça le discours trop rituel par des acrostiches bien personnels, sur les noms de la Sorbonne et de Sainte-Beuve, que le* Mercure *se plaît à reproduire ici :*

**S** 'il est vrai que la vie en son cours incertain
**O** ffre à chacun l'image ou l'ébauche d'un songe
**R** eflets... jeux de lumière... énigmes du destin
**B** onheur, illusion dont l'espoir se prolonge
**O** ubliant aujourd'hui d'insidieuses voix
**N** 'ai-je pas dans ce livre amical de Mélanges
**N** ef de science où tant de noms ont leur pavois
**E** nclos l'hommage heureux des plus douces louanges.

**S** aison après saison les ans peuvent s'enfuir
**A** vant que l'ombre ingrate ait terni ma mémoire
**I** neffaçable honneur qui vaut une victoire
**N** i l'âge ni le temps ne sauront l'abolir
**T** ant votre geste grave et propitiatoire
**E** xalte mon seul nom pour mieux l'épanouir

**B** ouquet fleuri de joie et de reconnaissance
**E** n ces vers je voudrais pour conjurer l'oubli
**U** nir vos noms dans un seul et même merci
**V** otre amitié déjà m'est une récompense
**E** t ce laurier c'est vous qui me l'avez cueilli.

**Au Mercure de France.** — La traduction de « *La porte étroite* », d'André Gide, en langue oriya et en langue hindi, vient d'être entreprise par les soins des Editions Prafulla Chandra Das, d'Orissa (Indes).

• Le Conseil des Ministres de Belgique a approuvé l'octroi d'une somme de 470.000 francs belges pour la célébration, en 1955, du centenaire de la naissance de Verhaeren.

* Le Bulletin de l'Agence italienne d'information nous apprend que le Prix Bagutia, de 100.000 lires, a été attribué à Giuseppe Marotta pour son dernier ouvrage « Coraggio Guardiamo ».

Le Prix Bagutia, créé le 11 novembre 1927, porte le nom d'une des plus vieilles rues de Milan.

Rappelons que le Mercure de France a publié le précédent livre de Marotta « L'Or de Naples », roman traduit par Michel Arnaud.

* De Jean Guéhenno à qui a été décerné le Grand Prix de Littérature de la ville de Paris, le Mercure a publié : *Renan ou l'Equation de l'Humanité* (numéros du 1er juin et 1er juillet 1950).

* Les poèmes d'Alain Bosquet que nous publions sont extraits d'un recueil à paraître très prochainement, sous le même titre, au Mercure de France.

*Le Directeur-Gérant :* PAUL HARTMANN.

Imprimé en France
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 1712
Dépôt légal : 1er trimestre 1955.

MERCVRE DE FRANCE
26, RUE DE CONDÉ — PARIS (VI^e)

RENÉ BRAY

# MOLIÈRE

## homme de théâtre

**660 fr.**

Un livre que Louis Jouvet aurait dévoré, qu'il aurait aimé. (Jean Carlier, *Combat.*)

C'est là un Molière vivant, sorti des ombres funèbres des manuels classiques (P. M., *Synthèses*, Bruxelles.)

Livre étonnamment vivant, clair et persuasif. (Jl. C., *Feuille d'Avis*, Lausanne.)

La lecture de ce livre ouvrira bien des horizons nouveaux à nombre d'admirateurs de l'œuvre de Molière. (Léon Chancerel, *Revue d'Histoire du Théâtre*).

Encore un Molière, direz-vous? Mais il est bon, et excellent! (...) Il a ce mérite éclatant d'avoir choisi systématiquement ce qui est à mon sens le meilleur point panoramique, celui qu'indique le titre (...) M. Bray est dans le vrai, et il nous y met. (V.-H. Debidour, *Bulletin des Lettres Lardanchet.*)

*DANS LA MÊME COLLECTION :*

JEAN PRÉVOST. — **LA CRÉATION CHEZ STENDHAL.** **480 fr.**

"Une date dans les annales du Stendhalisme." (**Émile Henriot**)

JEAN PRÉVOST. — **BAUDELAIRE** . . . . . **600 fr.**

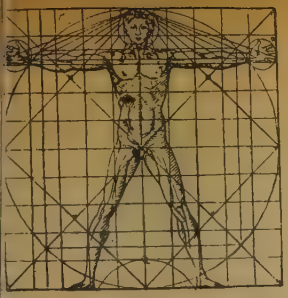
"Un guide désormais indispensable." (**R. Kanters**, *Samedi-Soir*)

J.-F. ANGELLOZ. — **GOETHE** . . . . . **360 fr.**

"Un chef-d'œuvre, par sa clarté, la pertinence, la densité de l'exposé." (*La Tribune de Genève*)

J.-F. ANGELLOZ. — **RILKE** . . . . . **540 fr.**

"Nous disposons donc, désormais, d'un beau et bon livre français sur Rilke." (**R. Kemp**, *Les Nouvelles Littéraires*)



*une collection originale*
*de grands classiques*
*éclairés par les derniers travaux*
*de la critique*

**LE NOMBRE D'OR**

## MOLIÈRE - ŒUVRES COMPLETES

en 3 volumes

*Édition critique établie par René Bray, précédée d'une étude de Mme Dussane, suivie de notes, documents et variantes; avec des illustrations et ornements typographiques d'époque. Volumes reliés pleine peau. Titres à l'or fin. Impression en deux couleurs sur papier bible de Maestricht. Garde en suédine.*
*Tirage limité. Paru : tome I,* 1.100 *pages,* **Fr. 2.500**

## BAUDELAIRE - ŒUVRES COMPLÈTES

en 2 volumes

*Édition critique présentée dans l'ordre chronologique et établie sur les textes authentiques, avec des variantes inédites et une annotation originale. Volumes reliés pleine peau. Titres à l'or fin. Impression en deux couleurs sur papier bible de Maestricht. Gardes décorées en sérigraphie. Tirage limité. Paru : tome I,* 1.200 *pages,* **Fr. 2.700**

*déjà paru :*

***CHARLES DICKENS :*** Notre Ami Commun

*à paraître :*

***VERLAINE :*** Œuvres complètes *en 3 volumes*

LE CLUB DU MEILLEUR LIVRE, 3, rue de Grenelle PARIS-VI^e^
Adhésion gratuite - Documentation sur demande

MERCVRE DE FRANCE
26, RUE DE CONDÉ — PARIS (VI^e)

*RAPPEL :*

## ŒUVRES DE ANDRÉ ROUVEYRE

# SINGULIER

ROMAN

Édition de 1933, revue et augmentée. Prix : **300** fr.

... Entendons-nous bien : c'est ici un ouvrage pour peu de personnes, ayant aimé, vécu et souffert, un livre "hors du monde", demi-racinien, demi-hanté par le Poe des grandes profondeurs, mais qui marque, à l'eau-forte, un tournant de la pensée contemporaine, comme, il y a quarante ans, en marqua Stéphane Mallarmé. L'œuvre rarissime et nouvelle que voulait écrire un Paul Valéry, et qu'il n'a pas écrite, c'est Rouveyre qui vient de l'écrire.

Léon Daudet (1933)

# SILENCE

ROMAN

Édition de 1937. Prix : **300** fr.

★

AVEC VICTOR BOUILLIER

## PAGES CARACTÉRISTIQUES
DE
## BALTASAR GRACIAN

Un volume. Prix : **300** fr.

MARCEL PAGNOL
*de l'Académie française*

# TROIS LETTRES DE MON MOULIN

ADAPTATION ET DIALOGUES DU FILM
*d'après l'œuvre de*
**ALPHONSE DAUDET**

Un volume illustré de 38 photos tirées du film. **350** fr.

---

PIERRE WIRTH

# CARREFOURS

TOUT LE DRAME DE L'ALSACE MARTYRE

**Roman**

Un volume **375** fr.

---

## *LE GRAND ART EN LIVRES DE POCHE*

*de magnifiques monographies illustrées sur les Maîtres de la Peinture*

**BOTTICELLI**
par FREDERIC HARTT
*Professeur à l'Université de St-Louis*

**GRECO**
par JOHN F. MATTHEWS
*Professeur à l'Université de Waltham*

**TOULOUSE-LAUTREC**
par PIERRE DU COLOMBIER

**RENOIR**
par JEAN-LOUIS VAUDOYER
*de l'Académie française*

**CÉZANNE**
par THÉODORE ROUSSEAU
*Conservateur au Métropolitan Museum*

**LES IMPRESSIONNISTES**
par JEAN-LOUIS VAUDOYER
*de l'Académie française*

**VAN GOGH**
par JEAN LEYMARIE
*Conservateur du Musée de Grenoble*

**UTRILLO**
par CLAUDE ROGER-MARX

**GAUGUIN**
par RENÉ HUYGHE
*Professeur au Collège de France*

**MANET**
par JEAN CASSOU
*Conservateur en Chef du Musée d'Art Moderne*

**RUBENS**
par JULIUS S. HELD
*Professeur à l'Université de Colombia*

**DEGAS**
par RENÉ HUYGHE
*Professeur au Collège de France*

Chaque volume comprenant : 30 pages de reproductions en couleurs, 20 reproductions en noir, une étude biographique et critique et des commentaires sur chaque planche reproduite. **195** fr.

**FLAMMARION**

MARIE-LOUISE LÉDÉ

# SEULE AVEC LES TOUAREG

## (MYSTÈRES ET SORTILÈGES DU HOGGAR)

Préface de ANDRÉ SIEGFRIED
de l'Académie Française

Un document passionnant et vécu
Une expérience unique...
*(Le Figaro)*

Un livre riche d'impressions,
d'observations, de leçons relatives
à la philosophie de la vie.
*(André Siegfried)*

Un volume illustré ..... **590** frs

ÉDITIONS ANDRÉ BONNE

MERCVRE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ — PARIS (VI^e^)

# PAUL LÉAUTAUD

**JOURNAL LITTÉRAIRE** 750 fr.
TOME I 1893-1906

**PASSE-TEMPS** 360 fr.
MADAME CANTILI ★ SOUVENIRS DE BASOCHE ★ LA MORT DE CHARLES-LOUIS PHILIPPE ★ UN SALON LITTÉRAIRE ★ MÉNAGERIE INTIME ★ VILLÉGIATURE ★ NOTES ET SOUVENIRS SUR REMY DE GOURMONT ★ MADEMOISELLE BARBETTE ★ ADMIRATION AMOUREUSE ★ AD. VAN BEVER ★ MOTS, PROPOS ET ANECDOTES

**PROPOS D'UN JOUR** 300 fr.
AMOUR ★ NOTES RETROUVÉES ★ MARLY-LE-ROY ET ENVIRONS ★ GAZETTE D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

**POÈTES D'AUJOURD'HUI** 300 fr.
(3 vol. en collaboration avec Van Bever). Chaque volume

# PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

## philosophie - religions

*BUFFON*
**ŒUVRES PHILOSOPHIQUES.** .. .. .. .. 4.000 f.

*EDMUND HUSSERL*
**LA PHILOSOPHIE COMME SCIENCE RIGOUREUSE..** .. .. .. .. .. .. .. .. 600 f.

*MARCEL BOLL*
**L'ÉDUCATION DU JUGEMENT** .. .. .. .. 900 f.

*E. ROYSTON PIKE*
**DICTIONNAIRE DES RELIGIONS** (relié). .. .. 1.600 f.

## histoire - géographie

*ANDRÉ AYMARD ET JEANNINE AUBOYER*
**ROME ET SON EMPIRE** (relié).. .. .. .. .. 3.300 f.

*PIERRE GEORGE ET JEAN TRICART*
**L'EUROPE CENTRALE** (2 volumes) .. .. .. .. 3.000 f.

## beaux - arts

*RENÉ JOFFROY*
**LE TRÉSOR DE VIX..** .. .. .. .. .. .. .. 1.200 f.

**ARTS ASIATIQUES** (4 numéros) .. .. .. .. .. 2.500 f.

Cette revue trimestrielle publiée sous l'égide du Musée Guimet et du Musée Cernuschi fera paraître chaque année 4 fascicules abondamment illustrés. Le numéro 1 est disponible (750 f.).

## littérature

*AUGUSTE VIATTE*
**HISTOIRE LITTÉRAIRE DE L'AMÉRIQUE FRANÇAISE.** .. .. .. .. .. .. .. .. 1.500 f.

## politique - économie

**ENCYCLOPÉDIE DE L'AMÉRIQUE LATINE** (relié). 2.000 f.

**ANNUAIRE STATISTIQUE 1953** (relié). .. .. 3.000 f.

CATALOGUES EN DISTRIBUTION

Philosophie - Psychologie - Psychologie de l'enfant - Histoire et Géographie - Sciences économiques et sociales - Sciences et Médecine - Littérature - Collection Que sais-je?

*108, boulevard Saint-Germain - Paris (VI^e^)*

# Nouveautés

ROBERT POULET

## HANDJI

ROMAN

PLON 600 fr.

J. G. LEITHAÜSER

## L'HOMME A LA CONQUÊTE DE L'UNIVERS

990 fr.

CARMEN DE ICAZA

## LA SOURCE CACHÉE

ROMAN

PLON 600 fr.

BERNANOS

## DIALOGUE D'OMBRES

NOUVELLES

360 fr.

E. M. REMARQUE

## L'ILE D'ESPERANCE

ROMAN

PLON 780 fr.

J. MALAURIE

## LES DERNIERS ROIS DE THULÉ

900 fr.

FRANÇOIS LÉGER

## LES INFLUENCES OCCIDENTALES DANS LA RÉVOLUTION DE L'ORIENT

2 volumes 1350 fr.

PLON

PLON

# BERNANOS

## DIALOGUE D'OMBRES

NOUVELLES
*SUIVIES DES*
*PREMIERS ESSAIS ROMANESQUES*
*présentés par*
*ALBERT BÉGUIN*

**360 fr.**

COLLECTION "FEUX CROISÉS"

*Par l'auteur de :*

**"A L'OUEST RIEN DE NOUVEAU"**

# ERICH-MARIA REMARQUE

## L'ILE D'ESPÉRANCE

ROMAN
*Traduit de l'allemand par*
MICHEL TOURNIER

***Ce roman a paru en feuilletons dans l'hebdomadaire "Jours de France" sous le titre "Le temps de l'amour et le temps de la mort".***

**780 fr.**

HERVÉ BAZIN, *L'Information :*

Charles Duits, pour son coup d'essai, se révèle un écrivain. Et de classe.

MAURICE NADEAU, *France-Observateur :*

Si Charles Duits joue les écrivains dégagés, sa peinture a un sens et prend parti pour lui.

JEAN-LOUIS CURTIS, *Arts :*

Ce livre est d'un écrivain.

JEAN BLANZAT, *Figaro Littéraire :*

Le don de vie, don majeur du romancier, Charles Duits le possède à un point qui donne en lui entière confiance.

PIERRE DESCAVES, *Radiodiffusion Française :*

Un livre d'un très vif intérêt. Un vrai écrivain.

CLAUDE MAURIAC, *Carrefour :*

Ce n'est pas si souvent que l'actualité littéraire nous apporte de telles révélations.

Un roman de 272 pages..... **540 fr.**

ÉDITIONS MONTAIGNE **AUBIER** 13, Quai Conti — PARIS

## PHILOSOPHIE DE L'ESPRIT

**Fernand Brunner:** SCIENCE ET RÉALITÉ.
Sans nier la valeur de la science moderne, son souci de rigueur et son ardeur conquérante, on ne saurait oublier une science plus parfaite qui n'est pas limitée aux données de l'expérimentation et du calcul. **495 fr.**

**Simon Frank:** DIEU EST AVEC NOUS.
Le fait que l'incroyance domine dans un monde qui a passé par de nombreux siècles de foi chrétienne, incite le philosophe à analyser les fondements de sa propre certitude, et découvre la présence immanente de Dieu en notre âme : "Dieu est avec nous". **900 fr.**

**Max Scheler:** L'HOMME ET L'HISTOIRE.
Ces deux essais : " l'Homme et l'Histoire " et " Les Formes du Savoir et de la Culture " obéissent à une même inspiration fondamentale et relèvent de la dernière philosophie de Scheler qui se rallie alors à une forme de panenthéisme. **495 fr.**

## COLLECTION THÉOLOGIE

**A. Valensin:** LE CHRISTIANISME DE DANTE.
Malgré l'immense forêt de la littérature dantesque, l'ouvrage, riche d'une rare mais souriante érudition, n'a pas son analogue même en Italie; beaucoup de ses interprétations sont destinées à faire autorité. **540 fr.**

**J. A. Jungmann:** MISSARUM SOLLEMNIA. *(Tome III).*
Le troisième tome tant attendu de cet important ouvrage sur l'explication génétique de la Messe romaine. Index et tables se référant aux trois tomes. **1.200 fr.**

## LES MAITRES DE LA SPIRITUALITÉ CHRÉTIENNE

**Fénelon:** ŒUVRES SPIRITUELLES.
Les œuvres spirituelles sont précédées d'une importante étude de François Varillon S. J., sur l'antagonisme de Bossuet dans la querelle du quiétisme. **900 fr.**

## LA VIE INTÉRIEURE

**J.-M. Perrin O.P.:** L'ÉVANGILE DE LA JOIE.
L'auteur donne à son étude un caractère universel et s'attache à laisser la parole au Maître du bonheur. Mais comment ne pas sentir derrière ces pages un témoignage personnel et l'accent d'un chrétien qui se sait appelé à être " Huit fois heureux ". **450 fr.**

## COLLECTION BILINGUE

**Yeats:** POÈMES CHOISIS.
Texte avec introduction, traduction, bibliographie et notes par M. L. CAZAMIAN. **840 fr.**

**Nietzsche:** CONSIDÉRATIONS INTEMPESTIVES.
Texte et traduction d'un texte particulièrement aimé de Gide, avec une introduction et des notes par G. BIANQUIS. **750 fr.**

## ESSAIS

**Dr Guy Delpierre:** DE LA JALOUSIE.
Minutieuse analyse de la jalousie. Étude psychanalytique qui en découvre le caractère névrotique. Choix d'une psychothérapie dans le cas de jalousie morbide. Important chapitre consacré à l'éthique de la jalousie. **420 fr.**

MERCVRE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ — PARIS VI^e

PAUL LÉAUTAUD

# journal littéraire

tome premier

1893-1906

750 fr.

Les petites histoires de M. Paul Léautaud sont succulentes. (Robert Kemp, *Nouvelles Littéraires.*)

Je frétille dans ces papotages comme une vieille carpe qui a retrouvé sa bourbe. (François Mauriac, *L'Express.*)

On lit cela comme un roman passionnant. Comme du Stendhal... (Jean Rousselot, *L'Écho d'Oran.*)

Certains de ces cris désespérés contre la condition humaine donnent au journal le ton d'une noire grandeur. (André Rousseaux, *Figaro Littéraire.*)

Son originalité savoureuse, sa sincérité totale, son accent cynique, la valeur de son style primesautier et cet accent gouailleur et caustique... (Pierre Loewel, *L'Aurore.*)

Paul Léautaud, qui se refuse à ce qu'on appelle " l'écriture ", mais qui, mieux que tant d'autres écrivains, sait écrire, possède une " langue " classique très pure, faite de naturel, tout en mouvement et en précision, allant son train et se moquant de l'éloquence. (Jean Texcier, *Le Populaire.*)

Cette tranche de zoologie passionnera ceux qui aiment la zoologie. Elle amusera tout le monde. *(Tribune des Nations.)*

Une espèce de perfection sèche, plus séduisante que l'écriture en bras de chemise de ses jeunes confrères, un mépris de la recherche, de l'amphigouri, de la rhétorique, qu'on goûterait chez pas mal de leurs aînés, M. François Mauriac compris. (Claude Elsen, *Aux Écoutes.*)

Trop honnête pour être poli *(Carrefour).*

A mon avis, il ne restera rien dans cinquante ans de MM. Valéry, Claudel et Gide (sauf le Journal) alors qu'on lira toujours le petit père Léautaud, comme on lit Dangeau, Tallemant des Réaux et Saint-Simon. (Galtier-Boissière, *Le Petit Crapouillot.*)

On lira longtemps, longtemps, ces confessions d'un homme de lettres, peinture d'un temps aboli et d'un caractère exceptionnel. (Robert Kemp, *Nouvelles Littéraires.*)

Ce Paul Léautaud secret n'est pas seulement un grand écrivain doublé d'un grand moraliste. C'est un homme de grande qualité. (Jean Rousselot, *L'Écho d'Oran.*)

## LE POUR ...

Sa sincérité ne saurait être mise en doute (ROGER GIRON, *France-Soir*).

On l'aimait obscur, fameux il dérange (KLÉBER HAEDENS, *Paris-Presse*).

Ecrit avec une sincérité totale (ANDRÉ ROUSSEAUX, *Figaro. Littéraire*).

Il convient d'admirer Paul Léautaud pour la preuve d'honnêteté qu'il donne. Nous préférons l'excès de ses scrupules à la désinvolture avec laquelle d'autres auteurs de journaux intimes truquent après coup leurs textes pour faire meilleur visage (CLAUDE MAURIAC, *Carrefour*).

Cette spontanéité, ce style vivant et facile, cette galerie de personnages (...) voilà qui est assuré de durer (JOSÉ CABANIS, *La Table Ronde*).

Le secret de Léautaud, écrivain inimitable, est d'avoir des idées à exprimer et de les vouloir exprimer le plus clairement possible (JEAN TEXCIER, *Le Populaire*).

Faut-il lire ce *journal*? Oui, bien sûr, et plutôt deux fois qu'une (...) une grande leçon d'écriture saine et directe (BENOIT BRAUN, *Beaux-Arts*).

Son style à la Diderot (ROBERT KEMP, *Nouvelles Littéraires*).

Il a cette qualité qu'on ne trouve pas si souvent : un ton à lui (GEORGES ALTMAN, *Franc-Tireur*).

Ce journal se lit avec un plaisir constant (JACQUES BRENNER, *Paris-Normandie*).

Le style le plus direct et le plus dépouillé, les jugements les plus justes et les plus durs (*Rivarol*).

## ... ET LE CONTRE

Tout cela flaire un peu l'apprêt (CLAUDE ELSEN, *Aux Ecoutes*).

Marcel Arland a dit de lui : « C'est un Cyrano sans panache ou un Sancho juché sur Rossinante » (*Bulletin de Paris*).

Le voilà maintenant qui prétend qu'il n'a jamais menti. Mais qu'est-ce que c'est que son « goût exclusif » pour la vérité, quelle est cette blague? (...) Quel clown! Il déteste beaucoup moins les compliments qu'il ne le prétend (ANDRÉ ROUVEYRE, *Bulletin de Paris*).

Jamais il n'est aussi « cabot » que lorsqu'il se défend de l'être, et vaniteux que quand il joue de l'effacement et de la modestie (JEAN FANGEAT, *Le Dauphiné libéré*).

La vie de ce génie rachète-t-elle la banalité de sa pensée? Elle l'aggrave au contraire (RAYMOND DUMAY, *Arts*).

Ecrivain « mineur », dis-je (...) par les limites de son registre et ce qu'il y a tout de même d'assez sommaire dans sa « pensée » (CLAUDE ELSEN, *Aux Ecoutes*).

Un Jules Renardeau qui se prendrait pour Montaigne (*Le Canard enchaîné*).

Pauvre psychologie de la surface, pauvre petit chroniqueur du quotidien. Léautaud est loin, en ne tentant pas de surpasser ces lamentables révélations premières, d'atteindre les moralistes qu'il aime et le subtil, sensible, divers Stendhal qu'il admire (GEORGES BORGEAUD, *La Gazette de Lausanne*).

Comment s'intéresser, plus de trois pages, aux querelles, coucheries et coups tordus de tous ces myrmidons, dont la plupart n'ont d'ailleurs laissé que du vent? C'est le mérite cependant de Léautaud... (WALTER WEIDELI, *Journal de Genève*).

MERCVRE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ — PARIS (VI^e)

## PHAM DUY KHIÊM

*HAUT COMMISSAIRE DU VIET-NAM EN FRANCE*

# LÉGENDES DES TERRES SEREINES

**360 frs**

*Il a été tiré* 100 *exemplaires numérotés sur vélin de Rives à* **900** *fr.*

**Ces « terres sereines », ce sont les pays désolés aujourd'hui par la guerre d'Indochine. Et les légendes que Pham duy Khiêm nous raconte, c'est leur trésor folklorique. Le conteur nous les présente dans la fleur de leur simplicité poétique, sans faux ornement d'aucune sorte. C'est très pur et très délicat. On pense à quelque dessin au pinceau, légèrement rehaussé d'aquarelle... Une sagesse très fine, qui tient en peu de mots, mais qui nous enchante parfaitement... Il y a dans le folklore annamite une très tendre philosophie du cœur** (ANDRÉ ROUSSEAUX, *France-Illustration*).

Un ravissant chef-d'œuvre de poésie asiatique — authentiquement, profondément asiatique, et pourtant recréé par l'esprit occidental, écrit enfin dans le français le plus pur et le plus délicieux (Y. F., *Le Monde*).

**Extraordinaire fusion de deux civilisations, de deux couleurs de peau et d'âme... C'est en français qu'il module les légendes que les nourrices de son pays chantent aux enfants, que les paysans racontent de bouche à oreille ou que les temples enferment avec leurs secrets... Ne nous lassons pas de remercier notre fraternel Pham duy Khiêm de nous apporter, dans ce siècle de ruines, la fermeté d'une grande âme et un chef-d'œuvre qui enrichit nos deux patrimoines** (PAUL GUTH, *La voix du Nord*).

**Une surprise ravie... Soyons reconnaissants à Pham duy Khiêm de nous avoir montré... que jaillit encore la source claire à laquelle sont venus puiser de longues générations de lettrés extrême-orientaux** (*La Tribune de Genève*).

L'auteur a su se placer au-dessus de toutes les haines actuelles, s'efforçant à faire de ses récits un chant poétique plein de pudeur et de sentiments profonds, qui nous révèlent, en langue française, les vrais secrets de l'âme annamite (*Climats*).

**C'est le pays des belles princesses, des bonzes en prière, des mandarins et de cette sagesse inimitable de la Chine. Pham duy Khiêm a écrit des contes courts et ramassés dont chacun donnerait la matière d'une nouvelle touffue. L'écrivain a préféré le tracé d'épure** (*Le Figaro littéraire.*)

Avec son émouvante expérience des civilisations, il eût pu aborder des sujets ambitieux et graves. Au contraire, vivant dans l'exil et la pauvreté, offrant un refus janséniste à toute sollicitation, il a préféré retrouver l'âme profonde et la vérité immuable de l'Annam Tranquille. C'est sa façon de se placer au-dessus des déchirements et des ambiguïtés (R. AUDIBERT, *Les Nouvelles littéraires*).

**Jeune encore, parfaitement maître d'une langue personnelle et limpide, solidement imprégné des traditions et des légendes du vieil Annam, Pham duy Khiêm représente un parfait équilibre humain entre modernisme et respect du passé, fonds national viet-namien et imprégnation française** (JEAN LACOUTURE, *Les Nouvelles littéraires*).

...Il faut être d'autant plus reconnaissant à M. Khiêm, que sa haute culture humaniste occidentale — il est normalien et agrégé — n'a point coupé des sources vives de la poésie et de la sagesse extrême-orientales. Les contes qu'il a recueillis et transposés dans une langue pleine de délicatesse... nous dépaysent merveilleusement — mais en même temps nous retrouvons dans ces récits des variantes du légendaire, de la mythologie ou de la féerie universelles (*Bulletin des Lettres*, Lardanchet, Lyon).

**La langue de M. Khiêm est d'une pureté à nous faire rougir... L'anecdote, le récit a beau s'exprimer en style « racinien », c'est une civilisation très étrangère qui est évoquée. Ici, il semble que la poésie prime tout. Mais c'est une espèce de « poésie morale » qui n'a pas d'équivalent dans l'Occident** (RAOUL ANDRÉ, *L'Echo du Maroc*).

Le premier chef-d'œuvre de la littérature annamite de langue française (*Le Progrès, Lyon*). — Une langue dont la pureté et la pudeur sont proprement raciniennes (*Combat*). — Une langue émouvante et fine qui opère la magique fusion de deux civilisations (*Caliban*).

**Il faut rendre hommage au Mercure de son initiative intelligente et désintéressée qui fait connaître à la France le meilleur écrivain vietnamien de langue française** (MAURICE MARCUS, *France-Asie*, Saïgon).

*présente ici son choix mensuel :*
*- le LIVRE DU MOIS que tout "honnête homme" se doit d'avoir lu.*
*- les ouvrages dignes de l'attention de tout lecteur cultivé.*

**LIVRE DU MOIS**

KAFKA

*Journal*
Texte intégral

## LIVRES RECOMMANDÉS

AUDIBERTI *Molière*

H. DE MONTHERLANT *Port-Royal*

J. P. RICHARD *Littérature et sensation*

... *Dictionnaire de la peinture moderne*

ADHEMAR *Daumier*

CLAUDE ROSTAND *Brahms*

ANTONINA VALLENTIN *El Gréco*

PEARL BUCK *Dragon magique*
(Conte pour les enfants)

## RÉALISATION GRAPHIQUE

BERNANOS *Dialogue des Carmélites*
Illustrations de LAPOUJADE

CHEZ TOUS LES BONS LIBRAIRES

MERCVRE DE FRANCE
26, RUE DE CONDÉ — PARIS (VI^e)

*Vient de paraître :*

# GEORGES DUHAMEL

## LA TURQUIE NOUVELLE

*PUISSANCE D'OCCIDENT* **(300 fr.)**

## REFUGES DE LA LECTURE

*D'HOMÈRE A RIMBAUD* **(480 fr.)**

*DU MÊME AUTEUR :*

**CONSULTATION AU PAYS D'ISLAM (210 fr.)**
**GÉOGRAPHIE CORDIALE DE L'EUROPE (300 fr.)**
**LE JAPON ENTRE LA TRADITION ET L'AVENIR**
*(illustré de 60 photographies,* **750 fr.***)*
**LE PRINCE JAFFAR** *(roman, Tunisie,* **300 fr.***)*
**SCÈNES DE LA VIE FUTURE** *(États-Unis,* **300 fr.***)*

✶

*RAPPEL :*

PHAM DUY KHIÊM
*HAUT COMMISSAIRE DU VIET-NAM EN FRANCE*

## LÉGENDES DES TERRES SEREINES

**360 fr.**

*Un ravissant chef-d'œuvre de poésie asiatique... dans le français le plus pur et le plus délicieux.*
(LE MONDE)

MERCVRE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ — PARIS (VI^e)

# GEORGES DUHAMEL

## VIE ET AVENTURES DE SALAVIN

**Confession de Minuit**
**Deux Hommes**
**Journal de Salavin**
**Le Club des Lyonnais**
**Tel qu'en lui-même**

*Chaque volume est vendu séparément (300 fr.)*

Ces cinq titres, auxquels ont été adjoints **Vie et mort d'un héros de roman** et **Nouvelle rencontre avec Salavin,** réunis en deux volumes 15 × 21 sur beau vélin (collection de bibliothèque) . . . . . **2.400 fr.**

## CHRONIQUE DES PASQUIER

**Le Notaire du Havre**
**Le Jardin des Bêtes sauvages**
**Vue de la Terre promise**
**La Nuit de la Saint-Jean**
**Le Désert de Bièvres**
**Les Maîtres**
**Cécile parmi nous**
**Le Combat contre les Ombres**
**Suzanne et les Jeunes Hommes**
**La Passion de Joseph Pasquier**

*Chaque volume est vendu séparément (300 fr.)*

## LUMIÈRES SUR MA VIE

**Inventaire de l'Abîme,** 1884-1901
**Biographie de mes Fantômes,** 1901-1906
**Le Temps de la Recherche,** 1906-1914
**La Pesée des Ames,** 1914-1919
**Les Espoirs et les Épreuves,** 1919-1928

*Chaque volume est vendu séparément*

Les quatre premiers tomes : **300** fr. Le cinquième : **480** fr.

## ROMANS

**Cri des Profondeurs** (360 fr.)
**La Nuit d'Orage** (300 fr.)
**La Pierre d'Horeb** (300 fr.)
**Le Prince Jaffar** (300 fr.)
**Souvenirs de la Vie du Paradis** (300 fr.)
**Le Voyage de Patrice Périot** (300 fr.)
**Les Hommes abandonnés** *(nouvelles)* (360 fr.)

MERCVRE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ — PARIS VI^e

# GEORGES DUHAMEL

## ESSAIS

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Le Bestiaire et l'Herbier.** | **300 fr.** | **Manuel du protestataire** | **900 fr.** |
| **Chronique des saisons amères** | **300 fr.** | **Les plaisirs et les jeux..** | **300 fr.** |
| **Défense des Lettres** | **360 fr.** | **La possession du monde.** | **300 fr.** |
| **Fables de mon jardin** | **300 fr.** | **Refuges de la lecture** | **480 fr.** |
| **Géographie cordiale de l'Europe** | **300 fr.** | **Remarques sur les mémoires imaginaires** | **210 fr.** |

*Sous le titre général* **LES LIVRES DU BONHEUR** *ont été groupés en un fort volume* 15 × 21 *sur beau vélin blanc* (Collection de bibliothèque) *les titres suivants :* Les plaisirs et les jeux, Les érispaudants, Mon royaume, Fables de mon jardin, Le Bestiaire et l'Herbier. *Tirage limité* ..... **1.200 fr.**

## TÉMOIGNAGES

| | | | |
|---|---|---|---|
| **Civilisation** | **300 fr.** | **Positions françaises** | **300 fr.** |
| **Consultation aux Pays d'Islam** | **210 fr.** | **Scènes de la vie future** | **300 fr.** |
| **Le Japon entre la tradition et l'avenir** | **750 fr.** | **La Turquie nouvelle, puissance d'Occident** | **300 fr.** |
| **Lieu d'asile** | **210 fr.** | **Vie des Martyrs** | **300 fr.** |

*Sous le titre général* **RECITS DES TEMPS DE GUERRE** *ont été groupés en deux forts volumes* 15 × 21 *sur beau vélin blanc* (Collection de bibliothèque) *les titres suivants :* Vie des Martyrs, Civilisation, Lieu d'Asile, Entretiens dans le tumulte, Les sept dernières plaies, Quatre ballades. *Tirage limité* ..... **2.400 fr.**

## LES ÉCRITS DE GEORGES DUHAMEL

**ESSAI DE BIBLIOGRAPHIE GENERALE, PAR MARCEL SAURIN**

Avec une préface de Georges Duhamel et des portraits inédits par H. Doucet et B. Mahn ..... **1.800 fr.**

MERCVRE DE FRANCE
26, RUE DE CONDÉ — PARIS (VI^e)

*VIENT DE PARAITRE :*

PARIDE ROMBI

# PERDU

## *enfant sarde*

ROMAN

*traduit de l'italien par Clément Leclerc*

Prix : **360** fr.

PRIX GRAZIA DELEDDA,

*le* FEMINA *italien*

*RAPPEL :*

G. MAROTTA : L'OR DE NAPLES, roman ..... **480** fr.

*RÉIMPRESSION :*

FRÉDÉRIC NIETZSCHE

PAR DELA LE BIEN ET LE MAL

**420** fr.

*OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :*

AINSI PARLAIT ZARATHOUSTRA ..... **480** fr.
L'ORIGINE DE LA TRAGÉDIE ..... **300** fr.
LA GÉNÉALOGIE DE LA MORALE ..... **300** fr.
LE CRÉPUSCULE DES IDOLES ..... **420** fr.
PAGES CHOISIES ..... **300** fr.

Imprimé en France
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET C^ie. — MESNIL (EURE). — 1955